Simone Weil (1909-1943)

Philosophe française

(1959)

LEÇONS DE PHILOSOPHIE

[Roanne 1993-1934]

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Simone Weil (1909-1943)

LEÇONS DE PHILOSOPHIE

[Roanne 1933-1934]

Transcrites et présentées par Anne Reynaud-Guérithault.
Paris: Union Générale d'Éditions, 1959, 308 pp. Collection : 10/18.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.
Pour les citations : Times New Roman, 12 points.
Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 2 juillet 2013 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

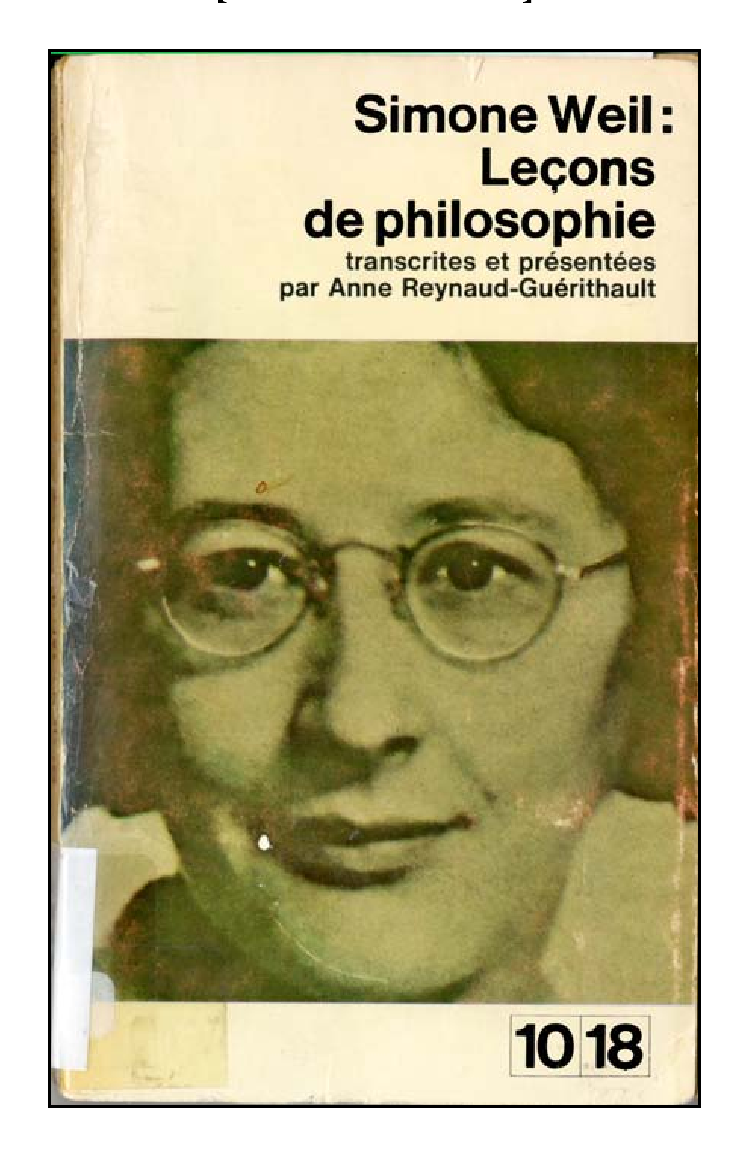


Simone Weil (1909-1943)

Philosophe française

LEÇONS DE PHILOSOPHIE

[Roanne 1933-1934]



Transcrites et présentées par Anne Reynaud-Guérithault. Paris: Union Générale d'Éditions, 1959, 308 pp.

SOMMAIRE

Introduction [7]

Avertissement [13]

Première partie. Le point de vue matérialiste. [17]

Plan de la première partie [15]

I. Méthode en psychologie [17]
II. Le réflexe [21]
III. L'instinct [25]
IV. Rôle du corps dans les actes [29]
V. Rôle du corps dans le sentiment [30]
VI. Rôle du corps dans la pensée [34]
Conclusion : À la recherche de l'esprit [95]

Deuxième partie. Après la découverte de l'esprit [99]

Plan de la deuxième partie [99]
Section I : Après la découverte de l'esprit. [105]

A) L'esprit. Ses caractères [105]
B) Conscience. Inconscience. Degrés de conscience. [106]
C) La personnalité [117]
D) Le jugement [121]
E) Le raisonnement [126]

Section II : Sociologie [157]

I. Comment il faut la concevoir [157]
II. L'oppression sociale dans l'histoire [163]
III. Le fonctionnement de la vie économique [173]
IV. État de chose actuel [187]
V. Diverses conceptions de l'État [191]
VI. Relations internationales [203]
VIII. Conclusion sur les rapports de l'individu avec la société [207]

Troisième partie. Les fondements de la morale [209]

Plan de la troisième partie [209]
I. Morale [211]]
II. Psychologie du sentiment esthétique [237]
III. Plans divers [245]

1. La connaissance de soi. [245]
2. L'amour de la vérité. [250]
3. Le sacrifice. [252]
4. Philosophie et métaphysique. [253]
5. La relativité de la connaissance. [253]
6. L'erreur. [254]
7. Le temps. [255]
8. Intuition et déduction. [258]
9. L'introspection peut-elle nous permettre de distinguer entre les actes volontaires et les actes non volontaires ? [261]]
10. L'attention. [264]
11. La volonté dans la vie affective. [266]
12. Rôle de la pensée dans la vie affective. [267]
13. L'imagination dans la création littéraire et dans la pensée scientifique. [270]
14. Le courage. [271]
15. Le suicide. [272]
16. Justice et charité. [275]
17. Les idées abstraites. [275]
18. Bacon. [276]
19. Platon. [279]

Appendice. *La pesanteur et la grâce* et de *La connaissance surnaturelle*. [287]

I. Le sentiment de l'existence. La nécessité. Le réel, vérité et amour. [287]
II. Détachement. Le bien insaisissable. Le «vide» et la grâce. [291]
III. Au-delà de la volonté : attention, attente, humilité. [294]
IV. Intériorité de la vertu et de Dieu. [297]
V. L'universel et le particulier. [298]
VI. Le temps (Cf. Cours pp. 255-256). [299]
VII. La mathématique (Cf. Cours pp. 137, 143) [300]
VIII. Pureté [301]
IX. La beauté (Cf. Cours p. 237, 260) [301]
X. Le corps instrument de salut [302]

XI. Le «collectif» (Cf. Cours p. 283) [304]
XII. Points de vue de morale sociale [304]
XIII. Les monstres intérieurs et la responsabilité des pensées [305]

[7]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)

INTRODUCTION

Anne REYNAUD
Mai 1951.

Retour à la table des matières

Au moment où Simone Weil, désormais célèbre, présentée par les uns comme « la plus grande mystique du siècle », par les autres comme « une anarchiste révolutionnaire », suscite les débats les plus passionnés, j'ai pensé qu'il pouvait être intéressant de la faire connaître, tout simplement, comme professeur de philosophie.

Elle fut mon professeur en 1933-1934 au lycée de jeunes filles de Roanne. Notre classe, fort peu nombreuse, avait un caractère tout familial : à l'écart des grands bâtiments du lycée, dans un petit pavillon presque perdu au fond du parc, nous nous initiâmes aux grandes idées dans une atmosphère de parfaite indépendance. À la belle saison les cours avaient lieu sous le beau cèdre qui ombrageait notre classe. Ils se transformaient parfois en recherche d'un problème de géométrie, ou en propos amicaux.

Je pourrais m'amuser à évoquer ici, plus ou moins longuement, des scènes pittoresques : l'arrivée [8] de la directrice en quête des notes et places que Simone Weil se refusait en général à assigner, l'ordre que nous reçûmes d'effacer l'inscription platonicienne que nous avions tra-

cée à l'entrée de notre classe : (« Nul n'entre ici s'il n'est géomètre. »)...

J'y éprouve la même répugnance que M. Gustave Thibon ; comme lui, « je l'ai trop aimée pour cela. »

Si « un frère ne peut pas parler d'une soeur comme un écrivain d'un confrère », une élève ne peut pas non plus parler ainsi d'un professeur qu'elle a tant admiré, et qui l'a si profondément marquée.

Il y a mieux à faire. Bien avant qu'elle ne fût célèbre, j'avais soigneusement gardé tous ses cours. Simone Weil était trop simple, trop vraie, pour « préparer au bachot » d'une part, et réserver sa pensée par ailleurs. Ces notes de cours, qui la révèlent, il me semble, telle qu'elle était alors, sont publiées ici, à peine rédigées, à peu près comme elles ont été prises par une adolescente de dix-sept ans. On voudra bien m'excuser des négligences et des imperfections qu'on ne manquera pas d'y trouver ; que le lecteur les considère plutôt comme des marques d'authenticité. Quiconque a pris des notes de cours sur les bancs du lycée ou de la faculté sait bien tout ce qui manque nécessairement à de telles notes ; dans un cours parlé, un mot, une inflexion de voix, un sourire corrigent bien souvent ce qu'une formule peut présenter de trop catégorique ; toutes ces nuances se perdent dans une transcription forcément hâtive. Surtout, il importe de souligner que Simone Weil ne dictait jamais, et que mes notes ne sont pas une sténographie ; [9] les *cahiers ici Publiés ne constituent donc pas un texte de Simone Weil,* et on risquerait de faire erreur en lui attribuant quelque formule tirée de son contexte. C'est du moins, je l'espère, une image vraie de sa pensée que donnera ce cours pris dans son ensemble. Je préfère ne pas l'alourdir de commentaires.

Pourtant, j'ai tenu à regrouper les pensées les plus caractéristiques de la « Simone Weil mystique » et à les confronter avec le cours de la « Simone Weil anarchiste ». Je pense que ces textes parleront d'eux-mêmes et qu'on saura lire, à travers eux, à quel point « l'anarchiste » n'était que discipline intérieure et recherche de la vérité.

J'ai passé, de nouveau, une année avec Simone Weil. Au moment de livrer au public un visage peut-être inattendu de la jeune philosophe désormais entrée dans l'Éternité, je crois pouvoir affirmer qu'il n'y a pas « deux Simone Weil », comme on commence à l'écrire. Et c'est pourquoi, après avoir eu peur de scandaliser (les hommes n'aiment pas

qu'on leur présente, tout d'un coup, d'un artiste, d'un écrivain, d'un héros ou d'un saint, une figure peu conforme à celle qui s'était dessinée jusqu'alors en leur esprit), j'ai fait taire tous mes scrupules. Ils sont vains. La chrétienne (d'âme sinon de baptême) qui, en 1943, mourait dans un hôpital de Londres pour n'avoir pas voulu « plus que sa ration » était bien celle que j'avais connue partageant son traitement de 1933 avec les ouvriers des usines de Roanne.

La même encore, la mystique faisant le « vide » devant le « réel » (ce fameux « vide » appel à la grâce) et la physicienne qui, nous parlant de la [10] « constatation » s'effaçait avec piété devant les faits du monde.

Bien plus : l'humble ouvrière anonyme de chez Renault (ou la fille de ferme de la campagne provençale) n'était pas une autre personne que la philosophe si pleine, disait-on, de l'orgueil intellectuel d'une disciple d'Alain ; elle savait déjà alors, cette philosophe, qu'« il y a un usage de l’orgueil pour l'humilité ». *(La Connaissance surnaturelle*, p. 192.)

Orgueilleuse de nature, elle lutta certainement toute sa vie contre cette tendance. Dans tout son « cours » comme dans toutes ses « pensées », revient sans cesse l'idée qu'il y a « des vérités qu'il ne faut pas trop savoir », qu'on ne doit pas, qu'on ne peut pas avoir conscience du bien qu'on fait, que toute valeur, toute vertu, sont essentiellement insaisissables comme telles : l'intelligence le lui enseigna.

C'était bien la même aussi qui, à Londres (comme le rapporte le Révérend Père Perrin dans sa préface à *l'Attente de Dieu),* oubliait ses travaux et ses méditations pour raconter des histoires à l'enfant arriéré de sa logeuse - et qui, au cours de philosophie, à propos du « sacrifice », nous mettait en garde contre tout renoncement, tout amoindrissement. C'est qu'elle avait trop peur des « efforts qui ont l'effet contraire du but recherché (exemple : certains dévouements) » (La *Pesanteur et la Grâce,* p. 154).

L'étude attentive des « deux Simone Weil » mettra ainsi en relief, tantôt simplement une évolution, une transposition, tantôt des contrastes apparents dont on arrivera rapidement à ne pas s'étonner ; une unité profonde domine tout cela.

[11]

S'il est vrai que « celui qui fait la vérité vient à la lumière », elle obtint certainement la lumière, elle dont toute la vie fut une illustration de cette parole de Gœthe qu'elle aimait à nous citer et qui nous fournit un jour la conclusion de je ne sais plus quel devoir. « Agir est aisé, penser est malaisé, conformer l'action à la pensée est la chose la plus difficile. » Elle n'avait pas peur des choses difficiles, et elle ne savait pas qu'elle les accomplissait.

Anne REYNAUD

Mai 1951.

[13]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)

Avertissement au lecteur

Anne REYNAUD
Août 1959.

Retour à la table des matières

Les « notes » établissant - ou, tout au moins, suggérant - des comparaisons se trouvaient primitivement dans le corps même du texte des « Leçons » et renvoyaient, au fur et à mesure, à telle ou telle Pensée de l'« appendice ». Les éditeurs ont jugé préférable de ne pas morceler ainsi le « Cours » et m'ont priée d'indiquer les comparaisons en sens inverse, c'est-à-dire en renvoyant de l'« appendice » aux leçons.

On trouvera donc, dans le courant de l'ouvrage, de simples astérisques destinées à attirer l'attention du lecteur sur telle ou telle page, telle ou telle phrase (L'astérisque se trouve, en général, placé après le Passage particulièrement intéressant). C'est au moment où on relira, à la fin du volume, les pensées qui y ont été groupées qu'on trouvera des indications de renvois aux passages du « Cours » qui auront été ainsi mis en lumière Par un simple signe.

J'espère que, tel qu'il se présente, ce travail intéressera tous ceux qui aiment Simone Weil, qui [14] approfondissent sa pensée et sont désireux d'y établir des « ponts », d'y retrouver cette harmonie vivan-

te, « sans cesse en péril et sauvée à chaque instant » (cf. page 243) dont elle nous parlait à la lois avec tant de calme et tant de passion.

Par une curieuse coïncidence, c'est en Normandie que j'achève la correction des « épreuves » de ce recueil, tout près du petit village de Réville où j'ai rencontré le pêcheur dont Simone Weil partageait le dur travail marin pendant une partie des vacances qu'elle passait là, à peu près à l'époque où je l'avais connue. Nous avons parlé d'elle ensemble. Comment mieux évoquer cette « harmonie sans cesse en péril » qu'en reproduisant ici quelques phrases de ce marin ou de sa femme :

« — Elle voulait vivre comme nous pendant plusieurs journées à la suite, pêchant les lançons durant des heures (et c'est dur !), partageant notre repas pour repartir aussitôt en mer... »

« — Elle me donnait des cours d'arithmétique ! »

« — Bien des estivants ne l'aimaient pas, ils disaient que c'était une communiste... Eh bien, moi je crois pas : notre fille arrivait avec son catéchisme à apprendre, et elle lui disait : « Donne, je vais te l'expliquer, et te le faire réciter... »

Harmonie menacée, certes ! Ce simple homme de la mer avait d'ailleurs commencé notre conversation en me disant : « C'était une originale ! »

Harmonie sauvée, *sûrement, car il me dit bien vite, et avec beaucoup de spontanéité : « C'était une sainte* !... »

Août 1959

A. R.

[15]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)

PREMIÈRE PARTIE

Le point de vue matérialiste

« Que ce qui en nous est bas aille vers le bas, afin que ce qui est haut puisse aller en haut. »

Simone WEIL,
(La Pesanteur et la Grâce.)

Retour à la table des matières

[15]

PLAN DE LA PREMIÈRE PARTIE

I. Méthode en psychologie
II. Le réflexe
III. L'instinct
IV. Rôle du corps dans les actes
V. Rôle du corps dans le sentiment
1. Mécanisme de la production d'un sentiment.
2. Nature même du sentiment.

VI. Rôle du corps dans la pensée

A) Les sens - les sensations
Analyses, vue, toucher, etc.
Le sens du mouvement.
Les sensations et le temps.

B) La perception :
1. Rôle de l'imagination.
2. Rôle de la mémoire.

C) Les opérations en apparence intellectuelles :
1. Les idées générales. L'abstraction.
2. La comparaison.
3. L'association des idées.

D) Le langage :

Ses caractères - d'où
1. Le langage comme moyen de se créer des réflexes.
2. Le langage comme « objet ».
3. Le langage comme instrument pour prendre possession du monde.
Les deux prises sur le monde.
4. Influence de la société sur l'individu par le langage.
5. Le mauvais usage du langage.

E) Le raisonnement :
1. Le syllogisme.
2. Le raisonnement mathématique.
3. Les sciences de la nature :
a) L'observation et l'expérience.
b) L'hypothèse.

Conclusion : *À la recherche de l'esprit.*

[17]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)
Première partie. Le point de vue matérialiste



MÉTHODE EN PSYCHOLOGIE

Retour à la table des matières

I. – étude des manifestations de la pensée chez autrui (psychologie objective).

Actes	réflexe (du dehors tout reste au niveau du *réflexe).* coutume, habitude, actes volontaires.

[18]

II. - Étude de soi-même (introspection).

A) L'introspection constitue déjà un état psychologique particulier, incompatible avec d'autres états psychologiques.

1) *avec la contemplation* du monde (astronomie, physique) et avec *la spéculation* théorique (raisonnement mathématique).

2) *avec l'action,* tout au moins avec l'action volontaire, car certains actes machinaux n'excluent pas l'observation de soi. Mais toutes les actions qui réclament de l'attention (sport, art, travail) sont incompatibles avec l'introspection. Par exemple, les actions volontaires des héros de Corneille sont incompatibles avec l'introspection : si Rodrigue avait analysé son état d'âme après qu'il eut appris l'insulte faite à son père, il n'aurait vu dans son âme que le désespoir, et n'aurait pas agi.

3) avec une émotion très vive.

Exemple : le « coup de foudre » dans Phèdre.
la peur, la joie extrême, la colère...

En somme, la pensée, l'action, l'émotion excluent l'examen de soi. Toutes les fois que, dans la vie, on a une attitude active ou qu'on subit violemment, on ne peut penser à soi.

Conclusion : Comme presque tout échappe à l'observation de soi, on ne peut tirer de l'introspection des conclusions générales. Il est normal que l'introspection aboutisse à noter dans la pensée humaine surtout son côté passif (exemple d'Amiel). Par le fait qu'on s'observe on se change, et on se change en mal puisqu'on empêche de fonctionner ce qu'il y a de plus précieux en nous,

[19]

B) Maintenant que nous avons limité l'introspection, examinons-la en elle-même.

L'objet de l'introspection ne peut donc être que les états de l'âme, et encore en excluant les émotions violentes.

Or, une expérience nous montrera que *l'introspection poussée jusqu'au bout et appliquée au moment présent détruit son propre objet :* en effet, si on essaie de s'observer au moment présent, on ne trouve en soi que l'état qui consiste à s'observer.* L'introspection ne peut donc porter que sur des états d'âme passés, et ceci détruit sa valeur objective, car on peut se tromper sur l'état d'âme où l'on s'est trouvé à un moment précis de sa vie. (Par exemple, quand on éprouve beaucoup d'affection pour quelqu'un on peut oublier que la première impression a été l'antipathie.) Les émotions passées ne sont nulle part si elles ne se sont pas transformées en actions.

L'objet même de l'introspection s'évanouit :

Après examen des deux méthodes employées en psychologie nous voyons donc que :

1 - si nous examinons les autres, nous sommes incapables de déterminer la nature de leurs actes.

Il - si on veut tourner sa pensée vers soi on n'aperçoit plus que sa propre pensée.

Quelle solution adopter ?

Les philosophes en ont trouvé plusieurs. Notons !

1) *La psychologie du comportement, ou* « behaviourisme » [20] (Watson) : tout est ramené sur le plan du simple *réflexe.* Cette solution consiste à dire : nous ne découvrons pas l'âme, elle n'existe pas.

2) *La psychologie de l'intuition* (Bergson)

Si nous ne pouvons pas arriver à penser nos propres états d'âme, si nous avons cette impression de vide, c'est que l'intelligence est un moyen insuffisant. Il faut se servir de *l'intuition.* L'intelligence a un but social et pratique, mais ne nous permet pas de descendre dans notre nature profonde. Pour saisir la pensée, il faut donc se débarrasser de l'intelligence.

Dans la première solution, il y a suppression de l'âme et dans la seconde, suppression de l'intelligence pour l'étude de l'âme. Pour le premier de ces philosophes il n'y a que des états du corps et pas d'états d'âme. Pour Bergson, il ne s'agit pas de connaître les états d'âme, il faut les vivre. *Ces deux théories sont corrélatives : elles suppriment toutes les deux un des termes de la contradiction à laquelle on aboutit : la* première n'est pas psychologique, la seconde n'est pas scientifique.

Nous nous redemandons : quelle solution adopter ?

Nous essaierons de faire *non une théorie scientifique de la Pensée,* mais une *analyse.* Une théorie scientifique de la pensée est d'ailleurs impossible à faire, car la pensée sert de moyen, et elle n'est quelque chose qu'en tant qu'elle est active ; si on veut l'observer elle n'est plus rien, comme nous en avons fait l'expérience.

Nous mettrons d'un côté *le monde extérieur* (monde-corps), de l'autre le « moi », qu'il s'agit précisément d'étudier.

[21]

Relations entre le monde extérieur et le « moi ».

Nous ne trouvons *rien de purement intérieur :* par exemple dans le raisonnement mathématique nous avons besoin de représentations ; d'autre part, la gaieté, la tristesse, dépendent certainement de conditions physiques.

Inversement, il n'y a *rien de purement extérieur* par exemple, les sensations produites par les couleurs varient suivant chaque personne ;

les impressions sont subjectives, chacun de nous a sa vue propre sur le monde.

Nous formerons l'hypothèse que le monde extérieur existe réellement et nous commencerons par étudier *l'influence du corps* sur l'âme.

[21]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)
Première partie. Le point de vue matérialiste

II

ÉTUDE DU CORPS : LE RÉFLEXE

Retour à la table des matières

Le corps présente donc des réflexes, c'est-à-dire des réactions provoquées par des excitations déterminées.

A) Les uns sont des *réflexes congénitaux* (réflexes communs à tous les hommes normaux).

Exemples : sécrétion des sucs digestifs, mouvement de la jambe quand on la frappe.

Si nous examinons le rapport des réactions et des excitations, nous voyons que *les excitations sont en nombre illimité, tandis que les réactions sont limitées.* Par exemple, la glande salivaire sécrète toujours la salive, quel que soit l'aliment, comme si elle était capable de discerner le caractère général d'aliment à travers l'infinie diversité des ali-

ments. D'autres réflexes sont plus remarquables : les glans [22] des salivaires salivent à la seule vue d'un aliment, et pourtant cet aliment n'a jamais le même aspect (changement de couleur, de forme)

Donc *par nos réactions nous généralisons les excitations.* Si, à chaque excitation correspondait une réaction différente, chaque réaction ne se produirait qu'une fois dans notre vie, et la vie serait alors impossible.

Le corps établit ainsi une classification dans le monde avant toute pensée. (Exemple : le poussin sortant de l'œuf établit une classification entre ce qui se picore et ce qui ne se picore pas.)

Donc, *du seul fait que nous avons un corps, le monde est en ordre pour ce corps ; il est rangé par rapport aux réactions du corps.*

Mais il n'y a pas que des réflexes congénitaux car, alors, l'étude des réflexes serait bornée et ne pourrait faire partie de la psychologie.

B) Il existe aussi des réflexes *acquis ou conditionnels*.

Exemples :

a) Expérience de Pavlov - il a présenté à un chien un morceau de viande ; le chien a, bien entendu, salivé ; puis il a présenté plusieurs fois au chien un morceau de viande accompagné d'un disque rouge : le chien a continué à saliver ; enfin, il n'a plus présenté au chien que le disque rouge : Pavlov a alors constaté que le chien a salivé. Cela montre *qu'une réaction déterminée peut, grâce à la simultanéité, être rapportée. à n'importe quelle excitation.* Le dressage des animaux consiste a leur donner des réflexes acquis, grâce à une association d'idées.

b) Nous pouvons très bien nous rendre compte que si, par exemple, nous avons souffert dans un [23] endroit, chaque fois que nous reverrons cet endroit, nous éprouverons une véritable souffrance.

c) Autre exemple de réflexe acquis : une chaise de bois ou un fauteuil de velours provoquent en nous un même réflexe : nous nous préparons à nous asseoir. Et pourtant, un fauteuil de velours ressemblerait

beaucoup plus à une table recouverte du même velours qu'à la chaise en bois. Ce ne sont pas nos yeux qui jugent.

Chacun des objets que nous voyons commande une esquisse de mouvement, si imperceptible soit-elle. (Une chaise commande de s'asseoir, un escalier de monter, etc.).

Ce qui touche notre corps, ce sont donc les ensembles et non pas les détails. (L'escalier peut être en bois ou en pierre, recouvert d'un tapis ou non, etc., il évoque avant tout l'idée d'un escalier.) Cette proposition est très importante : c'est la *théorie des formes.* Des psychologues allemands ont fait des expériences intéressantes à ce sujet, qui nous amènent à conclure que *le corps saisit les rapports,* et non les choses particulières. Or, quand on dit que nous sommes impressionnés par des rapports, et que nous sommes impressionnés par des ensembles, on exprime des idées très voisines. Par exemple, quelqu'un frappe une série de coups sur une table : on peu la reproduire sans avoir compté le nombre de coups.

La pensée n'a rien à voir dans tous ces cas : c'est le corps qui saisit les rapports.

Conclusion de cette étude sur le réflexe

Réflexes congénitaux et réflexes acquis établissent une *classification* dans le monde.

Le corps est impressionné par des *ensembles* et des *rapports.*

[24]

Quand nous ferons naître la pensée, elle naîtra ainsi dans un univers déjà rangé.

(Cf. Bergson : « L'idée de généralité n'est à l'origine, que notre conscience d'une identité d'attitudes dans une diversité de situations. »)

Nous allons maintenant avoir à chercher quel est le *domaine du réflexe dans la vie humaine* ; il y joue certainement un grand rôle. L'éducation consiste en grande partie à donner aux enfants des réflexes conditionnés. Nous pressentons aussi que la question se posera pour nous de savoir si toutes les idées morales que nous avons en nous ne sont pas simplement des réflexes conditionnés (idées de récompense et de punition).

Nous pouvons maintenant tracer le *plan général de toute notre étude :*

	1)	l'action
I - *Part du corps* dans	2)	le sentiment
	3)	la pensée.
	1)	la pensée
II - Part de l'esprit dans :	2)	le sentiment
	3)	l'action.

Nous allons nous demander si on peut tout expliquer par le corps, tout par l'âme, ou si nous devons faire intervenir les deux. Cette question est capitale car la morale, c'est-à-dire ce qui domine et dirige notre vie, ne sera pas envisagée de la même façon dans les trois cas :

Pour les *matérialistes*, la morale n'est qu'une simple police.

[25]

Pour les *idéalistes*, la morale reste à l'état de principes ; elle devient ainsi sans valeur.

Pour les *dualistes*, la morale consiste à mettre la matière sous la dépendance de l'esprit.

[25]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)
Première partie. Le point de vue matérialiste



ÉTUDE DU CORPS : L'INSTINCT

Retour à la table des matières

Parmi les réactions observées chez les êtres vivants il en est de très simples, que l'on nomme réflexes (déjà étudiés), et de plus compliquées, que l'on nomme instincts. Il s'agit d'examiner si dans l'instinct il y a réellement quelque chose d'autre que dans le réflexe. Cette question nous amène à faire toute une théorie de l'instinct.

Théorie de l'instinct selon Darwin (savant anglais de la fin du XIXe siècle). C'est Lamarck qui a parlé le premier de *l'évolution*, mais on rapporte plutôt cette théorie à Darwin. Elle a suscité des polémiques (c'est pour des raisons religieuses qu'on ne l'admettait pas) ; au milieu du XIXe siècle, il y a eu une grande discussion entre les évolutionnistes (Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire) et les fixistes (Cuvier). Les évolutionnistes ont triomphé. Mais quels sont les principes de l'évolution ? Selon Lamarck il y en a deux d'essentiels :

a) *L'effet pour s'adapter au milieu.*

b) L'hérédité des caractères acquis par les ancêtres.

a) L'effort pour s'adapter au milieu repose sur l'instinct de conservation ; un des instincts fondamentaux est ainsi défini comme une cause. Mais comment l'expliquer lui-même ?...

[26]

Les instincts sont-ils autre chose qu'une mécanique ? Selon Lamarck, oui ; si c'était mécanique l'animal pourrait aussi bien aller à sa perte. Nous admettons aussi que l'instinct ne repose pas sur une pensée consciente. Reportons-nous ici aux études de Fabre sur les insectes : par exemple, quand le sphex pique une larve dans son centre nerveux, il est évident que cet acte suppose tellement de connaissances que le sphex ne les a certainement pas.

b) On peut dire que cet acte a été acquis par l'hérédité, que les ancêtres du sphex actuel ont dû faire beaucoup d'expériences pour arriver à piquer la larve dans son centre nerveux. Mais cette théorie ne nous paraît pas scientifique : un mathématicien remarquable, par exemple, n'aura pas forcément des enfants mathématiciens.

Donc :	le principe	a)	soulève une question de méthode.
	le principe	*b)*	soulève une question de fait.

Ils sont peu scientifiques, à des titres indifférents.

Théorie de Bergson :

Il expose les deux manières de voir la vie, selon qu'on est mécaniste ou finaliste. Mais ces deux explications sont insuffisantes selon Bergson, parce qu'elles considèrent toutes les deux la vie du dehors et non du dedans. Il se sert de comparaisons : courbe AB tracée par la main, limaille de fer qui prend la forme de la main. (L'élan vital, dans

l'Évolution créatrice.) Dans aucun de ces exemples le mécaniste et le finaliste ne voient la chose du dedans. Il en est de même dans la vie : si on la considère [27] du dedans, on voit un « mouvement » un « élan *vital* » *- d'où perfection dans les instincts.* Darwin était un fervent rationaliste ; il a cherché autre chose.

Si l'animal n'était pas adapté il mourrait ; un animal mort n'est plus un animal. - Darwin pense donc que *l'adaptation fait partie de l'animal.* Il ne s'agit donc que de savoir comment il se fait qu'il y ait une bonne adaptation.

L'idée fondamentale de *l'élimination des êtres non adaptés* est le commencement d'une méthode rationaliste (idée déjà trouvée chez les anciens). Mais Darwin a fait intervenir autre chose : la *concurrence vitale* (le degré d'adaptation dépend du degré d'adaptation des autres). - Donc, grâce à la concurrence vitale, ce sont les moins aptes, et pas seulement les non aptes, qui sont éliminés. L'animal le mieux adapté a des enfants ; parmi ces enfants, ceux qui survivent sont les mieux adaptés et ceux-ci sont mieux adaptés à l'animal : il y a donc un progrès mécanique, purement apparent, qui vient de ce que tout ce qui ne suit pas le sens du progrès est brutalement éliminé. La proportion des êtres éliminés est naturellement considérable, le degré de perfection dans l'adaptation de ceux qui restent est donc très élevé. Il ne reste que les êtres qui ont des instincts, et des instincts perfectionnés.

Donc :

1) variation spontanée
2) lutte pour la vie
3) sélection naturelle.

Dans l'étude de l'instinct il faut tenir compte de la *liaison entre la structure et l'instinct.* « Nous ne saurions dire où l'organisation finit et où l'instinct commence. » (Bergson.)

[28]

Exemples : le poussin qui brise sa coquille, l'oiseau qui fait son nid. Il est souvent difficile de distinguer l'instinct de la structure. Entre le fait de digérer et celui de faire son nid, il y a chez *l'oiseau une série*

de, faits intermédiaires entre la fonction purement organique et l'instinct. Nulle part il n'y a de séparation bien tranchée.

Par exemple, le vol des oiseaux est-il une fonction organique ou un instinct ?

De même, il n'y a qu'une différence de degré entre le frémissement des oreilles d'un cheval et une fuite au galop. Or, si le cheval fuit devant un danger on dira qu'il le fait instinctivement ; s'il frémit simplement des oreilles, on dira que cela vient d'une structure organique. « On peut dire à volonté que l'instinct organise les instruments dont il va se servir ou que l'organisation se prolonge dans l'instinct qui a déterminé l'organe. » (Bergson).

(Attitude de Bergson : il adopterait plutôt la première formule, puisque l'organisation et l'instinct sont pour lui deux manifestations de l'élan vital, mais que l'instinct est mouvement, tandis que l'organisation est une chose.)

L'instinct donne l'apparence d'une connaissance limitée à un seul objet (centre nerveux pour le sphex, propriétés de l'hexagone pour les abeilles). Donc, l'instinct ne peut être une connaissance, puisque la connaissance est essentiellement générale.

En somme :

L'essentiel du « darwinisme » consiste à ramener l'instinct à la structure et la structure à l'action directe ou indirecte du milieu extérieur. L'action directe est constituée par les variations spontanées, l'action [29] indirecte par la sélection naturelle qui est faite d'une manière grossière par le milieu naturel et d'une manière raffinée par le milieu vivant.

Darwin a fait quelque chose d'analogue à ce qu'a fait Descartes dans un autre domaine : il a supprimé les forces cachées dans un animal. Il pense que la nature sélectionne aveuglément comme l'homme sélectionne consciemment.

Quelle solution adopterons-nous ? Dans notre étude actuelle *nous ramènerons, nous aussi, l'instinct au réflexe.*

Demandons-nous maintenant quelle est la place du réflexe et de l'instinct (c'est-à-dire du corps) dans la vie humaine - et, tout d'abord, en suivant notre plan :

[29]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)
Première partie. Le point de vue matérialiste

IV

RÔLE DU CORPS DANS LES ACTES

Retour à la table des matières

Les réflexes conditionnés jouent un grand rôle dans notre vie (coutumes, traditions de famille, même pour des choses minimes comme la marque d'un produit). On peut se poser la question : les *idées morales* essentielles, comme celle du mensonge, ne sont-elles pas des réflexes ? Chaque mot est pour chaque homme un réflexe conditionne.

Le *travail* est fondé sur les réflexes conditionnés un maçon est, par exemple, attiré par un mur à moitié fait, un pianiste par un piano. D'autre part, la société a des tas de moyens pour créer des réflexes conditionnés : les notes, les places, les décorations.

En somme, il est impossible d'affirmer du dehors que tel acte est autre chose qu'un réflexe.

L'instinct d'imitation est également un facteur important dans les actions humaines.

[30]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)
Première partie. Le point de vue matérialiste



RÔLE DU CORPS (RÉFLEXES ET INSTINCTS) DANS LE SENTIMENT

Retour à la table des matières

1) Mécanisme de la production et de la reproduction des sentiments.

A. *Instinct filial et instinct maternel.*

Il y a une très forte solidarité entre la mère et l'enfant avant la naissance, pendant l'enfance puis pendant toute la vie.

On peut dire qu'au début, il y a instinct et, ensuite, réflexe conditionnel (du côté de la mère comme de l'enfant). Au début, c'est physiologique : besoin de téter, besoin d'allaitement. Les liens de la famille se nouent par la mère.

Il est donc très facile d'expliquer les liens familiaux Par les réflexes conditionnés.

B. *Instinct sexuel.*

C'est plus compliqué. Freud a étudié la question.

a) *Instinct général :*

Le changement moral qui se produit au moment de l'adolescence (cf. *Don Juan* de Byron) montre qu'il doit y avoir un rapport avec le changement physiologique. L'adolescence est le moment où apparaît la capacité d'éprouver tous les sentiments : amour, amitié, sympathie ; à ce moment-là, les sentiments de famille sont altérés ; quelquefois même une réaction violente se produit (haine) ; si elle est surmontée, les liens sont resserrés une fois la crise passée ; sinon il y a rupture.

[31]

Une « crise » accompagne aussi la vieillesse : la générosité se forme au moment de la jeunesse et s'éteint dans la vieillesse.

Il y a donc un lien entre les sentiments et les faits physiologiques. - On peut dire que, dans l'enfance, l'énergie vitale d'un animal est consacrée à la formation de ses propres tissus ; puis, quand ses tissus sont formés, son énergie est consacrée à l'espèce. On peut penser que c'est la même chose pour l'homme. Il resterait à chercher comment l'énergie vitale disponible au moment de l'adolescence se répartit. C'est ce que Freud a étudié. Est-il arrivé à quelque chose ? en tout cas, il *est certain que c'est surtout par les sentiments que se traduisent les transformations physiologiques aux différents âges de la vie.*

b) *De manière plus particulière.*

Mais tout ceci est beaucoup trop général. Si on veut expliquer pourquoi, par exemple, tel jeune homme aimera telle jeune fille, en restant dans l'étude des faits physiologiques, il *faut taire appel aux réflexes conditionnés. « Nous avons été enfants avant d'être hommes »*, dit Descartes, qui considère la haine comme une reproduction de

l'état physiologique dans lequel se trouve l'enfant quand il a pris des aliments qui le dégoûtent, l'angoisse comme la reproduction de l'état dans lequel se trouve l'enfant au moment de la naissance, tandis que tout ce qui procure un sentiment de sécurité ressemble à l'état idéal de la gestation. Par étapes, toute la vie humaine reproduit ces premiers moments. Descartes pense que, lorsque quelqu'un aime, il se trouve dans le même état physiologique que celui où il était au moment [32] où il était dans les bras de sa mère. Il reste à savoir pourquoi ces états physiologiques se reproduisent : le premier plaisir est celui de téter, la vue de la mère donne à l'enfant un sentiment de plaisir ; par réflexe conditionné, quand il trouve un être qui lui rappelle sa mère, et donc un état physiologique, il aimera. Et, selon l'état physiologique présent et le sexe de l'objet, il s'agira d'amour au sens étroit du mot, ou d'amitié, etc.

Par exemple, l'amour de Phèdre peut entièrement s'expliquer par le réflexe : elle aime Hippolyte parce qu'il lui rappelle Thésée, mais elle le hait parce que le seul mot d'adultère provoque en elle un réflexe d'horreur. Ces deux réflexes sont contradictoires ; la situation est inextricable, elle ne peut se résoudre que par la mort.

Stendhal nous offre aussi de bons exemples de phénomènes semblables. (Cas d'Édouard et de la jeune fille qui, ayant vu le jeune homme à l'église, l'a pris pour le jeune homme dont on lui avait parlé. Quand le vrai Édouard est arrivé, elle n'a plus voulu l'épouser.) Phénomène de la cristallisation : « Il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu'on aime. » (Stendhal, *De l'amour.)* Spinoza : « La joie est le sentiment d'un passage à une plus grande perfection, la tristesse celui d'un passage à une plus petite perfection. » « Toute chose peut être *par accident* cause de joie, ou de tristesse, ou de désir. » « Toutes les fois que l'âme est affectée en même temps de deux affections, toutes les fois, que, par la suite, elle ressent l'une d'entre elles, elle ressent aussi l'autre... Tout ce qui apparaît par accident à l'âme quand elle est dans un état de joie ou de tristesse devient dans [33] la suite, par accident, cause de joie ou de tristesse. »

Donc, du seul fait qu'une chose ressemble à une autre qui nous affecte de joie ou de tristesse, elle nous affecte aussi de joie ou de tristesse.

2) Il s'agit maintenant d'examiner la **nature même du sentiment**.

Toute émotion violente s'accompagne de phénomènes physiques (évanouissement, larmes). On peut dire, ou que ces signes physiques sont la traduction d'une émotion morale, ou que les signes physiques constituent le sentiment lui-même.

Formule de William James : « On ne fuit pas parce qu'on a peur, on a peur parce qu'on fuit. »

Examinons cette formule, en prenant des exemples :

a) Un apprenti cycliste a peur d'un obstacle ; il ne pense qu'à l'éviter, mais il y pense justement tellement que ses mains conduisent le guidon exactement dans la direction de l'obstacle. Le caractère essentiel de ce phénomène consiste en ce que le cycliste transporte dans l'objet même la résistance qu'oppose son propre corps à son désir. Appelons *imagination* ce transfert dans l'objet de ce qui a lieu dans le corps du sujet. *

b) Vertige : le corps mime la chute, et le vertige peut faire tomber. Les nymphes, naïades, etc., sont la personnification du danger, le *transfert de la fatalité dans l'objet même.* L'objet vous est indifférent, mais vous n'êtes pas indifférent à l'objet ; aussi, vous pensez que l'objet ne vous est pas indifférent non plus.

[34]

c) Danger (troupeau de vaches).

Comme conclusion : nous dirons que la théorie matérialiste de la vie affective forme un tout cohérent ; on n'y trouve pas de contradictions ; elle repose sur les idées suivantes :

L'étoffe des affections est constituée par des mouvements corporels (William James), *et les mouvements corporels qui constituent les affections sont tous le fait ou d'instincts ou de réflexes naturels ou de réflexes conditionnés, ou de la combinaison de tous ces facteurs* (Descartes, Spinoza, Freud).

Il faut ajouter que *c'est grâce au langage* que nous pouvons aller des objets à l'affection ou inversement.... que ce sont les *signes* qui nous empêchent de nous livrer à la pure fantaisie.

[34]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)
Première partie. Le point de vue matérialiste



RÔLE DU CORPS DANS LA PENSÉE

Retour à la table des matières

Il y a deux phénomènes qui constituent la marque du corps sur la pensée : l'imagination et *l'habitude (*= mémoire, quand on la rapporte à la pensée).

Plus nous serons honnêtement matérialistes dans cette étude, plus nous aurons, ensuite, d'armes contre les matérialistes. On peut donc dire que le matérialisme et le spiritualisme sont corrélatifs. C'est en étudiant la matière que nous trouverons l'esprit.

La première chose que le corps fournisse à la pensée, c'est *l'apparence sensible. Nous* allons donc étudier :

[35]

A) LES SENS - LES SENSATIONS

1- La vue :

Premier essai pour rechercher ce que la vue nous apprend d'un objet (chaise) :

a) distinction entre la chaise et le fond ; entre le dossier, le siège, les pieds.

b) dossier : du brun, des marbrures sombres, des taches claires.

c) siège comme le dossier.

d) pieds multiplicité, forme, longueur, teinte plus foncée.

Discussion : a) Nos yeux ne font pas la distinction.

b) Les yeux savent-ils quel est le lieu de telle tache claire ? Ils savent au moins qu'elle est devant nous ? mais non, nos yeux ne connaissent pas de derrière, donc pas non plus de devant. La distance n'existe pas pour la vue ; les yeux ne peuvent s'approprier leur objet (la vue est le sens qui admire, le toucher est le sens qui possède. (Cf. poésie de Valéry sur Narcisse, ou enfant qui casse un jouet pour mieux le posséder.) Supprimer les distances, cela détruit intégralement notre univers. Toutes les couleurs sont-elles alors sur un même plan ? On est tenté de le croire par analogie avec les tableaux, les miroirs. Mais où se trouve ce plan ? Est-il devant nous, derrière nous ? se déplacerait-il avec nous ? Qu'y a-t-il devant, derrière ce plan ? Peut-on concevoir un plan sans idée de devant, de derrière ? Non. L'idée de plan implique l'idée de la section d'un espace à trois [36] dimensions, la séparation entre les deux moitiés de cet espace divisé par ce plan, l'égalité des distances entre les points du plan et les points correspondants des plans parallèles, etc... Les couleurs ne sont donc sur aucun plan. Il n'y a pas d'espace pour la vue.

c) Les objets ont-ils une forme pour la vue ? Non : il est impossible d'avoir l'idée d'une forme sans l'idée d'un mouvement ; une ligne droite ou courbe est quelque chose qu'on parcourt (mouvement des yeux, du doigt, du crayon). Le mouvement n'appartient pas aux yeux.

d) Il ne reste que les *couleurs ?* Mais il est impossible de donner un nom aux couleurs qu'on voit. Chaque point coloré a sa couleur propre qui ne ressemble à aucune autre, car y a-t-il des différences plus ou moins grandes, pour la vue, entre les couleurs ? Les degrés entre différences supposent des séries que nous devons composer et que nous composons en imagination en nous servant des séries que nous pourrions composer matériellement. *Toutes les lois qu'il y a série, il y a activité de l'esprit.* On peut composer des séries de couleurs (du bleu au rouge par le violet) de telle manière que chaque terme soit difficile à discerner des termes voisins. On ne peut donc pas parler de séries, ni de différences plus ou moins grandes par rapport à la vue seule. Dès que deux couleurs apparaissent comme distinctes, elles le sont absolument. On n'établit pas de séries entre les deux, car on ne peut ranger des couleurs en séries qu'en les rattachant à des *quantités* (proportion décroissante du bleu). Or, pour la seule vue, pas de quantité. Il n'y a pas à proprement parler de différence [37] entre les qualités. Les différences entre les qualités sont des différences de nature, non de degré. Les séries de qualités reposent toujours sur les conditions de production des dites qualités (cf. Bergson, *Essai,* p. 34*)*. Or, les conditions de la production d'une qualité n'ont rien à voir avec *la qualité en tant qu'apparence.*

Donc, chaque point coloré a sa couleur propre, qui ne ressemble à aucune autre, et chaque point coloré se transforme entièrement d'un instant à l’autre. Il y a donc une *diversité absolue dans l'espace et dans le temps. La vue -nous présente un ensemble infiniment divers et changeant.* À un moment déterminé, la vue ne nous apprend rien de précis sur l'ensemble hétérogène qu'elle nous présente. Nous ne pourrions donc rien en dire si le temps s'arrêtait. Or, le temps ne s'arrête pas. À peine avons-nous pris conscience de l'ensemble de couleurs que nous donne la vue, que cet ensemble disparaît complètement et se trouve remplacé par un autre qui n'a rien de commun avec lui et qui disparaît à son tour.

En conclusion, la vue par elle-même ne nous donne rien.

2) Le toucher (passif, c'est-à-dire sans mouvement).

On peut faire la même analyse.

Il ne nous donne ni les distances ni les formes. Il n'y a pas plus d'espace pour le toucher passif que pour la vue. Les sensations que nous donne le toucher passif (dur, mou, rugueux, chaud, froid, etc...) forment un ensemble aussi étroitement [38] mélangé et aussi hétérogène que l'ensemble des couleurs.

Le toucher passif, qui ne donne pas le lien des objets, donne-t-il au moins le lieu du corps impressionné ? Illusions des amputés. Cas où on souffre sans savoir où. La douleur ne nous dit pas par elle-même d'où elle vient (cas où on a mal à une dent saine quand c'est la voisine qui est cariée). On assigne un lieu à la douleur en mettant en mouvement on en touchant successivement plusieurs parties du corps. En elle-même, la douleur est une qualité pure, un état d'âme qui n'est attaché à aucun lieu.

Donc, le toucher nous apporte des sensations qualitativement diverses, mais qui n'ont pas plus de lieu que celles de la vue.

3) L'ouïe : le son ne se trouve pas dans la cause du son. Le son n'est en aucun lieu, pas plus que la couleur, et il n'est qu'un objet du sens de l'ouïe. Notre oreille ne peut pas nous dire d'où vient le son, car elle ne sait même pas si le son a une cause.

4) Odorat :

5) Goût : mêmes analyses.

Conclusion sur les sens :

Donc, aucun sens ne nous apprend qu'il y a d'autres sens. Aucun sens ne nous apprend le rapport entre les sensations qu'il donne et les sensations que donnent les autres sens. La vue ne nous apprend rien

sur les yeux, ni l'ouïe sur [39] l'oreille, etc..., ces sens étant exercés passivement.

Ce que nous pouvons dire sur l'exercice des sens en dehors du mouvement, c'est que - *nous avons des sensations d'une variété infinie et qui ne nous apprennent rien du tout.*

LE SENS DU MOUVEMENT

Le mouvement nous procure toujours des sensations de l'ordre du toucher, de coenesthésie, de douleur, qui impliquent un changement. Mais le changement est qualitatif, le mouvement est quantitatif. La question est de savoir comment nous passons d'un changement qualitatif à un mouvement quantitatif qui se déroule dans l'espace.

Les changements sensibles perçus dans le mouvement ne nous donnent pas encore l'espace : Il n'y a, par exemple, aucun espace dans la douleur ; notre douleur comme pensée est aussi grande que le monde (si on regarde un beau paysage quand on a une violente douleur on ne peut l'admirer. La douleur envahit tout notre univers ; si, quand on a mal aux dents, la douleur restait localisée dans la dent on pourrait lire, admirer, etc...) La sorte de douleur que donne le mouvement n'est donc pas plus localisée. Le contact ne donne pas l'espace. *Le fait que les sensations qui ne renferment pas l'espace changent ne nous donne pas l'espace.*

[40]

Théorie de l’innervation

On sent le moment où l'influx nerveux est transmis au nerf moteur. Le sentiment de l'influx nerveux serait celui de produire un effort musculaire.

Expérience : On peut se donner le sentiment de l'effort sans produire d'effort. Mais c'est l'arrêt de la respiration, la tension des muscles qui, dans ce cas, donne la sensation d'effort. *Maintenant, peut-on avoir directement le sentiment de l'effort ?* Est-ce qu'on sent l'effort en

tant qu'on le produit ou en tant qu'on en est victime ? Sentons-nous seulement les conséquences de notre activité, ou notre activité elle-même ? Prenons-nous par habitude les conséquences pour l'activité elle-même, comme dans l'ouïe nous prenons la cause du son pour le son lui-même ?

Il y a une chose sûre : c'est que nous ne sentons jamais l'activité pure ; l'activité est inséparable de ses conséquences.

De plus, dans presque tous les cas, le sentiment de l'effort est inversement proportionnel à la volonté : L'aisance est toujours la marque du véritable exercice de *la volonté.* L'homme qui sait faire quelque chose (art, sport, travail) ne donne pas l'impression de l'effort (tennis, faucheur, etc...). Le sentiment de l'effort est le signe que la volonté ne s'exerce pas encore (douleur, émotion, maladresse...) Dans les tragédies, la *sérénité* arrive au moment où la volonté s'exerce le plus (« Soyons amis, Cinna... ») ; donc *l'aisance est aussi la marque de l'héroïsme, comme celle du métier. Plus la volonté* [41] *est pure, moins il y a d'effort. Ceci nous donne à penser que l'effort est plutôt quelque chose de subi *.*

En conclusion : La sensation est toujours subie, passive, même lorsqu'on sent la volonté s'exercer puissamment.

Portée morale : L'illusion qu'on se sent soi-même faire effort est à la source de la morale mystique, du pharisaïsme. Être simple, cela consiste à chercher à ne pas se rendre compte de l'exercice de sa propre vertu. Croire qu'on sent sa propre activité consiste à se satisfaire de ce sentiment : exemple de ceux qui se croient grands artistes par les conceptions non réalisées qu'ils croient avoir. N'importe quelle faute consiste à être passif au lieu d'être actif. Nous *ne connaissons notre propre action que par ses effets.**

LES SENSATIONS ET LE TEMPS.

Donc, sentir c'est toujours subir. Le fait de sentir ne nous apprend absolument rien sur le monde et sur nous-mêmes. Les sensations ne nous apparaissent pas immédiatement comme distinctes. (*Cf.* Lagneau, *la Sensation est un abstrait.)* Avant d'avoir rapporté la sensation à un objet, on ne distingue pas la sensation. Condillac (philosophe matérialiste de l'école empirique anglaise) a comme théorie que toute la pensée est formée de sensations. Exemple : si on commence par donner l'odorat à une statue, puis si on lui offre une belle rose à respirer, la statue, si elle pouvait parler, dirait ; « Je suis odeur de rose. » Toutes *les lois que nous* [42] *nous bornons à sentir, nous sommes l'ensemble de toutes les sensations éprouvées.*

Les sensations ne nous donnent donc pas d'idée de l'espace. *Nous donnent-elles l'idée du temps ?* Une sensation est bien quelque chose qui dure, mais pour qu'elles puissent donner l'idée du temps il faut que nous puissions attacher un sens aux sensations passées.

Prenons comme exemple le souvenir de la musique. On commence par reproduire l'air ; mais nous savons que nous n'arrivons pas à reproduire la sensation ; nous essayons alors de nous rappeler l'objet qui l'a produite ou l'impression provoquée sur nous par cette sensation.

Analyse du souvenir d'une sensation prise comme qualité pure (par exemple, bleu du ciel qu'on regarde en rêvant, note d'un gros violon). Nous essayons toujours : 1) de reproduire ou de retrouver dans le monde quelque chose de semblable à la sensation passée ; 2) de reproduire aussi fidèlement que possible la réaction produite en nous par la sensation. *Quant à la sensation elle-même, elle est impossible à penser autrement qu'en la ressentant effectivement.* Une sensation passée ou à venir n'est donc absolument rien et, par suite, *les sensations n'ayant de sens que par rapport au moment présent, elles ne contiennent aucun écoulement de temps et ne nous donnent pas l'idée de temps :* Il nous est difficile de croire qu'elles ne nous donnent pas l'idée de temps parce qu'elles contiennent une certaine durée. Mais, ici, il faut rappeler l'analyse de Bergson et sa *distinction entre le temps et la durée.* Le temps est quelque chose d'homogène et d'indéfini ; la

durée est un simple [43] caractère de la qualité d'une sensation. Si nous avons l'impression de durée pour la sensation, cela signifie simplement que les sensations ne se produisent pas d'une manière isolée : il y a continuité, fusion entre les sensations. La durée des sensations ne signifie pas qu'elles contiennent un temps. Au contraire, il est impossible de limiter les sensations au moment présent ; dire que les sensations se limitent au moment présent serait les placer encore dans le temps.

Conclusion sur les sensations en général.

Les sensations ne nous donnent rien du monde elles ne contiennent *ni une matière, ni un espace, ni un temps, et ne peuvent rien nous donner en dehors d'elles-mêmes, et en quelque sorte elles ne sont rien.*

Cependant nous percevons le monde ; c'est donc que ce qui nous est donné, ce n'est pas seulement les sensations. *Loin d'être la seule chose qui nous soit donnée immédiatement, la sensation comme telle ne nous est donnée que par un effort d'abstraction, et même par un grand effort.*

Exemples : peinture impressionniste, analyses sur la sensation. Les sensations ne sont pas données immédiatement comme telles à la conscience, sans quoi nous n'aurions pas eu un tel effort à fournir pour étudier la sensation ; les peintres impressionnistes n'auraient pas non plus tant de mal à se donner pour reproduire ce qu'ils voient ; elles sont données comme signes de choses imaginées, lesquelles n'ont aucun rapport avec la sensation, [44] mais seulement avec nos réactions vis-à-vis des sensations.

B) LA PERCEPTION

I. - Le rôle de l'imagination dans la perception.

Dans quelle mesure l'imagination altère les sensations. Rapport entre l'imagination et l'apparence pure.

1) *L'imagination peut-elle altérer la sensation ou y suppléer ?*

Pour la perception normale, il semble clair que l'imagination n'altère pas la sensation normale et qu'elle n'y peut suppléer. De même pour l'illusion. Dans le cas du rêve, la question est plus complexe. Il semble qu'il y ait alors des sensations imaginaires.

Étudions la chose de plus près.

Exemples : Un psychologue du rêve a rêvé qu'il passait devant le tribunal révolutionnaire et qu'il allait être guillotiné ; il sent le froid de la guillotineur et, à ce moment-là, se réveille. Sa femme lui avait donné un coup sur le cou. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que le rêve, qui avait paru au sujet durer longtemps, a été instantané, et les visions mêmes du tribunal ont eu lieu après que le coup eut été frappé.

Un autre a rêvé qu'il voyait et entendait un [45] fantôme traîner ses chaînes ; quand il s'est réveillé, il a reconnu le bruit d'un réveil.

Il est certain que, pendant la nuit, nous sommes très riches de sensations : sensations auditives (elles ont une grande puissance). Sensations du toucher : poids et résistance des couvertures, sensation de pesanteur du corps, fonction des organes (cœur). Sensations du goût, qui persistent ainsi que celles de l'odorat. Sensations de la vue : (elles persistent pendant toute la durée de la nuit, la rétine produit toujours des images).

Maintenant, pour *l'illusion*, la question se pose de savoir si entre un rêve et une illusion, il y a une différence de degré ou de nature.

On peut toujours affirmer ceci : le passage du rêve au réveil ne nous apporte pas les sensations qui existent déjà dans le rêve ; et, après le réveil, les illusions continuent (par exemple, on brode les rouages du réveil au lieu de broder un fantôme). On peut dire que le rêve c'est l'illusion étendue à toute la perception ; le rêve n'est pas une hallucination (sensations irréelles) mais une illusion (imagination ajoutée aux sensations).

Donc, *toutes les sensations sont réellement senties, et jamais l'imagination ne se transforme en sensations.*

2) *Qu'est-ce qui est au premier plan pour la conscience ? Est-ce l'imaginé ou le senti ?*

On a conscience de ce qu'on croit voir, et non de ce qu'on voit, de ce qu'on croit toucher, et non de ce qu'on touche, etc. La sensation ne fait que servir d'occasion pour prendre conscience de ce qu'on croit sentir.

[46]

Exemple : Si on dessine, sur un tableau noir, un cube en blanc, puis en rose, il n'y aura pour nous presque pas de différence : on verra toujours un cube.

On pense donc identité lorsqu'il y a identité dans ce qu'on imagine et non dans ce qu'on voit. *La source de l'identité des objets est uniquement dans l'imagination.*

Cherchons tout ce que l'imagination nous donne, du monde extérieur :

1) C'est d'abord *l'espace.*

Exemple du parallélépipède dessiné : on voit réellement un espace. Qu'est-ce qui nous donne cet espace ? On peut penser que ce cube imaginaire est perçu par analogie avec le cube réel ; mais nous n'avons jamais vu de cube réel. L'espace cubique consiste essentiellement dans le *geste* de prendre l'objet. L'espace imaginaire du cube consiste essentiellement dans un *rapport entre les sensations et moi*, rapport qui consiste dans une *certaine disposition à agir*. Différence entre l'espace imaginaire et l'espace réel ? Si nous cherchons seulement le rapport qu'il y a entre la manière de voir le cube dessiné et la manière de voir le cube réel, nous voyons qu'il n'y a aucune différence véritable. Les *rapports de l'espace,* quels qu'ils soient, sont toujours constitués par un *rapport entre nous et les sensations, lesquels rapports consistent dans une certaine disposition à l'action* excitée en nous par les sensations. *

Quand on voit une glace, on a envie d'y aller, on ne s'arrête que quand on sait que c'est une glace. Tous *les espaces, même ceux où nous n'allons pas en fait, nous incitent à les parcourir*. C'est sur [47] cette disposition que repose la *puissance de l'architecture* (cathédrales, grands escaliers...), la puis*sance des paysages :* on a l'impression d'étouffer dans une vallée encaissée, impression qu'on n'a pas dans une plaine, même si on ne la parcourt pas ; on a l'impression de repos dans de petits coins, mais on n'a pas cette impression au milieu d'une plaine dénudée, même si on s'assied, et cela parce qu'on a envie de la parcourir.

2) *Le relief.*

Phénomène des lunettes rouges et vertes pour faire de la géométrie dans l'espace.

Stéréoscopes.

Dans ces deux cas : on croit voir en relief ce qui est plat - et on croit voir une image là où il en a deux. Pourra-t-on dire que ces illusions se font par analogie avec la perception réelle ? En effet nos deux yeux nous donnent deux images différentes, et ce n'est aucune des deux que nous voyons. (La première condition pour voir double, c'est d'être immobile.) Les deux images se suivent à un même intervalle,

les images sont différentes mais l'effet de notre mouvement sur chaque image est le même. Notre corps est ainsi disposé par rapport aux deux images visuelles comme s'il n'y en avait qu'une. (*Cf*. quand on tient un livre par ses deux extrémités, les deux mains se suivent forcément à un même intervalle, et c'est par rapport au transport du livre que ce livre est un.) Tant que les yeux sont immobiles, on n'a pas de raison de croire que l'objet est le même, mais quand les yeux transportent ce qu'ils voient, ils se rendent compte de l'unité de l'objet.

Donc, encore une fois *je ne crois pas voir ce* [48] *que je vois, mais ce qui correspond aux réactions de mon corps.*

Autre exemple : Descartes a comparé la vue au bâton de l'aveugle ; au lieu de considérer qu'il y a un petit homme dans le cerveau qui voit les images rétiniennes, il vaut mieux considérer les yeux comme deux bâtons d'un aveugle (avec ses deux bâtons, l'aveugle se rend compte par le mouvement s'il a affaire à un seul obstacle ou à deux obstacles différents).

Le relief des objets extérieurs est donc aussi illusoire que le relief d'une image vue au stéréoscope. Mais il ne faut pas dire non plus qu'il y a en réalité deux images planes pour chaque objet ; elles ne sont planes que dans la rétine, et d'ailleurs, quand on les voit, c'est qu'on a perdu le sens de la réalité de l'objet.

3) *La forme*

Exemple : Considérons la lampe qui est au plafond. Nous disons qu'elle a une forme circulaire. Faut-il dire : la perception du cercle est imaginaire, mais nous voyons réellement une ellipse ?

L'ellipse est bien sur notre rétine, mais nous ne l'y avons jamais vue, et nous n'avons pas de petit homme dans le cerveau. D'ailleurs l'ellipse qu'on croit voir n'est identique à aucune de celles que chacun de nos yeux voit.

En second lieu, pour voir la lampe comme une ellipse il faut la voir séparée du plafond, sans quoi on ne la considérerait pas comme une unité. Quand on remue les yeux, l'image va plus vite que le fond ; c'est ce qui donne une unité à l'objet.

De toutes les images successives de la lampe, on en choisit une qui n'est pas plus réelle que les autres. [49] Donc, on ne peut pas dire : je crois voir un cercle, mais je vois une ellipse, car l'ellipse et le cercle sont tout à fait corrélatifs : dès qu'on perd l'idée de l'ellipse, on perd aussi celle du cercle

Les objets ne prennent forme que par l'imagination de ce qu'on appelle la forme réelle. Nous appelons *forme réelle* la forme qui nous apparaît *quand l'objet occupe tout notre champ visuel.* On peut se poser la question : quelles sont les raisons qui déterminent à ce choix ?

Autres considérations : il est impossible de voir en même temps deux ou trois points ; on les réunit pour leur faire former un segment de droite, un triangle. Or, ce triangle n'existe pas ; il existe trois points, et c'est tout. L'imagination s'exerce.

Demandons-nous pourquoi nous ne pouvons pas voir trois points, mais un triangle. Le triangle est tracé par notre regard, je n'ajoute rien si je trace les lignes. La pensée de deux points, c'est la pensée d'une droite. La pensée d'un point, c'est la pensée de la droite qui nous unit à lui. On peut étendre ce résultat à tous les objets qui nous entourent. *Toutes les lignes qui limitent les objets, qui constituent des formes, nous sont données par nos réflexes, par notre propre mouvement.*

Donc, *espace, relief, formes nous sont donnés Par notre imagination.* Bien entendu, dans ce cas-là, « imagination » n'est pas du tout synonyme de fantaisie ou d'arbitraire : quand nous voyons deux points nous ne sommes pas libres de voir autre chose qu'une droite

Il y a donc toute une géométrie élémentaire déjà dans la perception. Tout se passe comme si notre corps connaissait des théorèmes géométriques que notre esprit ne connaît pas encore.

[50]

Dans la perception normale il y a déjà géométrie. *Donc, il n'y aura pas à s'étonner s'il y a imagination dans la géométrie puisqu'il y a déjà imagination dans la perception. (Nous* étudierons cette question en étudiant la géométrie.)

C'est la même cause essentielle (imagination) qui fait que nous percevons les choses les plus vulgaires et que nous faisons de la géométrie, qui est à la base de toutes les sciences, et aussi que nous som-

mes émus par la flèche d'une cathédrale ou par une symphonie (cl. Paul Valéry, dans *Eupalinos).*

C'est le rapport essentiel entre nous et l'extérieur, rapport qui consiste en une *réaction,* un *réflexe,* qui constitue pour nous la *perception* du monde extérieur. *La simple perception de la nature est une sorte de danse ;* c'est cette danse qui nous fait percevoir.

4) Le rôle de l'imagination se voit aussi dans *les sensations mon senties :*

Quand nous voyons quelque chose, nous pensons beaucoup moins une certaine couleur qu'un certain poids, une certaine consistance, etc..

Si on jette un coup d'œil sur un livre on sera capable de dire que c'est un livre, qu'on le feuillette, que c'est en papier, etc.

De même, si notre main se heurte à un angle, on dira qu'on a senti le coin d'une table rectangulaire, mais on ne se rappellera pas forcément ce qu'on à senti. Si nous avons très soif et que nous voyons quelque chose qui ressemble à de l'eau, cette apparence d'eau parle à notre gorge beaucoup plus qu'à notre vue. On peut analyser n'importe quelle perception dans ce sens-là.

C*e qui intéresse un sens Parle donc aux autres sens.*

5) Les illusions du mouvement (cinéma, vagues de [51] la mer, fleuves, lune à l'horizon) et *les illusions sur la grandeur,* d'ailleurs assez obscures. En tout cas, une chose verticale ne nous paraît pas avoir la même taille que la même chose horizontale. C'est en général un étonnement, une surprise, qui semble ajouter à la grandeur.

6) L'identité des objets :

Nous pensons l'individualité des objets par analogie avec l'individualité des autres êtres humains auxquels nous attribuons une âme *par analogie avec nous-mêmes.*

Ce qui nous donne la première idée d'unité, c'est nous-mêmes. La notion de mutilation, corrélative de la notion d'unité, a un sens d'abord

pour les êtres humains, et ensuite pour les objets fabriqués, les animaux, les plantes. Enfin, les minéraux semblent avoir une unité par analogie avec les objets fabriqués. (Exemple : le sable n'a pas d'unité, mais un tas de sable a une unité parce qu'il semble fabriqué. C'est la même chose pour les liquides.)

De même que nous rapportons à nous-mêmes tous les sens, de même *nous rapportons toutes les sensations au même objet.* L'espèce d'âme de l'objet nous paraît venir du groupement de ces sensations. *Pratiquement, c'est l'ensemble des réactions que j'ai en face d'un objet qui crée l'unité de l'objet.*

L'individualité de chaque chose vient de l'identité d'attitude que nous avons en face de cette chose. Par les mouvements, je m'aperçois que toutes les sensations se fondent ensemble pour me donner une certaine impression, laquelle traduit la réaction, et c'est cette impression qui me donne l'idée de l'unité de l'objet. Toutes les notions de réunion et de séparation sont introduites par le mouvement.

[52]

7) Distinction entre les propriétés essentielles et les propriétés accidentelles d'un objet.

Il y a des sensations qui nous paraissent exprimer des qualités essentielles, et d'autres qui nous semblent exprimer des qualités accidentelles. Exemple : un livre est jaune ; on fait de l'ombre : on voit du gris, mais cela nous semble accidentel, il nous semble qu'il y a, en dessous, une couche de jaune. Or, le jaune et le gris ne sont en réalité nulle part. Les couleurs que je change à volonté, nous semblent posées simplement sur l'objet. Je peux faire de l'ombre sur l'objet à volonté. J'ai besoin d'un effort pour maintenir la couleur grise.

On peut faire pour le son, le toucher, etc... la même analyse. Tout cela nous montre bien le rôle essentiel de l'imagination dans la perception.

Nous allons maintenant étudier :

II. - Le rôle de la mémoire dans la perception.

N. B. - Traiter du rôle de la mémoire dans la perception, *c'est traiter du rôle de l'imagination avec cette, différence qu'on rapporte les réactions que provoque un objet à des réactions passées.*

Exemples : L'arc d'Ulysse : ses doigts s'y retrouvent, l'arc se tend (dans *l'Odyssée).*

Analyse de Proust : il rentre d'une promenade, il est très fatigué ; la fatigue disparaît dès qu'il voit sa maison.

Analyse de Bergson : un village familier nous semble [53] tout autre qu'un village inconnu. Nous avons pu expérimenter cela très souvent.

Kipling : *L'homme qui fut :* passage où, dans les Indes, l'homme provoque la surprise en brisant son verre après avoir bu à la santé de la reine et en réagissant de diverses manières. Son corps avait reconnu sa compagnie alors que son esprit ne l'avait pas encore reconnue. On a trouvé, en effet, après recherches, qu'un officier avait disparu treize ans auparavant, et précisément de cette compagnie.

Fausse reconnaissance : si le corps se trouve dans une sécurité parfaite (telle que celle d'Ulysse avec son arc), on a l'impression qu'on se trouve devant quelque chose de familier. Cela prouve bien que tout vient de notre réaction.

Le souvenir : Dans le souvenir, on place l'objet dans le temps, tandis que la mémoire n'est constituée que par des traces du passé, sans qu'on rapporte l'objet à un moment précis du passé.

Exemple : Il y a *mémoire* chez l'élève qui sait une poésie ; il y a *souvenir* chez l'élève qui sait qu'il a récité cette poésie dans telles circonstances. *(Cf.* Bergson : « Le passé se survit sous deux formes distinctes : 1º) dans les mécanismes moteurs ; 2º) dans les souvenirs indépendants. »)

Nous allons étudier le souvenir indépendant et, naturellement, essayer en ce moment de le traiter d'une façon matérialiste.

Bergson : « La mémoire qui ne fait qu'appliquer au présent les traces du passé (leçon apprise par cœur) a tous les caractères d'une habitude. Le souvenir d'un événement que l'on situe dans le passé n'a aucun des caractères de l'habitude » (l'événement est unique et ne peut être répété). Le souvenir [54] a du rapport avec le sentiment, non avec l'utilité (par exemple, on se rappellerait les dates de la biographie d'un héros qu'on aime plus facilement que des dates historiques utiles pour un examen). Et, pourtant, nous avions dit que les états d'âme ne laissaient aucune trace en nous. Cette contradiction n'en est pas réellement une. Par exemple, supposons qu'à un moment une perspective intellectuelle se soit ouverte devant nous : à ce moment-là, nous sommes tendus vers l'avenir (ce fait se produit très souvent au moment de l'adolescence découverte d'un art, etc...).

Bergson rapporte la mémoire automatique au corps seul et les images-souvenirs à la pensée seule. Le principal caractère du souvenir est d'être parfait tout de suite, le temps ne peut rien y ajouter, et ne peut même que l'effacer. Au contraire, une leçon, par exemple, sera mieux sue si elle est répétée. La mémoire mécanique a cela de propre qu'elle est sous l'influence de la volonté, tandis que le souvenir est involontaire. Le souvenir appartient au passé. La pensée du passé comme telle semble irréductible au réflexe.

Théorie de Bergson : Existence d'un *inconscient* qui est le magasin des souvenirs. Mais nous ne pouvons pas penser tous nos souvenirs à la fois ; par exemple, nous ne pouvons penser en même temps un moment de colère et un moment de sérénité, et cela parce que les attitudes présentes du corps correspondant à ces sentiments s'excluraient l'une l'autre. Le corps agirait négativement. À chaque instant, pénètrent dans notre âme tous les souvenirs que n'exclurait pas l'attitude du corps. *Les souvenirs deviennent conscients au moment où ils sont joués par le corps.*

[55]

Cette théorie est ingénieuse, séduisante, mais ne nous parait pas très scientifique : qu'est-ce que cet inconscient ? Un souvenir qui n'existe pas est-il quelque chose ? Il y a des sentiments qui ne trouvent

pas d'objet dans le monde présent et qui donc resteront inexprimés, qui ne sortiront pas de l'inconscient.

Il semblerait que nous ayons découvert l'esprit dans le souvenir. Analysons les choses de plus près.

Analyse du souvenir :

Proust : La tasse de thé et la madeleine.

Sentiment puissant qui dépasse infiniment son objet. Cette transformation se fait en lui inconsciemment, disons mécaniquement.

En faisant le vide dans son esprit, Proust sent ce sentiment produire en lui quelque chose, mais il ne sait pas quoi. Tout d'un coup, le souvenir lui est apparu.

Dans la mesure où Proust cherche, il rejette le souvenir au lieu de l'évoquer. L'activité de l'esprit n'a donc rien à voir dans l'évocation du souvenir.

Le goût de la madeleine dans le thé ne porte aucune date en lui-même ; cela donne le passé au moment où le goût de la madeleine évoque quelque chose qui n'existe plus dans le monde actuel. Le *réflexe conditionné* explique largement une telle association.

Processus du souvenir :

1) *Il y a une perception qui amène des sentiments disproportionnés par rapport à son contenu immédiat* (joie et tristesse). Dans tous les cas, le sentiment précède l'idée de sa cause (quand on se [56] réveille le cœur serré, sans savoir pourquoi - quand on revoit un lieu où on a souffert et qu'on commence par souffrir sans savoir pourquoi).

2) *L'objet réveille des attitudes, des mouvements qui ne trouvent plus à s'appliquer dans les objets qu'on a présentement sous les yeux*, mais qui impliquent d'autres objets (pour Proust : tante, Combray, enfance...). Il arrive que ces autres objets portent leur date avec eux. Les souvenirs de chacun, par les objets qu'ils impliquent, rentrent dans la chronologie individuelle. (Conversations familiales : « C'était l'année du manage d'un tel, de la maladie d'un autre... ») Aucun effort d'esprit ne peut placer dans le temps des souvenirs qui ne portent pas avec eux

un contenu qui permet de les dater. Si les souvenirs dépendaient de l'esprit, il ne devrait pas y avoir des souvenirs épars le long du temps, dont on ne sait même pas s'ils ont été vécus, ou s'ils ont été rêvés.

D'ailleurs, on appelle les objets qui datent un événement des « souvenirs ». Donc, on attache ainsi communément une grande puissance à la perception.

(*Cf*. souvenirs de famille - anneaux de mariage - le mouchoir d'Othello.) Les objets sont des instruments pour se rappeler ; on a besoin de choses viles en elles-mêmes pour se rappeler même les êtres les plus chers. Les objets prennent alors réellement un pouvoir. Les prisonniers qui n'ont pas d'objets écrivent les noms aimés sur les murs de leurs prisons, les amoureux sur les écorces des arbres. Pour perpétuer son propre souvenir, on cherche à créer des choses qui seront attachés à son nom. *C'est la matière et non l'esprit qui est la fidèle gardienne du souvenir.**

[57]

Tout homme aspire à s'inscrire lui-même dans la matière.

ÉTUDE DES OPÉRATIONS EN APPARENCE INTELLECTUELLE

GÉNÉRALISATION — ABSTRACTION — COMPARAISON - ASSOCIATION DES IDÉES.

Les idées générales :

« L'homme », « le chien », « être », « rouge », etc..., tous les mots expriment des idées générales. Au moyen âge on a beaucoup discuté sur les idées générales.

École nominaliste : Il n'y a que des objets particuliers.

École réaliste : Les idées générales existent réellement.

L'école nominaliste déclare : « Où est l'homme qui n'a ni des yeux noirs, ni des yeux bleus, ni des yeux bruns..., qui n'a des cheveux ni blonds, ni roux, ni châtains ?... Où est le triangle qui n'est ni isocèle, ni scalène, ni équilatéral ? etc.

Mais la thèse nominaliste est absurde, parce qu'on pourrait aussi bien dire : « M. X... et une chaise, c'est aussi semblable que M. X... et M. Z... »

Il faut pourtant bien que l'homme existe quelque part pour qu'on en ait l'idée. Le rapport entre les choses et nous est constitué par les *réactions que ces choses provoquent en nous. L'homme,* c'est avant tout l'être à qui l'on parle ; les *yeux,* c'est [58] quelque chose dans quoi on regarde et dont on provoque un mouvement quand on les regarde, etc.

Donc, ce qu'il y a de commun entre tous les êtres d'une même espèce existe, non pas dans le monde, mais dans notre propre corps. (L'enfant appelle d'abord tous les hommes « papa ».) Spinoza : « Les termes comme ceux d'« être », de « chose », etc..., viennent de ce que le corps, dans la mesure où il est limité, n'est capable de former en lui-même, distinctement, qu'un nombre déterminé d'images. (Les « images » sont les traces des choses sur le corps, traces qui sont en réalité celles des réactions du corps à l'égard des choses.) Si ce nombre est dépassé, ces images commencent à se confondre ; s'il est dépassé de loin, elles se confondent tout à fait. En ce cas, l'âme imaginera confusément tous les corps sans rien de distinct, et les comprendra en quelque sorte sous un même attribut, à savoir celui d'être, de chose, etc. De même pour les idées générales d'homme, de chien, etc... Car il se forme pour les êtres humains un si grand nombre d'images d'hommes que la puissance d'imaginer est dépassée, non pas tout à fait, mais assez pour qu'on puisse imaginer leur nombre déterminé et les traits particuliers de chacun. On *imagine seulement distinctement ce en quoi* tous les hommes, en tant qu'ils affectent le corps, sont pareils, et *c'est cela qu'exprime le nom d'homme.* C'est pourquoi le nom d'homme n'exprime pas la même chose pour tout le monde. »

Donc : ce *qu'on appelle idée générale n'est en réalité qu'une simple image confuse. L'esprit commence toujours par cette image confuse, et ne va qu'ensuite à la conquête de l'idée particulière.*

[59]

(Cf. Pascal : « Plus on a d'esprit, plus on voit d'originaux. »)

Contrairement à ce qu'on croit d'ordinaire, *l'homme s'élève du général au Particulier, de l'abstrait au concret.* (Cela a des conséquences importantes en pédagogie.)

Une oeuvre d'art, c'est quelque chose qui ne ressemble à rien d'autre. C'est *l'art* qui nous donne le plus l'idée du *particulier*. Par exemple Notre-Dame de Paris est Notre-Dame, mais pas une église. Un beau tableau ne nous donne pas l'idée de tableau en général ; on penserait cela sacrilège. Et l'art est issu de la religion. C'est grâce à la *religion* et à *l'art* qu'on a pu arriver à la représentation de l'individuel ; c'est grâce au *sentiment* (amitié, amour, affection) qu'un être humain se détache des autres. étiqueter, classer un être humain qu'on aime, c'est une impiété.

Pour arriver à faire observer les enfants, pour les faire passer de l'abstrait au concret, il faut faire appel au sentiment.

C'est seulement grâce au sentiment qu'une chose se détache de l'abstraction pour passer dans le concret.

Ainsi, contrairement à ce qu'on croit ordinairement, la contemplation des choses particulières est ce qui élève l'homme, ce qui le distingue des animaux. Les animaux ne soustraient jamais à une chose son utilité. C'est pourquoi rien de concret n'existe pour les animaux ; aucune chose particulière n'existe pour leur corps (animaux sauvages). *

Abstraction : Le problème de l'abstraction est exactement le même que celui des idées générales. On appelle abstrait le caractère des idées générales.

[60]

Comparaison

On serait tenté de croire que l'esprit seul peut établir des rapports. Mais ici, il faut se Souvenir de l'expérience du singe qui saisit les rapports entre les couleurs. Pour nous, nous savons que nous ne percevons pas purement une tache blanche, mais qu'elle est plus ou moins blanche selon qu'elle est entourée, ou non, de noir ; de même, le son

paraît plus ou moins intense selon qu'il est perçu la nuit, dans un grand silence, ou le jour. *L'imagination travaille sur des rapports. Nous* saisissons la différence de couleurs entre deux objets avant de saisir chaque couleur en particulier. *Nous allons de l'ensemble au détail. Or. la perception de l'ensemble, c'est la perception de rapports.* Ce qui compte *pour le corps,* c'est le *changement* que la chose produit en lui. L'attitude que le corps a devant un bruit habituel est à peu près la même que celle qu'il a devant le silence. Le corps répond de la même façon au silence qu'au bruit habituel : il répond donc de la même façon au bruit léger au milieu du silence qu'au bruit fort au milieu du bruit habituel.

La réaction du corps détermine un rapport entre deux choses ; c'est l'imagination qui établit les rapports.

L'association des idées

I. - *Comment se produit le phénomène :*

Exemples : a) La madeleine de Proust : il revoit [61] sa tante, d'où la chambre, d'où Combray, etc. *(contiguïté).*

b) Le coucher évoque le drame du baiser d'adieu de sa mère, les soins de son enfance *(ressemblance).* Autres exemples un portrait évoque la personne qu'il représente les enfants qui ressemblent à leurs parents ; Hippolyte est pour Phèdre l'image de Thésée.

c) Le noir fait penser au blanc, le grand au petit (association par *contraste).*

II. - *Portée du phénomène*

L'idée des « associationnistes », c'est que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à des associations d'images.

Taine : « L'esprit est un polypier d'images. »

Ce n'est pas une théorie matérialiste ; elle supprime le corps, et l'esprit actif. Il reste quelque chose qui appartient à la pure psychologie, qui n'est pas constitué par un moi actif, ni par les états du corps.

Examinons les différents domaines

Rêverie : rôle des associations évident.

Jugements : rapports de temps et d'espace ; rapports de ressemblance et de différence.

On peut considérer ces jugements comme exprimant des idées qui viennent s'agglutiner les unes aux autres.

Raisonnement scientifique

Algèbre : l'esprit a une tendance naturelle à mettre ensemble des termes semblables.

Géométrie : la découverte d'un théorème vient souvent de ce qu'on se souvient d'autres théorèmes : [62] évocation des théorèmes nécessaires, évocation des solutions données à des questions semblables.

Physique : analogies de la lumière et du son, de l'électricité et de l'eau ; théorie de la gravitation fondée sur l'analogie entre les corps qui tombent et le mouvement des astres. À chaque instant, on considère les forces naturelles comme des machines simples. Toute théorie physique est fondée sur l'analogie qu'on établit entre des choses mal connue s et des choses simples.

On peut dire ainsi que ce qu'on croit être l'activité de la pensée humaine n'est que l'agglomération de représentations.

C'est la *théorie de l'atomisme psychologique.* Ceux qui en sont partisans croient pouvoir faire une vraie science de l'âme.

Stuart Mill : « Les lois de l'association des idées sont à la psychologie ce que les lois de la gravitation sont à l'astronomie. »

Hume : « 1) Toutes les perceptions distinctes sont des existences distinctes. »

« 2) L'esprit ne perçoit pas de connexion réelle entre des existences distinctes. »

Les connexions sont ainsi contingentes, dues, non pas à la nature des représentations, mais au hasard, au rapport que ces représentations ont entre elles dans l'esprit.

C'est une tentative pour créer une science autonome de la psychologie (alors que le « comportement » tendait à ramener la psychologie à la biologie).

Que faut-il penser de cette théorie ?

Ces fameuses lois de l'association ne sont pas [63] des lois scientifiques. Une idée ne permet pas de prévoir celles qu'elle appellera ; de même, une idée n'en exclut aucune.

Par exemple, le mot « algèbre » peut être associé pour nous aux vêtements que nous portions le jour où nous avons fait tel problème d'algèbre, ou bien à une note que nous avons eue, etc. Ces lois ne permettent pas d'établir des liaisons déterminées entre les idées. On ne nous dit pas pourquoi telle idée en choisit une plutôt que n'importe quelle autre. Dire que les représentations sont indépendantes, c'est dire qu'elles sont indépendantes de l'esprit, du corps, de l'objet. Pour concevoir la vie de l'esprit comme un atomisme psychologique, il faut avant tout que ce soit ainsi.

Critique de la théorie associationniste

La faute essentielle, c'est qu'ils considèrent les idées comme des êtres individuels (« individu » et « atome » signifient la même chose).

Essayons de nous représenter quelqu'un : on commence par un état affectif. Toutes les fois qu'une représentation se produit dans l'esprit la pensée va de l'abstrait au concret, du vague au précis, du général au particulier, d'une impression globale où toutes les représentations sont fondues à la pensée successive de chaque représentation.

Donc, *la grande erreur des associationnistes, c'est qu'ils ont cru que les idées se groupaient Petit à petit, alors qu'au contraire elles vont en se dissociant.*

L'unité est d'ordre affectif ; la pensée commence [64] par l'affection où toutes les représentations sont fondues, puis elle les distingue. La pensée procède ainsi même en géométrie. Toute pensée consiste

toujours à tirer de l'ensemble des choses précises. La pensée, en général, n'est féconde que quand elle commence par un sentiment. (Cf. Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur. »)

Sur cette loi de la marche de la pensée reposent des principes pédagogiques intéressants : pour apprendre à lire, on demande à l’enfant, de faire l'analyse des mots, non plus la synthèse des lettres (lecture globale). De même, dans les langues étrangères, les auteurs obscurs, il vaut mieux lire d'abord l'ensemble.

L'image indépendante (supposée Par les associationnistes) est un produit artificiel et tardif de l'esprit.

En fait, nous percevons les ressemblances avant les individus qui se ressemblent et, dans un agrégat de parties continues, le tout avant les parties. *L'association n'est donc pas le fait primitif ; c'est par une dissociation que nous débutons.*

RÉSUMÉ DES CRITIQUES l

1) Les prétendues lois de l'association n'en sont pas car, en vertu de ces lois, toute représentation peut attirer n'importe quelle représentation, et on n'explique pas le choix.

2) On ne s'explique pas que ces représentations indépendantes par hypothèse en attirent, d’autres.

[65]

3) Et, surtout, les soi-disant idées qui sont conçues comme des atomes psychologiques ressemblent à des choses, mais n'ont rien de commun avec la pensée car, dans la pensée, la liaison est donnée avant les termes liés, à la fois sur le plan intellectuel (série des nombres donnée avant les nombres), et sur le plan affectif (souvenir d'une personne).

EXPLICATION

On peut dire, de notre point de vue matérialiste actuel : réflexe *conditionné, reproduction d'états physiologiques.*

La légende, c'est-à-dire l'admiration de tel héros ou saint, nous fait oublier qu'il y a des moments où ils ont été injustes, lâches, ou impies. Grâce à ces oublis, nous nous forgeons des images d'hommes plus grands que nature, que nous nous efforçons ensuite d'imiter.

L'amour ne va jamais sans admiration ; on force l'être aimé à ressembler à sa propre image. *C'est par l'intermédiaire de ces phénomènes que les affections dominent les pensées.* Un homme qui aimera tel autre aura raison, car il verra tout ce qu'il y a de bien en lui ; si un autre hait le même, il aura raison aussi. On peut penser toutes sortes de choses, parmi lesquelles l'attitude du corps dicte les sentiments.

Portée morale : Donc, le plus important, c'est *d'essayer de changer l'attitude du corps, de briser ces associations qui mènent l'esprit de haine en haine, etc. L'association des idées, une fois bien* [66] *comprise, Peut donc beaucoup servir dans l'éducation des autres et de soi-même.**

D) LE LANGAGE

Le langage est la chose humaine par excellence. Descartes, quand il s'est demandé si les animaux pensaient, a trouvé la solution grâce au langage. Si les animaux parlaient, ils pourraient communiquer avec nous. jamais, même avec les plus beaux dressages, on n'est arrivé à avoir des chevaux ou des chiens qui parlent, alors que si des Européens vont au milieu des peuplades les plus sauvages, des communications s'établissent par le langage. Quant aux animaux sociables, tels que les abeilles et les fourmis, on n'a pas de raison de croire qu'ils parlent. En tout cas, ils n'ont pas de langage écrit, pas d'archives. Il y a des instincts hérités, mais pas d'éducation.

Donc, avec le langage, *on entre dans le domaine Purement humain.*

Caractères du langage

A. *Langage spontané : Il* est *animal* (et par suite aussi humain). Il transmet les *affections. Il* est *naturel* en ce sens qu'il est fait de réactions naturelles des muscles, des glandes et des poumons. Il est *individuel.*

B. *Langage Proprement dit : Il est uniquement* [67] *humain.* Il transmet les *pensées.* Il est *artificiel* par rapport à l'individu (mais naturel par rapport à la société). Il est *social.* Il comporte des restes du langage naturel : interjections, onomatopées (car l'imitation est un réflexe naturel), ton, accent.

Mais, en général, *les mots ne ressemblent pas du tout aux choses.* (Un des charmes de la poésie, c'est qu'elle consiste en une sorte de rencontre du langage artificiel et du langage naturel.) C'est particulièrement frappant dans le langage écrit, qui est doublement artificiel, en ce sens que le dessin des lettres ne ressemble pas aux mots. Si le langage ressemblait aux choses, il perdrait sa vertu. *Les rapports des mots aux choses sont des réflexes conditionnés,* tous les mots sont comparables au disque de Pavlov.

D'après ces deux caractères : le langage est *artificiel,* et : le langage est *social,* on doit pouvoir expliquer tout ce en quoi consiste la vertu merveilleuse du langage.

I. - *Le langage comme moyen de se créer des réflexes conditionnés :*

Par le langage, chaque être subit (comme le chien...) et produit à la fois (comme Pavlov...) les réflexes conditionnés. D'où :

a) *Mémoire :* grâce au langage, *on se lait Penser à telle ou telle chose.* (Exemple, déjà cité, du prisonnier seul dans sa cellule qui veut lutter contre l'oubli des êtres chers, et *écrit* leurs noms sur les murs de

la prison pour être sûr de se créer des réflexes conditionnés), (on se *répète* un mot, une phrase..., on *commémore* les morts...).

[68]

b*) Vie affective : On* peut se créer des réflexes conditionnés attachés à un nom si forts qu'aucun réflexe naturel ne pourra, par la suite,, l'effacer. Toutes les fois que l'amoureux est dans un état analogue à celui dans lequel il est auprès de l'objet aimé tout lui semble venir de l'être aimé (« cristallisation »).

On peut encourager ce genre de phénomènes Par les mots : ce sont les mots, les noms, qui sont fidèles pour nous. *

N. B. - Plus une forme de langage est fixe, plus elle est favorable au sentiment. (Cf. prières, poèmes.) On ne peut pas changer le contenu des vers ; les vers du poème sont un langage gravé, rendu inaltérable. Grâce à cela, le sentiment prend un caractère d'éternité. Par exemple, *le Lac* de Lamartine a pour toujours rendu éternel le regret des amoureux quand ils revoient le lieu, où ils ont aimé.

c) Volonté : Elle est aussi intéressée puisqu'on se produit à soi-même des réactions. *Les mots sont termes, inflexibles pour nous.* (Exemple : « honneur », « probité D, « vol », etc...) Rôle des maximes. C'est pourquoi on se sert de mots différents qui signifient la même chose pour obtenir des réactions différentes. C'est un *moyen d'action sur soi-même, aussi bien que sur les foules.* Quand on a pris un parti, après avoir hésité, pour s'y maintenir on se répète les mots qui présentent la chose sous l'aspect du parti qu'on a pris. Les mots servent donc à l'action, mais ils sont dangereux pour la pensée, car ils incitent à voir les choses sous un seul aspect. Une fois le mot venu aux lèvres, on peut se le répéter sans cesse.

[69]

d) *Attention :* Enfin, le langage a une grande importance dans une quatrième forme de la vie psychologique : l'attention (forme de la volonté). Ëtant donné que nous avons le langage, *parmi les mots qui nous viennent aux lèvres, il y en a que, nous pouvons refuser : sélection des mots.* Par exemple, quand nous faisons un devoir de mathématiques, nous n'écrivons pas « soleil », mais nous écrivons « triangle », ce qui fait que nous arrivons à nous intéresser au problème de géométrie plus qu'au soleil qui brille dehors.

II. - *Le langage est un objet* (du fait qu'il est fixe, permanent, artificiel).

Il nous permet de nous dédoubler : larmes, cris, gémissements sont des états de nous, souvent inconscients et, en tout cas, toujours ressentis comme nôtres ; au contraire, le mot « douleur » n'est pas douloureux. *Dès qu'on a donné un nom à ses sentiments on peut les regarder comme un objet.*

Poésie : la merveille, c'est que dans la poésie le sentiment exprimé reste à soi ; le nombre ajoute un caractère artificiel pour compenser ce rapprochement du langage artificiel et du langage spontané. Le poète, pour ne pas s'abandonner aux affections qu'il imite, a pris un moyen de défense s le rythme, le nombre, les règles.

Quant à la *Prose,* comme elle n'a pas ces moyens-là, toute prose où le sentiment n'est pas élevé jusqu'à la pensée est faible.

Langage parlé : la structure physiologique de [70] l'ouïe et de la voix permet de se diviser en deux êtres dont l'un agit et l'autre perçoit, et c'est ce qui permet le *dialogue intérieur.* Platon : « La pensée est un dialogue avec soi. » Tant qu'il n'y a pas dialogue, il y a état de rêverie, pensée immédiate. Pour s'élever au-dessus de la pensée immédiate, pour réfléchir, il faut être deux.

Le *langage écrit* est encore plus impersonnel, surtout quand il est imprimé.

La prose imprimée : a) nous devient extérieure, nous apparaît comme n'étant pas à nous ; b) apparaît aux autres comme à nous ; ainsi, elle appartient à l'humanité tout entière.

Plus un moyen d'expression est près de la personne, plus il permet de sous-entendus. Donc, ces moyens, de plus en plus objectifs, expriment de mieux en mieux ce qu'il y a de personnel.

C'est parce que Michel-Ange a eu des conflits insupportables avec lui-même qu'il a éprouvé le besoin de faire des statues. C'est parce que Beethoven a ressenti une joie insupportable qu'il a écrit *l'Hymne à la joie.*

Le langage n'est en somme qu'un des arts, la prose est un des arts, c'est l'art qui convient le mieux à la pensée, parce qu'elles contient des signes déterminés qui produisent des réflexes déterminés.

III. - *Le langage est maniable*

Parce que : dépendant de mouvements, bien défini, fixe, artificiel.

Nous pouvons évoquer n'importe quoi grâce au langage, qui nous transforme ainsi en êtres actifs.

[71]

En effet, nous subissons les choses, mais nous avons un pouvoir Sur presque tout par les mots. je ne peux absolument rien sur le soleil et les étoiles, mais je peux tout sur le mot « soleil ». En ce sens, « Sésame, ouvre-toi » est un symbole. Évocation des morts, des esprits : les seuls mots provoquent les réactions que provoquerait la chose. (*Cf*. Faust, apprenti sorcier, paroles de bon ou de mauvais augure.)

Toutes choses deviennent nos jouets grâce au langage. Par mes paroles, je dispose de la terre, du soleil, des étoiles. Toute pensée serait impossible si nous étions envers les choses aussi passifs que nous sommes impuissants.

La magie exprime cette idée que par des paroles on peut agir sur n'importe quoi (idée profondément vraie).

Nous allons donc étudier

Le langage comme instrument pour prendre possession du monde :

1) *Il nous donne toutes les choses absentes :*

(Support de la mémoire). En effet, nous pouvons, sans langage, avoir en un instant le sentiment global d'une chose absente, mais, sans langage, nous ne pouvons évoquer les caractères précis d'une chose absente.

Sans le langage, on ne pourrait jamais mettre en rapport ce qu'on voit avec ce qu'on ne voit pas ou avec ce qu'on a vu. *Le langage constitue un pont par-dessus les instants du temps*. le passé, sans langage, n'existerait que comme un vague sentiment qui ne pourrait nous aider dans la connaissance. De même, l'avenir n'existe que grâce au langage.

[72]

2) *Il nous donne l'ordre :* Grâce au langage, le monde est pour nous comme ces jouets que les enfants brisent pour les reconstituer ensuite. L'ordre est quelque chose qui se déroule dans le temps, qui repose sur un rapport entre des opérations successives. Sans langage, pas de souvenir : donc, une opération passée n'existerait plus.

C'est le langage qui nous permet de nous représenter le monde comme une petite machine (éclipses de la lune avec des oranges). Le langage, en nous permettant de recréer le monde, fait de nous des espèces de dieux, mais cela seulement par symboles. Là, on aperçoit *deux manières de concevoir le monde.*

Les deux prises sur le monde

A) Le *langage* nous donne *tout : passé,* avenir, lointain, proche, absent, présent, imaginaire, sphère céleste, atome.... mais seulement par des *symboles.*

B) *L'action* (mouvements du corps) nous donne un pouvoir *réel,* mais *seulement* sur ce qui est présent, proche de la dimension du corps, en rapport avec les besoins.

La question de savoir s'il faut donner toute la part au langage, ou toute la part à l'action, ou s'il faut combiner les deux, est d'une importance capitale.

La *morale* dépend de cette question.

La *connaissance* doit-elle consister dans la subordination des principes au résultat ? (pragmatisme) C'est une seule et même question qu'il s'agit de résoudre dans ces deux cas.

[73]

Nous établissons *deux sortes de rapports* entre nous et les choses : a) ordre établi par la réaction qui consiste à *parler ;* b) ordre établi par la réaction qui consiste à *agir effectivement,* mais seulement sur la partie du monde qui est à notre portée à chaque moment.

Faisons un parallèle entre les rapports que nous donne l'action et ceux que nous donne le langage.

A) *Les rapports que nous donne l'action sont subordonnés à nos besoins.* Par exemple, le sphex n'a de rapport qu'avec le centre nerveux de la chenille ; si nous fuyons devant un taureau, nous n'avons rapport qu'avec les cornes du taureau. Nous n'avons aucune prise sur nos besoins ; l'ordre *n'est pas déterminé :* un grain de sel ne sert absolument à rien, c'est une poignée de sel qui nous sert. Dans la poulie, pour tirer un poids de 10 kilos, il faut un poids de plus de 10 kilos. Ici, il y a rupture de continuité entre la série des nombres. Hegel : « La quantité se change en qualité. » Autres exemples : la cuisine scientifique est moins saine que la cuisine des fermes.

Quand on joue du piano on n'a pas besoin de savoir comment les cordes vibrent.

Les besoins se rapportent toujours à des ensembles; le corps lui-même est un ensemble qu'on ne peut disséquer sans en faire un cadavre. *Les besoins se succèdent au hasard.* Donc, l'attention seule établit des rapports sur l'ordre desquels nous n'avons aucune prise ; donc, il n'y a là qu'un ordre dû au hasard, donc pas *d'ordre du tout.*

B) Ce que le langage peut seul nous donner, c'est une méthode, et *cela précisément Parce qu'il est étranger au réel.* En effet, dans le monde, nous [74] devons obéir aux besoins. Par exemple, nous ne pouvons porter qu'un nombre déterminé de kilos ; au-delà, tous les poids sont égaux pour nous puisqu'ils nous sont étrangers à un même titre (trop lourds). Au contraire, nous pouvons parler d'autant de kilos que nous voulons, car le mot kilo ne pèse rien. *Le langage nous permet d'établir des rapports entièrement étrangers à nos besoins.*

Exemple des phases de la lune : nous pouvons dire seulement grâce au langage que la lune existe, même quand nous ne la voyons pas. Les mots ne coûtant rien, ne pesant rien, nous pouvons nous en servir pour établir un *ordre qui dépend entièrement de nous.*

Ici, remarquons ce *paradoxe : c'est l'ordre qui ne dépend que de, nous qui apparaît comme objectif, comme une nécessité.*

Le monde ne nous fournit pas de nombre du tout - nous sommes entièrement les auteurs de la série des nombres ; le monde, par exemple, dans une tempête, ne va pas nous fournir I, Puis 2, Puis 3 grains de sable.

Il n'y a aucun rapport entre la nécessité que 1+ 1 = 2, et la nécessité de subir un poids de 2 kilos qui nous tombe sur la tête.

Donc *

1) *Le langage est la seule source de toute méthode.*

2) *Le langage seul nous apporte des nécessités que nous appelle-rons objectives,* en ce sens qu'elles sont tout à fait indépendantes de nos besoins, de nos qualités, de nos affections, de notre situation, etc. Les deux sont corrélatifs : sans méthode, pas de nécessité objective. Sans nécessité objective, pas de méthode,

[75]

C) *Cependant, tant qu'on s'en tient aux mois tout seuls, l'ordre et la nécessité disparaissent.*

Exemple de l'algèbre, où on arrive à ajouter une ligne à une surface. Dans le langage, tout seul, on n'a pas besoin de dire : « un pas » avant « cent pas ». Donc, *la vertu du langage se trouve dans un rapport entre le langage et autre chose. L'action* apporte une *réalité.*

Ainsi, nous voyons apparaître une notion toute nouvelle pour nous : la notion de *réalité.* Quand l'action vient après le langage et se règle sur lui, l'action apporte quelque chose de nouveau. Entre *dire* cent pas, et *faire* cent pas, il y a une différence. Il est impossible de nier ce « plus » que l'action contient par rapport au langage ; où, plutôt, il n'y a pas « plus », mais il y a quelque chose de tout différent :

c'est la réalité. Jamais, si loin qu'on pousse le langage, on ne trouvera par lui la réalité. La question de la réalité du monde extérieur devient alors une question simple : le *simple fait que faire cent pas, c'est autre chose que dire cent pas, nous prouve la réalité.* *

L'imprévu, c'est ce qui est autre que ce qui était contenu dans le langage méthodique.

On a l'impression d'une force méchante dans les choses quand ces choses sont pour nous un obstacle invincible (éboulements). Les catastrophes qui font perdre le sang-froid nous font dire : « Est-ce que je rêve ? » Si, maintenant, on suppose que les mêmes hommes, devant les mêmes blocs de pierre, au lien de réagir aveuglément, se mettent à réfléchir méthodiquement et à se servir du levier, tout change : le levier est un moyen de diviser un poids sans diviser l'objet. La pierre perd alors [76] toute méchanceté ; aucun poids ne peut s'opposer à aucune force ; il suffit toujours d'établir un *rapport* entre notre force de 5o kilos, par exemple, et un poids de 300 kilos. « Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le monde. »

Cette idée-là supprime toute force méchante dans le monde. Il y a toujours, entre notre force et toute force antagoniste, un rapport tel que nous arrivions à agir, à laisser notre marque sur le monde, quelle que soit la disproportion. À condition de pouvoir décomposer, la plus petite force peut vaincre la plus grande.

Il y a donc une différence essentielle entre l'homme qui se jette aveuglément sur la pierre, qui veut la vaincre d'une manière magique, et l'homme qui va chercher le levier. Remarquons que la passion pousse à prendre la première attitude, et qu'il y a un effort héroïque à faire pour prendre la seconde. Le *travail* réclame continuellement cet *effort.*

Quand on se jette sur la pierre, on a l'impression d'être dans un cauchemar, tandis qu'il n'y a aucun rapport entre un rêve et une *action réglée sur un langage méthodique.* Mais, dans ce que nous disons en ce moment en parlant de pierre, etc.... il n'y a rien de réel parce qu'il n'y a rien *d'imprévu.* Dans la science, *dans le raisonnement,* on ne laisse dans les problèmes qu'on traite *que ce qu'on y a mis soi-m me* (hypothèses). S'il n'y avait dans les actions que ce que nous y mettons nous, il n'y aurait pas d'action, parce qu'il n'y aurait pas d'obstacle. Entre le moment où j'ai posé le problème et celui où j'ai accompli l'ac-

tion il y a toutes sortes d'accidents. *La réalité se définit par là. C'est* [77] *ce qui n'est pas contenu dans le problème comme tel, la réalité est ce que là méthode ne pouvait permettre de prévoir.*

Pourquoi la réalité ne peut-elle apparaître que comme cela, négativement en quelque sorte ? *La marque du « moi »,* c'est la *méthode ;* elle ne peut venir d'ailleurs que de nous ; c'est au moment où nous exerçons *réellement* la *méthode* que nous commençons à *exister* réellement. Tant qu'on n'exerce la méthode que sur les symboles, on reste dans une sorte de jeu. Dans l'action méthodique : nous agissons nous-mêmes, puisque c'est nous-mêmes qui avons trouvé la méthode ; nous agissons réellement parce que des *imprévus* viennent se présenter.

On ne peut jamais prouver aucune réalité ; *la réalité ne se prouve pas, elle se constate.* Elle se constate justement parce que la preuve est insuffisante.* *C'est ce caractère à la fois indispensable et insuffisant du langage qui montre la réalité* du *monde extérieur.*

Réflexions. Conséquences

Ce rapport n'est presque jamais donné à personne, parce que les actions qui procèdent du raisonnement sont rares. Plus précisément, il *est rare que le même homme cherche à mettre ses raisonnements en action.* (D'une part, l'ingénieur qui raisonne ; d'autre part, l'ouvrier qui travaille.)*

Kant a défini *l'art* comme un *accord miraculeux entre la nature et l'esprit.*

Ce qui fait qu'on aperçoit qu'un morceau de musique n'est pas quelque chose qui appartient seulement [78] à l'esprit, c'est qu'il y a, à chaque instant, de l'imprévu. La *grandeur de l'homme existe* seulement dans les moments où on a réellement conscience de la réalité. Il est très regrettable qu'on ne donne pas à chaque homme ce rapport entre le langage et l'action qui donne la réalité.

Nous avons ainsi, du même coup, résolu une *question scientifique* et une *question de morale : il est impossible au méchant de formuler ses propres actions.* La *vertu* consiste dans le rapport du langage méthodique et de l'action. La vertu intellectuelle consiste à employer le

langage d'une manière méthodique et à ne jamais asservir le langage au succès.

IV. - Pour conclure sur le langage, il y aurait lieu d'examiner *l'influence que la société exerce sur l'individu par le langage :*

1) Cette influence s'exerce tout d'abord par le seul fait que le langage existe.

Il faut dire que la société n'est pas un ensemble d'individus ; l'individu *est quelque chose qui vient après la société*, qui existe par la société il est la société plus autre chose. L'ordre est société, individu. L'individu n'existe que par la société, et la société tire sa valeur de l'individu.

2) Ensuite, c'est par les caractères déterminés de tel ou tel langage que la société exerce son influence. Par exemple, le grec et le français sont des langues analytiques qui sont propres au raisonnement. En Angleterre, on ne peut pas citer un nom comme ceux de Montesquieu, Rousseau... [79] mais l'anglais est un admirable instrument pour la poésie. L'allemand est une langue qui favorise les systèmes plus que les analyses (Kant).

3) Puis, il y a les mots.

Mots à plusieurs sens, comme

tête :	pensée (perdre la tête) volonté (tenir tête) commandement (être à la tête de)
valeur :	d'échange valeur morale courage réfléchi et voulu
propriété :	ce qu'on possède caractères essentiels

fortune :	biens en argent hasard
foyer :	Feu famille origine d'un mouvement (foyer de conspiration)
monde.	*(en grec dans le texte)* arrangement, ordre univers foule réunions cérémonieuses

[80]

grâce :	harmonie naturelle dans l'attitude faire grâce rendre grâces grâce divine
vue :	sens de la vue paysage vue de l'esprit, etc., etc...

Donc, le langage lui-même renferme déjà des pensées.

Il est une création naturelle de la société, il nous serait impossible d'inventer un mot de toutes pièces. (Quand on découvre de nouvelles choses dans le domaine scientifique, ces mots sont assez barbares, et dérivent d'ailleurs de racines grecques ou latines, ou du nom de l'inventeur.)

4) **Ainsi, grâce au langage, nous sommes baignés dans un milieu intellectuel. Il nous est impossible d'avoir des pensées qui ne soient pas en rapport avec toutes les pensées léguées par le langage**. À mesure que nous exprimons un état de nous-mêmes, nous le faisons rentrer dans le domaine de tous les hommes. C'est pourquoi *le langage est purificateur ;* il est sain en ce sens qu'il exprime toutes les choses qui rongent intérieurement. Dès que cela est exprimé, cela devient quelque chose de général, d'humain, donc de surmontable.

Aristote : « La tragédie est une purification. »

Une fois que Goethe eut exprimé son désespoir dans *Werther*, cela est devenu une phase par où passent tous les êtres humains.

[81]

Tout ce qu'il y de fou en nous gagne a être exprimé, car on donne ainsi un caractère humain à ce qui nous sépare de l'humanité.

5) **Inversement, grâce au langage, nous avons avec la pensée d'autrui le même rapport que si elle était nôtre**. Il est impossible de recevoir une pensée sans la faire nôtre.

Il se crée ainsi un *échange entre les pensées*. Cet échange constitue la culture ; c'est pour cela qu'on appelle cette culture les « humanités ». Le langage crée la fraternité entre les hommes. Cela est surtout vrai pour les oeuvres, mais aussi pour les dictons populaires, les mythes (Bible, Mythologie grecque, Contes, Magie), les poèmes, les œuvres d'art. Tout cela établit entre les hommes une communauté, non seulement de pensées, mais aussi de sentiments. Tout le monde reconnaît dans Phèdre la jalousie, l'amour... Si, quand deux hommes se battent, l'un reconnaissait que la colère de l'autre est la même que la sienne, la dispute cesserait.

V. - Le mauvais usage du langage :

Le langage est *dangereux dans la mesure où il est mécanique.*

On peut faire une théorie matérialiste de l'erreur en considérant l'erreur comme consistant toujours dans un mauvais emploi du langage.

Nous avons vu que le langage est précieux parce qu'il permet de se dédoubler ; mais il est funeste quand on se laisse entraîner par lui complètement parce qu'alors il empêche de se dédoubler. [82]*Le langage est la source des préjugés et des précipitations* que Descartes considérait comme les sources de toute erreur.

On peut, si on veut, ramener tout l'art de vivre à un bon usage du langage.

LE RAISONNEMFNT

Leibniz pensait que tous les jugements sont *analytiques*, d'où : le *principe de non-contradiction* est le principe principal et le principe de la *raison suffisante.* « Jamais rien n'arrive sans qu'il y ait une cause ou du moins une raison déterminante, c'est-à-dire qui puisse servir à rendre raison *a priori* pourquoi cela est existant plutôt que non existant et pourquoi cela est ainsi plutôt que de tout autre façon ? »

Kant a essayé de faire une liste des principes qui servent à raisonner. Il a trouvé.

1º) Principe de *non-contradiction.*

2º) *Catégories :*

1) Catégories de la *quantité* (unité, pluralité, totalité).
2) Catégories de la *qualité* (réalité, négation, imitation).
3) Catégorie de la *relation* (rapport de la substance à l'accident, rapport de la cause à l'effet, action réciproque).
4) Catégorie de la *modalité* (possibilité, existence, nécessité).

À ces catégories, Kant a fait correspondre des p*rincipes a priori*, qui sont les p*rincipes des jugements synthétiques.*

[83]

1) Tous les phénomènes sont des *grandeurs extensibles.*
2) Dans tous les phénomènes, la sensation et ce qui correspond à la sensation dans l'objet ont une *grandeur intensive.*

3) a*)* principe général : L'expérience n'est possible que par la représentation d'une *liaison nécessaire des perceptions* qui

détermine leur rapport dans le temps ; b) *la substance persiste dans tout changement des phénomènes* et sa quantité n'augmente ni ne diminue dans la nature. (CI. « Rien ne se perd, rien ne se crée ») ; c) Tous les changements se produisent selon la loi *de la liaison de la cause et de l'effet.* (Pour Kant, cette liaison est une succession nécessaire dans le temps) ; d) Toutes les substances, en tant qu'elles peuvent être perçues comme simultanées dans l'espace, sont dans une *action réciproque universelle.*

4) Ce qui s'accorde avec les conditions *formelles* est *possible ;* ce qui s'accorde avec les conditions *matérielles* de l'expérience est *réel ;* ce dont l'accord avec le réel est déterminé suivant les conditions générales de l'expérience est *nécessaire.*

Spencer : Les principes sont simplement des règles générales acquises par l'expérience de l'espèce. Ainsi, il n'y aurait pas de principe immuable.

Choses en apparence absurdes ;

Théories d'Einstein : La vitesse de la lumière est infinie. D'autre part, il pense bien que la lumière va à 300 000 kilomètres à la seconde.

Autre chose : Il semble bien évident que le *grand et le petit* sont relatifs. Il y a une autre loi selon laquelle le grand et le petit seraient absolus.

Théorie des ensembles : Il y a deux fois plus de [84] nombres entiers que de nombres pairs. Cependant on dit que l'ensemble des nombres pairs est égal à l'ensemble des nombres entiers.

Nous adopterons pour les raisonnements la classification suivante :

1 – Le syllogisme :

Exemple : Socrate est un homme ; les hommes sont mortels ; donc, Socrate est mortel.

On ne pourrait prouver le syllogisme que par l'absurde. Le syllogisme n'est en somme *qu'une règle de langage pour éviter la contradiction : au* fond, *le principe de non-contradiction est un principe de grammaire.*

En général, tous les raisonnements vulgaires, immédiats, qu'on fait sans effort, sont des syllogismes plus ou moins explicites.

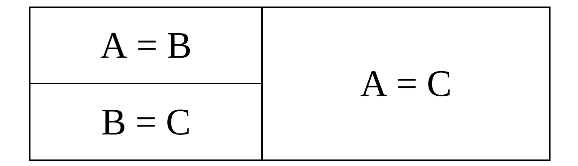
C'est dans la logique *formelle* qu'on étudie les règles du syllogisme.

2 - Le raisonnement mathématique :

Jusqu'à Descartes on croyait qu'il se ramenait a des syllogismes.

Examinons A = B
B = C
A = C

Il ne s'agit pas de définir A par B. En effet, est-ce que, si on ne comptait pas, cela aurait un [85] sens ? Non, la proposition : « deux quantités égales à une troisième sont semblables entre elles » n'est pas un syllogisme ; cela n'est pas un jugement analytique. On peut fonder une partie de la science sur la proposition : « des quantités égales sont inégales » (calculs infinitésimaux), tandis qu'on ne s'appuiera jamais sur une proposition comme « des cheveux blancs sont noirs. »



est une opération qui définit la *mesure.*

L'opération élémentaire de l'arithmétique nous donne *l'ordre.* Le *langage* intervient très vite ; si on s'arrête, il est difficile, sans langage, de se rappeler où on en est ; mais il y a néanmoins autre chose que le langage. L'*ordre* consiste à reproduire toujours la même action. Les nombres ne pourraient pas s'appliquer aux choses ni aux animaux si on ne considérait pas l'opération qui fait aller de l'un à l'autre (élèves d'une classe, soldats, etc.)...

Il n'y a pas de nombres dans la nature.

En géométrie, si nous considérons la chose en matérialistes il y a toujours le langage et l'ordre. Le syllogisme joue son rôle une fois que la démonstration est faite. Comment fait-on la démonstration ? Avec des lignes. Or, *les lignes n'existent pas dans la nature.* Comment les mathématiques peuvent-elles donc servir de base au machinisme, à des choses matérielles comme les chemins de fer, les autos ?...

En quoi consiste le pouvoir magique des lignes, ces traces légères sur du papier, sur un tableau ? [86] Le roi de l'univers, c'est le triangle ou, plutôt, d'abord, la droite.

Cherchons les caractères des droites, des figures géométriques en général. Par exemple, pourquoi ne ferait-on pas une géométrie avec des branches de cèdre ?

Nous apercevons alors que *les figures géométriques sont :*

1) *maniables ;* 2) *simples.*

Une droite est plus simple qu'une courbe parce qu'on la parcourt plus facilement ; une droite est plus simple qu'une surface parce qu'on parcourt une droite, et non une surface.

C'est la marque de notre grandeur qu'on puisse ramener les choses inaccessibles aux choses simples, c'est la marque de notre impuissance qu'on ne le puisse pas immédiatement.

Ensuite, ces figures sont : 3*) des choses fixes :* et 4) *symboliques*, sans consistance, sans résistance, ni poids, sans accidents possibles.

Donc, c'est justement parce que ces choses existent à peine et sont entièrement en notre puissance qu'on s'en sert pour dominer le monde. (*Cf. le langage* par lequel tout est à notre disposition.)

Les droites sont à la fois des *symboles de mouvement* (on les parcourt), et des *choses qu'on déplace.*

On pourrait refaire toute la géométrie uniquement par ces deux sortes de mouvements.

L'intuition, l'inspiration, viennent de ce qu'on considère les figures géométriques comme des choses qu'on manie, qu'on tire, qu'on déplace, etc...

Ce qui gêne précisément, c'est qu'on peut avoir l'intuition de mouvements qui induisent en erreur. Mais pourquoi ne pas prendre des allumettes, par [87] exemple ? On les manierait très, bien... Oui, mais *en traçant simplement des figures on supprime les accidents.* Les accidents, c'est ce qui arrive et qu'on n'a pas prévu ; les accidents sont amenés à chaque minute par le temps.

Le temps bouleverse toutes nos méthodes. Il n'est pas étonnant que les hommes aient tant de mal à trouver une méthode : il y a opposition entre la réalité et la méthode. Ce qu'il y a justement de magique dans le tableau noir et la craie (on le papier et le crayon), c'est que le tableau noir supprime le temps.*

Cependant, il y a toujours un certain temps auquel nous restons soumis : nous ne pouvons faire le polygone avant le triangle. Mais ce temps-ci n'est plus celui que nous considérions tout à l'heure : le *temps est conservé comme règle de l'action, mais tout ce qu'il y a d'imprévu dans le temps est supprimé.*

Compter jusqu'à 100, raisonner sur un triangle, c'est marcher en « vase clos ».

Nous pouvons maintenant définir la *méthode : il y a méthode toutes les lois que nous supprimons celle propriété du temps qui consiste à amener des accidents, et que nous gardons celle qui consiste à régler les actions.*

L'*ordre* est aussi cela.

L'ordre est un signe de puissance dans la mesure où l'ordre ne garde que les actions elles-mêmes en supprimant la matière des actions. C'est pourquoi on pourrait dire que la géométrie est au fond la science du travail.

En résumé

La vertu du tableau noir vient de ce que nous [88] supprimons ainsi les accidents, et de ce que nous ne sommes donc pas pressés par le temps. En dehors de la méthode, la géométrie contient des *traces de mouvement.*

En tant qu'elle contient des traces de mouvement, *l'imagination* joue un rôle.

À ce sujet, on peut distinguer trois manières de faire des mathématiques :

1) *L'imagination peut précéder le langage :*

On dit dans ce cas-là qu'on a trouvé la solution intuitivement.

2) *L'imagination peut accompagner le langage.* On imagine pas à pas, méthodiquement, le problème, d'avoir l'impression d'une solution globale. L'imagination joue un rôle en ce sens qu'on imagine un mouvement, et que tout le problème, si compliqué qu'il soit, est réduit à une série de mouvements simples.

3) *L'imagination peut être absente :*

Dans ce cas, ce qui reste, c'est seulement le langage.

Dans les mathématiques, il n'y a réellement compréhension que dans le cas où il y a imagination, comme l'a bien vu Descartes.

3 - Les sciences de la nature :

A) Cherchons ce qu'il y a de matériel en elles. Il y a d'abord la nature, qui intervient sous deux formes : l'observation et *l'expérience.*

L'observation seule ne se trouve que dans l'astronomie ; l'expérience intervient toujours dans toutes les autres sciences. L'intervention de [89] l'homme dans les expériences consiste toujours à établir un vase clos.

a) Le dispositif matériel de *l'observation sert*

1) à mesurer l'apparence : chronomètre, lunette, compas ;
2) à éliminer tout ce qui gênerait la mesure de l'apparence (par exemple, facteur individuel, vitesse de l'influx nerveux).

Le dispositif matériel de l'observation est la condition nécessaire et suffisante de l'observation. Au moment où on observe, il faut même ne pas raisonner, il faut se retenir de penser pour éliminer à coup sûr toute imagination. L'observation est donc un acte purement matériel en apparence.

b) L'expérience :

C'est un dispositif tel qu'on puisse faire succéder un moment à un autre en établissant un rapport entre les deux. Il faut dans l'expérience, faire d'un espace fini un monde indépendant, rendre le monde absent de l'expérience, c'est-à-dire :

1) *Établir le vase clos,* limiter l'expérience à un nombre fini de facteurs finis, autrement dit écarter l'infini : infiniment grand et infiniment petit. Pour écarter l'infiniment grand, il faut faire abstraction du milieu environnant, et pour écarter l'infiniment petit, des parties des facteurs de l'expérience, et des parties de parties, etc... Il y a des cho-

ses qui nous échappent dans les deux sens. La physique serait tout autre pour un physicien d'un milliardième de millimètre.

Il serait impossible de faire une expérience si, [90] par exemple, dans le cas de la chute des corps, on avait besoin de savoir ce qui se passe à l'intérieur du morceau de craie que l'on considère. *L'expérience est, en somme, quelque chose d'artificiel.* En fait, on ne peut arriver complètement à supprimer ce qui est dehors et ce qui est dedans.

Mais il semble que toutes les expériences reposent sur une *fiction.* Ainsi, on voit que l'expérience repose, autant que la théorie, sur des *conventions.* Une expérience sans conventions deviendrait un accident.

Absolument parlant, le vase clos n'a aucun sens. Quel sens lui donner ? On peut lui donner un sens comme *terme suprême d'une série.* Tout se passe comme s'il était possible de restreindre de plus en plus l'influence de l'extérieur et de l'intérieur, et cela par des instruments de plus en plus perfectionnés. C'est du travail humain que dépend la perfection de l'expérience. Ceci est important, parce qu'autrement on n'aurait pas l'idée d'une série, et ensuite parce que l'expérience est dans un monde humain. Cela donne un sens au mot « négligeable » en physique. Ce qui est « négligeable », c'est ce qui tient à l'imperfection du vase clos. Par exemple, dans le calorimètre, la quantité de chaleur absorbée par les accessoires est négligeable parce qu'on peut la diminuer avec de meilleurs instruments.

En réalité, dans l'expérience, on raisonne sur deux choses inconnues : l'expérience idéale et le résultat idéal, et qui n'ont de sens que parce que les deux séries convergent en même temps.

Par exemple, la loi de Joule n'est jamais vérifiée absolument, mais on peut l'affirmer si elle [91] est mieux vérifiée à mesure qu'on emploie des instruments plus précis.

L'expérience n'est donc pas, finalement, opposée à la théorie : elle repose sur le *même principe, le principe de l'ordre.*

Pour appliquer le pur empirisme, il ne faudrait même pas faire d'expérience.

2) *La série :* Condition moins générale que la première, en apparence.

Il faut faire varier l'un des facteurs de l'expérience selon une série simple, et chercher la série selon laquelle varient les autres. la généralisation ordinaire (l'eau bout à 100º) n'a aucun rapport avec le fait qui consiste à dire qu'une loi est vraie pour tous les nombres quand elle est vérifiée pour 1, 2, 3, 4... Cette dernière opération est une tentative pour introduire de l'ordre dans la nature. La *correspondance* à établir entre les diverses séries demande des recherches plus approfondies.

1er *cas :* On a déjà conçu un ensemble de séries qu'on cherche à reproduire par l'expérience. Cette opération peut s'appeler la vérification *d'une hypothèse.*

2e *cas :* Expérience aveugle : on fait varier un facteur, on note comment varie l'autre, et on cherche ensuite à établir une série. C'est là qu'il y a *extrapolation* et *intrapolation.* Dans le premier cas, la mathématique guide l'expérience ; dans le second, la mathématique n'est plus qu'un langage qui sert simplement à résumer.

1er *cas : Hypothèse avant l'expérience.*

2e *cas : Hypothèse après l'expérience.*

B) L'hypothèse :

Exemples : la pesanteur est une force constante [92] la propagation de la lumière se fait en ligne droite, ou se fait par ondes, etc...

Plusieurs catégories d'hypothèses

a) *Hypothèses formées par déduction mathématique pure.*

Exemples : théorie du levier, théorie des corps flottants, loi des espaces parcourus par un corps pesant.

Quel est le *rapport entre l'hypothèse et l'expérience ?*

On considère couramment que le savant fait des raisonnements qu'il soumet à l'approbation de la nature : si la nature dit oui, le raisonnement est juste ; si elle dit non, le raisonnement est faux.

Mais il faut penser que la nature et le raisonnement sont différents. Dans la nature, il n'y a pas d'ordre. Ce qu'il y a d'abord dans le raisonnement, et qu'il n'y a pas dans la nature, c'est le raisonnement lui-même.

« La nature se moque des difficultés de l'intégration. » (Ampère).

Le raisonnement et la nature sont hétérogènes de deux manières : il y a dans le raisonnement l'ordre qu'il n'y a pas dans la nature, et il y a dans la nature des données qu'il n'y a pas dans le raisonnement.

Si l'équilibre d'une balance ne se conformait pas a la théorie du levier, on dirait qu'elle est fausse.

Ces genres de déductions ne peuvent jamais se vérifier parce qu'elles partent de données parfaitement définies qui n'existent jamais dans la nature ; *elles permettent de faire dans la nature des séries* (série de balances plus ou moins fausses).

L'application de ces théories à la nature a donc [93] pour efficacité la *mesure de la différence entre les données réelles et les données théoriques :*

Exemple : toute la thermodynamique moderne repose fondamentalement sur l'étude des gaz parfaits, lesquels n'existent pas (ceux qui vérifient les lois de Mariotte et de Gay-Lussac).

b) Hypothèses formées par analogie avec un phénomène connu :

Descartes ; « Pour ce que, dans les comparaisons dont je me sers, je ne compare que des mouvements à d'autres mouvements ou des figures à d'autres figures, c'est-à-dire des choses qui, à cause de leur petitesse, ne peuvent tomber sous nos sens à d'autres, qui y tombent et qui, d'ailleurs, ne diffèrent pas davantage d'elles qu'un grand cercle diffère d'un petit cercle, je prétends qu'elles sont le moyen le plus propre pour expliquer la vérité des questions physiques que l'esprit humain puisse avoir, jusque là que, lorsqu'on assure quelque chose, touchant la nature, qui ne peut être expliqué par aucune telle comparaison, je pense savoir par démonstration qu'elle est fausse. »

L'analogie est une *identité de rapports.*

En général, on confond l'analogie avec la ressemblance. Il n'y a aucune ressemblance matérielle entre une pierre dans l'eau et la lumière, mais il y a analogie.

c) Hypothèses reposant sur des analogies algébriques :

Exemple - Hypothèse de Hertz. Il a analysé l'électricité. Ses expériences ont donné des formules analogues à celles de la lumière. Il en a conclu que la lumière est un phénomène électromagnétique.

[94]

Il y a quelque chose de remarquable dans ce genre d'hypothèse : on ne connaît pas la nature de l'électricité. On y ramène le particulier au général.

Ces hypothèses du troisième genre sont assez obscures, alors que les autres sont claires ; elles ne peuvent être représentées par l'imagination (alors que les secondes le peuvent et le doivent), elles sont indépendantes des représentations mécaniques. Henri Poincaré dit qu'il n'y a rien de plus vain que la représentation mécanique d'un phénomène parce que, quand on peut faire une représentation mécanique, on peut en faire une infinité. Lagrange a donné à tous les phénomènes mécaniques une seule formule générale.

Henri Poincaré dit : ou un phénomène vérifie ta formule générale de Lagrange, et alors il y a une infinité de représentations mécaniques, ou il ne la vérifie pas, et alors on ne peut trouver aucune représentation.

Dans ce troisième genre d'hypothèses, la pensée humaine est remplacée par l'algèbre.

Il y a un rapport matériel bien déterminé pour chaque genre d'hypothèses.

Tableau des diverses sciences selon Auguste Comte :

Hypothèses :	*Sciences :*	*Méthodes :*
	Mathématiques.	Démonstration.
Mathématique.	*Astronomie.*	Observation.
Astronomique.	*Physique.*	Expérimentation.
Physique.	*Chimie.*	Classification. (discontinuité).

[95]

(N.B. sur la chimie : la matière étudiée dans la chimie comporte les conditions de vie.

La théorie antique des atomes est fondée sur les nombres, la théorie moderne sur la chimie *Loi d'Avogadro.*

L'instrument qui fait la transition entre la physique et la chimie, c'est la balance.)

Hypothèse physico-chimique.	Biologie comparaison. (Toutes ces sciences tirent leurs hypothèses des sciences précédentes et pourtant elles gardent leur originalité.)

On peut ajouter : la *Sociologie* étudiée par Comte, Marx et les marxistes, l'école sociologique française (Durkheim, Lévy-Bruhl).

[34]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)
Première partie. Le point de vue matérialiste

Conclusion

À LA RECHERCHE DE L'ESPRIT

Retour à la table des matières

1) Nous avons vu que le *langage* est un instrument de *dédoublement* de l'homme entre un être actif et un être passif : *a)* création des réflexes conditionnés en soi ; *b)* examen de ses propres idées. Donc, nous trouvons en l'homme une *dualité, deux éléments hétérogènes.*

2) Nous avons vu, d'autre part, la notion de *séries*, qui nous donne le sens de *l'infini*, de la *perfection.*

Objections : On se représente l'infini au moyen de la progression vers le plus grand ; on se représente la perfection au moyen du moins imparfait.

[96]

Réfutation : Les matérialistes disent : « C'est par la série des droites plus ou moins parfaites qu'on imagine la droite parfaite comme

une limite idéale. C'est exact, mais la progression par elle-même contient nécessairement l'infini ; c'est par rapport à la droite parfaite qu'on peut dire que telle droite est moins tordue que telle autre, sans quoi la série n'aurait aucun sens. Il y a là un criterium. excellent pour distinguer les pensées conçues par l'imagination et les pensées conçues par l'entendement. (Cf. Descartes, Deuxième méditation : morceau de cire). Il y a une rupture radicale entre ce qui est la pensée et ce qui n'est pas la pensée parce que, ou on conçoit l'infini, on ne le conçoit pas du tout.

3) Nous avons enfin aperçu *la nécessité. Il* y a une différence radicale entre les pensées contingentes et les pensées portant la marque de la nécessité :

Pensées contingentes : l'eau bout à 100º ; les corps tombent ; le soleil se lève tous les matins, permanence des objets que nous ne voyons pas (êtres humains)

Pensées portant la marque de la nécessité :

Ce qui est avant ne peut être après, etc. *(L'espace* et le *temps* sont, d'après Kant, les deux sources, et les seules, des jugements synthétiques *a priori.)*

Approfondissons la notion de la nécessité :

La nécessité n'apparaît que quand la pensée rencontre un obstacle.

Exemples - a) On perd la notion de la nécessité quand on cherche anxieusement un objet perdu urgent ; mais quand on cherche méthodiquement, [97] il apparaît la nécessité que la chose ne se trouve pas là où on a cherché, qu'on doit la trouver à tel endroit si elle y est.

b) Dans une usine, on a un sentiment d'étourdissement, alors que l'ouvrier qualifié a la notion de nécessité parce qu'il sait comment - il peut changer le fonctionnement de ces machines.

c) Dans le domaine des passions - Phèdre ne peut pas avoir la notion de nécessité, car elle ne sait même pas ce qu'elle veut éviter. *C'est quand l'esprit construit qu'apparaît la nécessité.* Pour comprendre une nécessité l'esprit doit la *recomposer*.

De cette matière qui l'écrasait, l'esprit fait un instrument. C'est dans la mesure où l'homme manie la nature, soit véritablement, soit sous la forme de symboles, qu'il a la notion de nécessité.

Pour qu'il y ait nécessité il faut *rencontre*, il faut *deux éléments :* le *monde* et *l'homme* (esprit). Donc, le matérialisme se détruit lui-même quand il se fonde sur la notion de nécessité.

Tout progrès humain consiste à transformer une contrainte en obstacle.

Pourquoi l'homme doit-il alors s'évader du monde pour se retrouver face à face avec lui-même dans les mathématiques ? Parce que le monde ne laisse aucun répit à l'homme ; il est impossible de créer une série tant qu'on s'attaque au monde réel.

L'homme est roi quand il manie ses symboles alors qu'il est complètement impuissant devant la nature. L'homme ne peut pas construire en mettant directement la main au monde ; il peut retourner au monde quand il a construit abstraitement.

[98]

Malheureusement, ce ne sont pas les mêmes qui construisent abstraitement et dans le monde.

Kant : « La colombe, quand dans son libre vol elle fend l'air dont elle sent la résistance, pourrait croire qu'elle volerait encore bien mieux dans le vide. » (La colombe, c'est la pensée ; l'air, c'est le monde.)

Bacon : « *Homo naturae non nisi parendo imperat.* »

« (L'homme ne commande à la nature qu'en lui obéissant. »)

Il n'y a que les actions et les pensées comportant une nécessité qui soient vraiment humaines. Toutes les fois qu'on n'est pas forcé d'agir, il faut supprimer les actions et les pensées sans nécessité. Une pensée sans nécessité est un préjugé. Mais il faut distinguer entre les préjugés dont nous pouvons nous passer et ceux dont nous ne pouvons pas nous passer.

[99]

PLAN DE LA DEUXIÈME PARTIE

SECTION I
APRÈS LA DÉCOUVERTE DE L'ESPRIT

A) L'Esprit. - Ses caractères

B) *Conscience. - Inconscience. - Degrés de conscience*

1. Introduction de la notion d'inconscient dans la philosophie (Leibniz).
2. Portée générale de la question.
3. Freud et le subconscient.
4. Examen. - Analyses. Portée morale : la responsabilité des pensées.

C) *La Personnalité*

1. Le « moi » dans la simultanéité.
2. Le « moi » dans le temps.

D) *Le jugement*

1. Distinction des logiciens
2. Portée de la question : la valeur de la connaissance.
3. Diverses théories sur le jugement. Le choix : Théories de Descartes et de Rousseau.

E) *Le Raisonnement*

1. Diverses sortes de raisonnement
2. La déduction et les questions qu'elle soulève :
   a) ses caractères.
   b) L'espace et le temps.
   c) La causalité.
   d) La valeur de la connaissance.
   e) L'ordre.
   f) L'invention mathématique.
   g) La déduction comme préparation à l'expérience.
   h) Conclusion sur la valeur de la déduction : déduction pure; déduction appliquée.
   i) Ce qui manque à la déduction.

3. La constatation.
4. L'induction
5. Le raisonnement par analogie
6. Les deux conceptions des sciences expérimentales
   Portée morale.
7. Diverses théories et considérations sur les différentes sciences expérimentales : en particulier : l'Énergie; la Biologie

SECTION II
SOCIOLOGIE

I. Comment il faut la concevoir
Les grands sociologues : Auguste Comte, Karl Marx

II. L'oppression sociale dans l'histoire.

1. Sociétés « sauvages ».
2. Le servage (Égypte).
3. L'esclavage (Grèce).
4. L'esclavage (Rome).
5. Le régime féodal.

Le Problème théorique de l'oppression

A. Son côté positif.
B. Son côté destructeur.
C. Où, peut être le salut ?
D. Nos devoirs vis-à-vis des phénomènes sociaux.

III. Le fonctionnement de la vie économique

1. Histoire et science.
2. Conception de l'évolution sociale à travers l'histoire.
3. Conception d'Auguste Comte.
4. Conception de Karl Marx.
5. La propriété.
6. Comment l'argent peut-il rapporter ?
7. Le pouvoir économique.
8. Méthode et travail collectif.
9. La grande industrie. - L'entreprise.
10. La bureaucratie.
11. Conclusion : impuissance de l'individu.

IV. État de choses actuel

1. Ouvriers-choses sur le marché du travail.
2. Ouvriers-choses dans l'entreprise.
3. Palliatifs ?
4. La contrainte.
5. Devoirs envers l'État ?

V. Diverses conceptions de l'État :

A)
1. Machiavel.
2. Rousseau.
3. Marx et Lénine.
4. Despotisme éclairé.
5. La République. (Comment pourrait-on la transformer ?)

B)

1. L'État démocratique.
2. L'État catholique.
3. L'État royaliste.
4. L'État fasciste (Mussolini. Russie. - Traits communs).

C) Attitude pratique à avoir en face de l'État.

VI.

A) Relations internationales
B) La colonisation

VII. Conclusion sur les rapports de l'individu avec la société

[105]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)

DEUXIÈME PARTIE

Après la découverte de l'esprit

« Nul ici n'entre s'il n'est géomètre. »

(Platon)

Retour à la table des matières

[105]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)
Deuxième partie. Après la découverte de l'esprit

SECTION I

APRÈS LA DÉCOUVERTE DE L'ESPRIT

A) L'ESPRIT - SES CARACTÈRES

Retour à la table des matières

Il est impossible de l'étudier directement parce *que ses caractères sont négatifs.**

1) La dualité n'impose pas deux termes existants. Ce qui en nous en sépare de nos propres pensées et les juge n'est jamais saisissable.

2) *Perfection, infini :*

La première chose que nous connaissons de nous-mêmes est notre imperfection.

Descartes veut dire cela lorsqu'il dit : « Je connais Dieu avant de me connaître moi-même. » La *seule empreinte de Dieu sur nous-*

mêmes, c'est que nous sentons que nous ne sommes pas Dieu. Nous sentons que nous n'avons pas le droit d'être imparfaits [106] et finis ; si c'était pour nous une manière d'être légitime et normale, nous ne nous dirions pas imparfaits ; nous sentons que cette imperfection nous est étrangère.

3) La *nécessité* indique bien l'esprit, mais ce que nous saisissons, c'est la nécessité des choses. Il n'y aurait pas nécessité si l'esprit ne la suscitait pas. Le monde apparaît comme *obstacle* à l'esprit.

Donc, toutes les fois que nous avons conscience de saisir l'esprit, c'est une illusion.

L'étude de l'esprit n'est pas une étude qui puisse faire appel d'aucune manière à l'introspection et, à plus forte raison, à l'observation.

L'étude de l'esprit ne peut se faire qu'en cherchant à travers nos pensées exprimées la *marque du doute, de la perfection, de l'ordre* (nécessité). On peut donc dire que l'étude de l'esprit se rapporte à la métaphysique.

B) CONSCIENCE – INCONSCIENCE - DEGRÉS DE CONSCIENCE

Retour à la table des matières

La philosophie classique ne se posait pas la question parce qu'elle admettait qu'il n'y avait que des pensées conscientes. Dans cette philosophie classique, on n'a aucune idée d'une vie psychologique inconsciente. Aujourd'hui, on ne parle que d'inconscient. Leibniz *(*1646-1716*) introduisit cette notion* de la façon suivante : il avait remarqué que quand on est occupé à quelque chose et qu'il se produit un bruit très faible on ne l'entend [107] pas (une goutte d'eau) ; cependant, on entend le bruit de la pluie (un grand nombre de gouttes). Leibniz conclut : Une perception consciente est composée d'une somme de perceptions inconscientes. C'est la *théorie des petites perceptions.*

Leibniz avait aussi cru apercevoir des pensées inconscientes, non plus seulement des perceptions. « La musique est une mathématique de l'âme qui compte sans savoir qu'elle compte. » Cette notion une

fois introduite dans la philosophie, on en a tiré, au XIXe siècle, un grand parti.

Portée générale de la question

Désormais, nous avons cessé de nous concevoir comme étant seuls aux prises avec le monde matériel, comme étant maîtres de notre propre âme. On conçoit une deuxième âme dont nous ne sommes pas maîtres. On peut, schématiquement, diviser en deux courants les manières de concevoir cette deuxième âme. On peut la concevoir comme ce qu'il y a de meilleur en nous, ou comme ce qu'il y a de pire.

Au premier courant, appartient *Bergson.*

Au deuxième appartient *Freud.* Pour lui, le subconscient est le lieu où on refoule toutes les pensées qui ne doivent pas venir au jour parce qu'elles sont mauvaises. La pensée, pour Freud, est un choix entre tous les phénomènes psychologiques, et le contrôle se fait conformément à des règles sociales.

Pour Bergson, ce sont le monde et les exigences de la vie pratique qui exercent ce contrôle.

[108]

Ces deux conceptions coïncident en ce sens qu'elles font toutes deux appel à quelque chose d'extérieur à nous. .

Nous allons examiner si « phénomènes psychologiques et « phénomènes conscients » sont la même chose : nous chercherons de quelle manière la notion d'inconscient, de subconscient, une fois formée, est utilisée, et nous essaierons de porter un jugement.

Exemples :

Phénomènes psychologiques faiblement conscients : Malaise sourd qui se révèle être un mal de dents, chagrin vague (par exemple en se réveillant) qui se trouve être le souvenir de tel ou tel malheur, rancune vague, etc..., affection vague d'une manière générale.

Phénomènes qui sont tout au bord de la conscience : Bruit habituel. - On croyait ne pas l'entendre, mais s'il s'arrête, on le remarque ; donc, on en avait conscience sans le savoir... De même : tout ce qu'on perçoit au moment où on s'endort et où on se réveille ; tout phénomène psychologique qui accompagne une concentration intense de l'attention : « distraction » (fait qu'on n'a pas remarqué mais dont on se souvient par la suite) ; tout ce qui accompagne un état de faible attention (état de rêverie, si bien décrit par Rousseau). Il y a des êtres qui n'arrivent jamais plus haut que ces états-là : enfants.

Au contraire, dans *l'attention,* on a une *conscience lumineuse :* par exemple, problème de géométrie, quand on s'y applique, car il peut y avoir des cas où on est fatigué, et où l'on raisonne presque en rêve, inconsciemment. On pense que [109] les hommes de génie sont ceux qui ont des *inconscients de génie.*

Freud et le subconscient.

Exemples de subconscient :

Dans la littérature : Hermione, qui, dans son subconscient, aime Pyrrhus et hait Oreste « (qui te l'a dit ?... ») - dans *Phèdre* - dans les comédies de Molière (*Dépit amoureux).* Éloge d'un homme haut placé qu'on admire soi-disant pour lui. Mal qu'on dit de telle ou telle personne en se disant : « ce n'est pas parce que cette personne m !est antipathique, mais c'est parce qu'elle a tel ou tel défaut », etc.

(La comédie vient en grande partie de la mise a nu de ces ressorts secrets.)

Cas du *Bourgeois gentilhomme :* M. Jourdain qui croit qu'il veut devenir cultivé, alors qu'il veut briller. D'une manière générale, toutes les actions qui ont des mobiles vils apparaissent à la conscience comme ayant d'autres mobiles.

Toutes les fois qu'il y a désaccord entre ce que nous sommes et ce que nous voudrions être, nous faisons semblant d'être ce que nous voudrions être.

Freud a tiré de cette notion simple le *refoulement.* Tout ce que nous avons refoulé ressort dans la vie courante sous forme de rêves et

d'actes manqués et dans la vie pathologique sous forme de névroses et d'obsessions. Exemples : maladresse rendant impossible un travail ennuyeux ; trains manqués quand, au fond, on désire ne pas les prendre, etc.

[110]

Donc, selon Freud, les actes manqués proviennent d'une tendance perturbatrice.

Il a étudié les *rêves :* satisfactions de tendances non satisfaites, et notamment satisfactions symboliques de tendances refoulées, ou expressions symboliques de pensées refoulées. Mais, dans le rêve même, il y a une censure ; c'est pourquoi il n'y a que des choses symboliques.

Il a étudié surtout les *névroses* (jeune fille atteinte de l'angoisse de rester seule à la maison - elle voulait empêcher sa mère d'aller voir celui avec qui elle voulait se marier). Pour Freud, toutes les névroses, d'une manière générale, proviennent de tendances refoulées qui se satisfont d'une manière symbolique. Pour guérir ces maladies, Freud pense qu'il faut découvrir les tendances subconscientes (refoulées) par la psychanalyse (interrogations complètes). Puis on voit si ces tendances, une fois mises au jour, peuvent être détruites. Il pense que le refoulement vient des « tabous », des préjugés sociaux. Or, l'élément principal soumis à l'influence sociale, ce sont toutes les questions sexuelles.

Conséquences de ces théories : Elles sont très grandes. On entrevoit toute leur portée intellectuelle et morale : il y aurait dans notre esprit des pensées que nous ne pensons pas, dans notre âme des « vouloirs » que nous ne voulons pas, etc... *Cela aboutirait à la libération de tous les obstacles.*

Freud corrige un peu les conséquences démoralisantes de sa doctrine par une notion d'ailleurs assez vague : la sublimation. On constate il est vrai que, chez certaines personnes, l'amour est un désir violent (Phèdre), chez d'autres une œuvre [111] d'art (Dante), etc., mais on n'explique pas cela clairement. C'est une correction du point de vue moral, mais non du point de vue théorique.

Examen. - Y a-t-il vraiment dans notre âme des pensées qui nous échappent, etc. ?

Reprenons cette étude de plus près.

A) *Degrés de conscience.*

1) *L'état de rêverie,* et les autres cas où *toute l'âme est occupée par un état obscur* (demi-sommeil, extrême fatigue, certains états de maladie).

Rousseau les a bien analysés.

Dans ces états-là, nous ne distinguons presque rien ; ils sont en général fugitifs.

On peut dire qu'alors, ce qui est obscur, c'est l'objet de la conscience, et non son regard. *L'état psychologique est obscur,* la *conscience qu'on en a est très claire.*

Mais pourquoi ces états psychologiques sont-ils obscurs ? Parce qu'ils *sont Passifs, affectifs. On a conscience de cette passivité.*

Le terme de « demi-conscience », si on l'emploie, obscurcit donc la question.

2) *L'état de distraction :* Ce qui est, alors, étonnant, c'est que des pensées qu'on n'est pas en train de former soient présentes à l'âme ; là, paraît se trouver le paradoxe. Sur ce point, on n'est pas obligé de penser qu'il y a des pensées que personne ne pense, car il y a *le corps.* La partie du corps sur laquelle l'esprit agit, l'action qu'opère l'esprit sur le corps, c'est la seule chose claire ; cependant, tout le corps est confusément présent à l'esprit. Ce sont des *laits,* des *mécanismes* [112] corporels qui sont *confusément conscients,* non des pensées.

B) Inconscience

1) Reprenons *l'exemple de Leibniz* (les petites perceptions). L'âme reste, insensible au bruit d'une goutte d'eau qui n'arrive pas à rompre l'équilibre du corps. Cela n'a rien d'étonnant et n'a *rien à voir avec la conscience.*

2) *Attention* souvent inconsciente

Quand on fait très attention à une chose on ne se rend pas compte qu'on fait attention. Descartes : « C'est *autre chose que d'avoir conscience et d'avoir conscience de la conscience.* »

L'attention extrême ressemble à de l'inconscience.*

3) Souvenir inconscient de Bergson

On peut l'expliquer par le *réflexe conditionné.* Selon Bergson, l'âme est un magasin de souvenirs inconscients qui sont tirés par le corps (arrivent à la conscience ceux qui sont en harmonie avec l'attitude du. corps).

On peut aussi bien considérer que *c'est le corps qui est le magasin des souvenirs inconscients.*

4) Dans « l'association *des idées » il n'y* a pas d'idées, *le corps peut très bien suffire à l'expliquer.*

5) Habitude : Dans n'importe quelle habitude il y a des mécanismes physiologiques tout montés. Y a-t-il autre chose ? Il est vrai qu'un *acte machinal* est très différent d'un *acte fait par habitude.*

On dit en général : « J'ai agi machinalement » pour les actes manqués et « j'ai l'habitude » pour les actes qu'on sait faire. Donc, les actes faits par habitude (métiers) sont dirigés, il *semble* [113] *qu'il y ait dans l'habitude un savoir inconscient.* C'est là une question difficile, sur laquelle on reviendra par ailleurs.

Signalons dès maintenant qu'on peut l'expliquer autrement que par le savoir inconscient. Les actions habituelles et non machinales exigent toujours un contrôle. (Exemple : traverser les rues à Paris, exercer un sport avec aisance, etc...)

Une fois qu'on a l'habitude, il faut laisser le corps s'adapter à la situation dans laquelle il se trouve, mais exercer toujours un contrôle ; seulement, les éclairs d'attention sont tout de suite oubliés, lorsqu'on n'a rien à corriger. *On a conscience du contrôle qu'on exerce seulement lorsque « cela ne va pas »*. Personne ne sait ce qu'il fait quand il agit correctement, mais, de sa faute, il a toujours conscience.* On peut comparer cela au bruit habituel qu'on n'entend pas ; quand il s'arrête, on s'en rend compte ; il se passe à peu près la même chose pour le mécanisme du corps. Donc, dans l'acte accompli « par habitude » le

contrôle de la conscience peut s'exercer par éclairs mais on oublie qu'on a exercé ce contrôle. Cet essai d'explication peut paraître embrouillé, mais il a le mérite de chercher à expliquer, alors que l'inconscient n'explique rien du tout.

C) *Subconscient*

La question du subconscient ne se pose véritablement que par rapport aux pensées refoulées de Freud. C'est le point le plus intéressant de la question. Il s'agit de savoir si, là aussi, on peut trouver une autre explication du, refoulement, [114] sans supposer dans notre âme une boite où nous mettrions nos monstres familiers.

Le phénomène de Freud a été observé de tout temps. Le démon de la tradition chrétienne, qui induit en tentation, peut être considéré comme le subconscient. De même, pensons au « je ne sais quoi » de la littérature du XVIIe siècle, ou au *Dépit amoureux.*

Il est certain que nous agissons souvent en nous donnant à nous-mêmes d'autres motifs, mais cela ne signifie pas que nous n'ayons pas conscience de ces motifs.

Il arrive souvent que nous sentions que nous allons penser telle chose, une réaction se produit alors, qui arrête cette pensée. Toute une série d'actes, dans la vie, deviendrait impossible si nous n'avions pas le pouvoir de liquider ainsi nos propres pensées. Exemples : dans le cas d'une décoration acquise par intrigues, d'une place de premier quand on a copié, on arrive à être fier non seulement devant les autres, mais aussi devant soi-même. Un homme qui vit de spéculations ne laissera pas venir à son esprit la véritable nature de la spéculation, qui est en somme un vol.

La question est de savoir quel est le mécanisme de ce mensonge à soi-même. Y a-t-il deux êtres : un qui va faire des démarches pour la Légion d'honneur, et l'autre qui la prend au sérieux ? etc...

Il semble qu'on puisse supprimer le terme de « subconscient » de Freud, et garder le terme de « refoulement ». Il se peut que les pensées refoulées ressortent par rêves, etc. Nous pouvons dire que *la pensée est par essence consciente, mais on peut toujours s'empêcher de la*

former complètement. Il y a une [115] confusion dans les pensées en question parce qu'on ne veut pas les éclaircir, mais, dans le subconscient, la conscience qu'on a de ces pensées n'est pas obscure. e refoulement consiste à trouver une autre appellation : par exemple, l'ambitieux appelle son ambition « bien public ». Quand Hermione explique à Oreste qu'elle hait Pyrrhus, cet amour pour Pyrrhus n'est pas subconscient, il est refoulé grâce au langage. Phèdre croit qu'elle va supplier Hippolyte par amour pour son fils ; le désir refoulé s'exprime par inadvertance.

Il n'y aurait pas refoulement s'il n'y avait pas conscience. *Le refoulement est une mauvaise conscience, il* arrive qu'il y ait un moment où on n'ait plus besoin de refouler.

Donc, le refoulement est une *capacité d'être hypocrite avec soi-même.* Il repose sur la dualité qu'il y a dans l'homme. Mais il ne faut pas dire, comme Freud, qu'on ne soit pas du tout responsable des choses qu'on refoule. On a le droit de reprocher à quelqu'un ses pensées subconscientes ; on a le droit, et même le devoir, de se les *reprocher* à soi-même ; on a le devoir de les *contrôler.*

Portée morale : (le «choix »).

Maintenant, il s'agit de *choisir* entre : croire à la conscience claire, on croire seulement à des degrés de conscience.

Les théories sur le subconscient et l'inconscient font de nous des chevaux de bois dans lesquels, selon la comparaison de Platon, il y aurait des guerriers (les pensées) vivant d'une vie indépendante.

À l'autre extrémité, il y a la conception de Kant : « je pense ».

[116]

Ce qu'on appelle subconscient, c'est ce qui est informulé ; ce qui est informulé, c'est ce qui est informulable parce que cela renferme une contradiction. Tandis que Socrate représente la pensée claire, *Freud nous montre la pureté et l'impureté comme pouvant coexister ; voilà ce qu'il y a de dangereux dans sa théorie.* * Mais quand Freud parle de tendances qui ressortent par rêves ou névroses, il dit lui-même que ce qu'il y a d'impur en nous doit ressortir. Or, la vraie manière de lutter contre les idées subconscientes, c'est de ne rien refou-

ler, *d'essayer de tout tirer au clair à la manière de Socrate.* Au sujet des tendances subconscientes, il y a *deux fautes possibles :* on peut les *refouler,* on peut aussi les *entretenir avec complaisance.*

Ce qu'il faut faire, c'est se dire :«A quoi es-tu en train de penser ? À un assassinat. Eh bien, n'y pense plus. » Ce n'est pas là du refoulement.

Il faut tirer au clair les monstres qu'il y a en nous, ne pas avoir peur de les regarder en face. I,a religion catholique dit bien qu'il ne faut pas avoir peur de ce que nous pouvons trouver en nous, que nous pouvons y trouver toute sorte de monstres. *

On peut conclure qu'on a la responsabilité des pensées qu'on formule mal autant que de celles qu'on formule bien.

Quelle est la part du « moi » dans les pensées refoulées ? C'est précisément le refoulement. *L'essence des tendances refoulées, c'est le mensonge ; l'essence de ce mensonge, c'est le refoulement dont on a conscience.*

Freud croit que la psychanalyse est d'ordre scientifique ; il ne voit pas *que c'est avant tout une question morale.*

[117]

Nous avons la responsabilité totale du degré de clarté de nos propres pensées ; nous ne faisons pas toujours l'effort nécessaire pour devenir pleinement conscients, mais nous avons toujours le pouvoir de le devenir. Toutes les observations qui tendent à établir des degrés de conscience peuvent être admises mais, quand ils ne s'expliquent pas par des états physiologiques, ils s'expliquent par *une non-activité de la pensée volontaire.*

Donc, en réalité, *conscience psychologique et conscience morale ne font qu'un.* On se doit à soi-même dé gagner la conscience psychologique. Toute absence de conscience morale entraîne une absence de conscience psychologique. Toute action mauvaise est une action qui implique un refoulement ; toute action qui n'en implique pas est bonne.

C) LA PERSONNALITÉ

Retour à la table des matières

La question se pose de deux manières :

1) le moi dans la simultanéité.
2) le moi dans le temps.

1. Le moi dans la simultanéité :

Il y a des cas où on a le sentiment simultané de deux personnalités.

Mais la première remarque à faire, c'est que, dès lors qu'on dit qu'on est deux, c'est qu'on est un, puisqu'il y a *une seule conscience.*

[118]

Kant : Un « je » unique est le sujet de toutes les pensées. Cependant, il y a *lutte.* On peut l'expliquer soit en divisant l'âme elle-même, soit en divisant l'âme et le corps. Il est absurde de diviser l'âme, car il y a *un seul être qui dit « je ».* Quand il y en a plusieurs, il y en a un qui dit « tu » à l'autre, et cet autre est un objet pour le « je ». « (Tu trembles, carcasse ».) Et cela ne se passe pas comme dans une discussion entre camarades. Il n'y a pas réciprocité entre le « je » et l'objet. C'est un fait que, toutes les fois qu'on s'adresse à soi-même, c'est la partie supérieure de notre être qui s'adresse à la partie inférieure. Dans le cas de Turenne, c'est le courage qui parle à la peur. C'est le *je* qui est nous, et non pas la partie tutoyée. *Le sujet qui est nous est un par définition.* Il est donc faux de se représenter l'âme comme un théâtre. À chaque moment, il y a *une volonté qui rencontre des obstacles, et une seule volonté.* C'est ce que montre bien Descartes dans le *Traité des Passions :*

« Ce n'est qu'en la répugnance qui est entre les mouvements que le corps par ses esprits (animaux) et l'âme par sa volonté tendent à exciter en même temps, que consistent tous les combats qu'on a coutume d'imaginer entre la partie inférieure de l'âme qu'on nomme sensitive et

la partie supérieure qui est raisonnable, ou bien entre les appétits naturels et la volonté ; car *il n'y a en nous qu'une seule âme,* et cette âme n'a en soi aucune diversité de parties : la même qui est sensitive est raisonnable, et tous ses appétits sont des volontés (entendre : « appétits » = « tendances »). L'erreur qu'on a commise en lui faisant jouer divers personnages [119] qui sont ordinairement contraires les uns aux autres ne vient que de ce qu'on n'a pas bien distingué ses fonctions d'avec celles du corps, auquel seul on doit attribuer tout ce qui peut être remarqué en nous qui répugne à notre raison. »

Il y a un premier moment où nous prenons à notre compte ce que le corps nous dicte ; il y a une deuxième étape où nous le séparons de nous.

2 L'identité dans le temps

On relie ce qu'on était à ce qu'on est par une *suite de nécessités ;* mais, comme on ne peut pas se penser soi-même comme un objet, on se représente un sujet d'hier analogue à celui d'aujourd'hui. L'amnésie n'entraîne pas la perte de conscience du « je ». On peut perdre conscience de soi-même en tant qu'objet, mais non en tant que sujet.

On peut distinguer trois espèces de conscience de soi.

a) *Conscience de soi en tant que sujet*

Dans ces moments-là, on remplit le monde. (*Cf.* Rousseau après un accident. « je naissais à la vie. »)

b) *Conscience de soi en tant qu'objet :*

On sait qu'on a un nom, une situation sociale, etc...

c) *Conscience de soi qui est la synthèse des deux précédentes*

C'est l'état normal.

[120]

Les états anormaux sont ceux dans lesquels on a conscience de soi seulement de la première manière, ou seulement de la deuxième,

Dans le premier cas, on perd la conscience de la limite de sa puissance, c'est pourquoi ce sentiment est délicieux. (Voir Rousseau.)

Dans le deuxième cas, on se regarde vivre sans prendre à soi plus d'intérêt qu'à un objet. La question de l'identité personnelle se pose vraiment en tant que nous avons conscience de nous à la fois comme sujet et comme objet.

Nous nous souvenons de nos manières d'être passées seulement en tant qu'elles ont été actives. Tout ce que nous subissons échappe à notre souvenir, et nous nous le rappelons seulement dans la mesure où le « subi » est un obstacle à notre action.

En résumé, aucun des faits qu'on peut alléguer sur les troubles de la personnalité, aucune lutte intérieure, aucune altération de souvenir ne brise *l'unité en nous.*

Nous avons de multiples moyens pour nous souvenir de nous comme objet : notre nom, notre état social, nos occupations, nos habits, l'attitude des autres envers nous, etc... La société nous rappelle tout le temps que nous sommes « un tel » et pas un autre. C'est pourquoi le souvenir de nous comme objet est plus solide que n'importe quel objet.

Il y a aussi un autre fait : c'est que nous sommes nous-mêmes le siège de nos réflexes conditionnés.

Le désir d'échapper à soi-même comme objet fait partie des sentiments romantiques, et tout homme le ressent quelquefois.

[121]

D) LE JUGEMENT

Distinctions des logiciens

Retour à la table des matières

Les logiciens distinguent le *concept - le jugement - le raisonnement.*

1) Le *concept :* c'est un terme à partir duquel on peut construire jugements ou raisonnements. Un syllogisme comprend trois concepts. Les verbes, sauf le verbe « être », les substantifs sont des concepts. (N. B. L'existence est quelque chose d'autre que les concepts ordinaires. L'existence n'ajoute rien au concept d'une chose.)

2) Le *jugement :* c'est une liaison entre concepts.

3) Le *raisonnement : c'est* une liaison entre jugements.

Portée de la question

Ce qui est intéressant, c'est de *chercher ce qu'est le jugement en tant qu'opération de l'esprit.* C'est essentiellement une *liaison.* On peut donc supposer des jugements en action, sans paroles (choix). Kant a distingué: jugements *analytiques* et *jugements synthétiques. Mais les jugements analytiques ne sont pas des jugements, ils ne dépassent pas le concept.* (N. B.: Il y a des cas où on répète le même mot, et où le jugement dépasse cependant le simple concept. Par exemple, quand on dit ? « Un enfant est un enfant » on : « Le devoir est le devoir», ces jugements sont, en réalité, synthétiques, car le même mot prend un sens différent.)

Le jugement est *une activité de l'esprit.* Le véritable lien de tous les jugements, c'est le « je ».

[122]

Kant : « Toutes les liaisons sont des actes de l'entendement », c'est-à-dire : aucune *liaison n'est donnée, elles sont toutes œuvres de l'esprit.* Cela a une grande portée ; c'est s'interdire de croire que les liaisons viennent à l'esprit du dehors, c'est-à-dire *qu'en aucun cas la connaissance n'est un simple reflet des choses.* La matière est totalement dépourvue de liaison, la pensée est liaison. Nous *ne connaissons jamais les choses telles qu'elles sont* car il faudrait commencer par ne pas penser (c'est pourquoi on recherche comme source d'oracles tout ce qui est étranger à la raison : la Pythie...).

Les idées raisonnables ne peuvent pas ressembler au monde. Kant : « Nous ne pouvons rien nous représenter de lié dans l'objet sans l'avoir auparavant lié nous-mêmes. » *

Le jugement est la faculté essentielle de l'esprit. C'est un très bel éloge que de dire de quelqu'un : « C'est un homme de jugement. » Kant a désigné cette faculté de liaison sous le nom d'« unité originairement synthétique de l'aperception ».

On peut dire que toute pensée est un jugement. Il n'y a ni pensée scientifique ni expérience sans jugement. « L'expérience est une connaissance pair perceptions liées. » L'expérience la plus banale est impossible si l'esprit n'exerce pas cette liaison.

Diverses théories sur le jugement :

1) Il y a une *théorie associationniste,* selon laquelle « le jugement est une association d'idées».

Cette théorie se confond avec celle de Condillac (qui a précédé les associationnistes).

[123]

Cette, théorie est absurde, car le jugement est une affirmation ou une négation.

2) *Théorie matérialiste :* Elle repose sur l'expérience du singe qui choisit les boites...

Mais on peut dire qu'il y a *une différence, entre l'action qui implique une comparaison et l'esprit qui prend la comparaison à son compte.*

L'homme, en tant qu'esprit, n'accepte pas les illusions des sens.

3) *Théorie fidéiste*

(N. B.: Le fidéisme est une doctrine selon laquelle toute affirmation de l'esprit procède non pas de la raison, mais du sentiment) :

On croit une chose parce qu'on veut la croire ; la croyance à certaines choses devient une obligation. Le fidéisme est une doctrine favorable à toute tyrannie spirituelle ; le fidéisme en revient toujours à une subordination de la pensée à un mythe social.

Mais *le fait que le doute est possible montre que le fidéisme est faux. Aussi,* toutes les fois qu'on punit le doute, on peut dire qu'il y a tyrannie.

Le fidéisme confond « jugement » et « croyance ». Ils se confondent, en effet, toutes les fois qu'on ne fait pas effort pour les distinguer. On ne peut les distinguer que par le doute.

4) *Doctrine de Descartes : (Cf.* quatrième Méditation, sur l'erreur.) Descartes distingue la faculté de concevoir les liaisons (entendement) et la faculté d'affirmer les liaisons (jugement). La faculté d'affirmer est infinie ou absolue ; au contraire, la faculté de concevoir est limitée et renferme des degrés. *Le jugement est une chose dont la valeur consiste en ce qu'il se suspend* (doute). (Cette [124] conception de Descartes a été reprise par Rousseau dans un texte où il montre que le jugement est actif.)

D'après Descartes, l'esprit peut concevoir une liaison sans l'affirmer, car on peut douter.

(N.B. ; Le jugement, pourrait-on dire, s'exerce aussi sur le raisonnement. Il faut alors entendre « jugement » au sens~ large, comme Descartes.)

Descartes, Rousseau et Kant ont eu une doctrine analogue du jugement.

5) *Doctrine de Rousseau*

« Je réfléchis sur les objets de mes sensations et, trouvant en moi la faculté de les comparer, je me sens doué d'une force active que je ne savais pas avoir auparavant. Apercevoir, c'est sentir. Comparer, c'est juger. *Juger et sentir ne sont pas la même chose.* Par la *sensation*, les objets s'offrent à moi isolés, séparés, tels qu'ils sont dans la nature. Par la *comparaison*, je les remue, je les transporte pour ainsi dire , je les pose l'un sur l'autre pour prononcer sur leur différence ou leur similitude, et généralement sur tous leurs *rapports*...

« Je cherche en vain dans l'être sensitif cette force intelligente qui superpose, et puis qui prononce. Cet être passif sentira chaque objet séparément ou même il pourra sentir l'objet total formé des deux (expérience du singe) mais, n'ayant aucune force pour les replier l'un sur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point. » (Le singe ne compose pas un ensemble, il le subit.) « Quand on me demande la cause qui détermine ma volonté, je demande à mon tour quelle est la cause qui détermine mon jugement, car il est clair que ces deux causes n'en font qu'une, et si l'on [125] comprend bien que *l'homme est actif dans ses jugements*, que son *entendement n'est que le pouvoir de comparer et de juger*, on verra que sa *liberté* n'est qu'un pouvoir semblable ou dérivé de celui-là *; il choisit le bon comme il a jugé le vrai, s'il juge faux, il choisit mal*. Quelle est donc la cause qui détermine sa volonté ? c'est son jugement ; et quelle est la cause qui détermine son jugement ? c'est sa faculté intelligente, c'est sa puissance de juger ; la cause déterminante est en lui-même. »

(On voit combien Kant s'est inspiré de Rousseau.)

6) *Doctrine de Spinoza*

C'est une polémique contre Descartes.

Selon lui, toute idée implique une affirmation ; l'activité est contenue dans les idées, mon dans l'esprit. - « Les idées ne sont pas des tableaux muets. » Toutes les idées s'affirment comme vraies ; tout ce qui peut faire penser qu'une idée est fausse, c'est une autre idée qui vient la combattre. Le doute cartésien est déclaré impossible par Spinoza. On suspend son jugement, dit Spinoza, quand on a des raisons

de le suspendre, non par une décision arbitraire. *Spinoza nie la liberté*. Il considère Dieu comme étant l'ensemble de toutes les choses. Ce n'est jamais l'homme qui pense, c'est Dieu qui pense en lui. Donc, le vice, comme l'erreur, est quelque chose d'incomplet ; c'est une action dont les principes sont des idées incomplètes.

La conception de Spinoza aboutit à l'écrasement de l'homme, alors qu'au contraire Descartes pense que l'homme est égal à Dieu par sa faculté de juger et d'affirmer. ;

En résumé, quatre doctrines du jugement (celles [126] des associationnistes, des matérialistes, des fidéistes, de Spinoza) aboutissent à la négation de la liberté du jugement.

Il faut choisir : le seul choix vraiment viril, c'est la théorie de Descartes et de Rousseau.

E) LE RAISONNEMENT

Retour à la table des matières

On distingue : le raisonnement analytique et le raisonnement synthétique.

Le raisonnement analytique n'a pas d'intérêt.

Le syllogisme en fournit un exemple.

Il fonctionne par substitution (étant bien entendu qu'on ne peut pas substituer le sujet à l'attribut, on inversement).

Au moyen âge, on cultivait beaucoup ce genre de raisonnement. Aussi, il n'y a eu alors aucun progrès théorique.

Le raisonnement synthétique, lui, est une construction. Il comprend : - la déduction - l'induction - le raisonnement par analogie. On peut ajouter l'élaboration d'hypothèses. Voyons d'abord rapidement en quoi consistent ces modes de raisonnement, puis nous en ferons une analyse plus détaillée.

Les déductions sont des raisonnements synthétiques a priori qui s'appuient tous sur l'espace et sur le temps (Kant) : toujours sur le temps et parfois sur l'espace.

L'induction peut être considérée comme une application du principe : « Les liaisons qui se répètent [127] souvent peuvent être considérées comme constantes. » Dans l'induction, il y a un facteur purement mécanique, l'habitude, mais aussi on suppose que la constance est le signe de la nécessité. Puisque cette nécessité, nous ne l'avons pas constatée, mais supposée, nous sommes renvoyés à une élaboration d'hypothèses.

Le raisonnement par hypothèse

« Si on suppose que... il en résulte que... »

Dans le passage de l'hypothèse à la conséquence, on opère par *déduction.*

Le raisonnement par analogie

Exemple de la montre : quand on en démonte une, on pense que toutes les autres marchent de la même manière.

Le raisonnement par analogie n'est pas rigoureux, mais il est indispensable, car nous ne pouvons pas tout démonter.

Notons bien que l'analogie n'est pas du tout la ressemblance. Au sens propre, une « analogie » est un *rapport* mathématique, une proportion. Pour la montre, on pense qu'il y a le même rapport entre l'aspect de la montre et ses rouages et entre l'aspect de l'autre montre et ses rouages.

Il y a des cas où il y a seulement identité partielle.

Il y a une *chaîne continue entre tous les modes de raisonnement :* l'induction n'existe pas autrement [128] que par habitude s'il n'y a pas d'hypothèse ; l'hypothèse suppose déduction et analogie.

Nous allons faire l'analyse de ces divers modes de raisonnement et voir à quoi ils s'appliquent (la connaissance vulgaire les suppose, ce n'est pas la thèse courante).

LA DÉDUCTION

La déduction est *synthétique.* Elle est une *invention.* Le paradoxe de la déduction, c'est qu'elle n'est pas donnée et qu'elle ne sera jamais épuisée : Il y aura toujours du nouveau dans les mathématiques.

La déduction est a p*riori,* d'où diverses théories !

Théorie de Platon sur la « réminiscence » : nous avons tout su, mais nous avons tout oublié ; la preuve que nous avons été dans un autre monde, c'est que nous inventons en mathématiques. Platon explique par la notion de l'oubli ces choses qu'on sait et qu'on ne sait pas.

Théorie de Descartes : C'est celle des *idées innées.* Descartes disait par là que certaines idées ne viennent que de notre esprit. Mais les mauvais disciples de Descartes et ses réfutateurs se sont trompés ; ils ont cru que Descartes voulait dire que les idées a *priori* sont nées avec nous.

Théorie de Kant : (N. B. : C'est à partir de lui qu'on a employé le terme a *priori.)*

La difficulté apparaît justement par l'absurdité de la théorie des idées innées ; ces idées ne [129] sont pas hors de nous, elles sont en nous; mais, alors, comment se fait-il que nous ayons tant de mal à les trouver ?

Ce qui est *a priori,* c'est ce que nous *faisons,* ce qui *procède de l'activité de l'esprit,* ce qui est *a posteriori,* c'est *ce que l'esprit reçoit passivement.* Or, comme, dans toute pensée, il y a un mélange d'activité et de passivité, il y a à la fois de *l'a priori* et de *l'a posteriori.* Kant représente par la *forme* ce qui est *a priori,* par la *matière* ce qui est *a posteriori.* Les deux sont inséparables.

Dans l'expérience courante, ce qui est *a posteriori* sert d'occasion, d'objet à la pensée ; dans -le raisonnement *a* p*riori*, ce qui est a *posteriori* sert de symboles, d'images.

La relation de cause à effet est *a priori*, la cause et l'effet particuliers sont *a posteriori. Ce qui est* a priori, *c'est ce qui est un acte de l'entendement.* L'idée d'une liaison entre une chose et une autre peut être mal appliquée, mais elle est éternellement vraie.

On peut donc dire : nous supposions que, ce qui est a *priori*, nous le trouvions en nous ; mais le *sujet ne peut rien tirer de lui, il doit construire*, si les idées pouvaient être tirées de nous, elles seraient des choses. Il n'est donc pas étonnant que nous ayons un effort à faire.

L'espace et le temps

Ce qui fait selon Kant la *liaison entre la forme et la matière*, ce sont le temps et l'espace : *« Formes* a priori *de la sensibilité. »*

[130]

L'espace :

1) On l'a parfois considéré comme quelque chose d'empirique : c'est la *théorie génétique de l'espace* (c'est-à-dire que la notion de l'espace s'engendre). À la base de cette théorie, deux notions :

a) Excitations visuelles, dans Spencer : quand on a une série de sensations visuelles, le fait que chacune se prolonge donne l'impression que les sensations sont simultanées ; et Spencer pense que quand on a la notion de simultanéité on a celle d'espace.

b) L'idée de deux séries temporelles inverses l'une de l'autre fait penser que les causes des sensations qui se succèdent sont simultanées.

Jugement de cette théorie :

a) « Simultanéité » n'est pas la même chose qu'« espace » : je peux entendre des sons, je peux penser à quelque chose en même temps que je vois sans localiser ces pensées.

b) L'insuffisance de Spencer vient de ce qu'il *n'a pas vu la notion de nécessité qu'il y a dans l'espace.* (Comparaison entre la succession constituée par la gamme ascendante puis descendante et la succession des raies de plancher qu'on peut parcourir : je ne peux pas faire le troisième pas avant d'avoir fait le deuxième, alors que je peux chanter le « mi » avant le « do ».)

C'est la notion d'espace qui donne la notion de réversibilité, et non l'inverse.

Il y a une *autre forme (allemande) de la théorie génétique* (Wundt) : on localise les sensations parce que chaque point du corps donne une sensation différente ; ces sensations purement qualitatives sont transformées en données extensibles.

[131]

Jugement de cette théorie : Wundt a montré comment on rapportait telle sensation à tel point de l'espace, mais, au préalable, il faut avoir la notion de l'espace.

2) *Théorie nativiste :* La notion de l'espace nous est donnée avec les sensations elles-mêmes.

a) Certains philosophes ont cru que l'espace nous était donné par les sensations tactiles ; *b)* d'autres par les sensations de la vue (Lachelier).

« En réalité, c'est le temps qui fait pour l'aveugle-né fonction d'espace ; l'éloignement ou la proximité ne signifient pour lui que le temps plus ou moins grand qu'il lui faut pour passer d'une sensation tactile à une autre. »

Jugement : Mais si on adopte cette théorie pour aveugle-né, il faut aussi l'adopter pour nous. Nous lions nos sensations visuelles exacte-

ment comme l'aveugle lie ses sensations tactiles ; l'aveugle-né fait de la géométrie.

c) D'autres philosophes ont cru que l'espace nous était donné à la fois par les sensations tactiles et par les sensations visuelles.

d) William James pense que c'est par toutes les sensations.

Jugement : Si l'espace était *a posteriori,* la géométrie elle-même serait a *posteriori.*

Nous concluons que *l'espace est a priori.* Mais l'espace est différent des autres choses *a priori.* Il y a dans l'espace des choses que nous devons admettre sans les comprendre (les trois dimensions). On ne peut pas déduire de la notion d'espace que l'espace a nécessairement trois dimensions.

L'espace à trois dimensions est une condition de [132] *l'expérience.* La notion d'objet n'existerait pas sans la notion de l'espace à trois dimensions ; c'est grâce à cette notion qu'on peut faire des expériences. Jamais une main ne pourra occuper le volume de l'autre (il y a équivalence, non identité). Il y a là quelque chose qui nous est donné; c'est *un paradoxe que nous subissons.*

Le temps : C'est aussi une notion *a priori.* (On pourrait dire que la notion de temps vient de la notion de changement, mais pour avoir la notion de changement, il faut avoir l'idée de temps), *et cependant le temps n'est pas fabriqué par nous,* il renferme trop de paradoxes (voir la dissertation sur « le temps »).

Rôle privilégié de l'espace et du temps

C'est la conclusion de Kant. Essayons de réfléchir là-dessus.

L'idée de temps a la supériorité.

Tant que nous sommes passifs nous n'avons pas la notion de l'espace (il faut le mouvement) ni celle du temps (nous sommes limités au moment présent).

Le temps est la limite de nos actions ; c'est en quelque sorte la seule marque de notre impuissance. (On ne peut revenir au passé, ni obtenir quelque chose immédiatement.)

Toutes les limites nous sont données par le temps, mats nous ne rencontrons ces limites que quand nous sommes actifs (la rêverie, le sommeil ne les comportent pas).

L'espace est l'application particulière de la loi du temps à nos actions.

L'espace et le temps sont donc la *forme imposée à toutes nos actions;* c'est pour cela que l'espace [133] et le temps sont la forme de tous nos jugements synthétiques a *priori,*

Concevoir les lois pures du temps et de l'espace, c'est concevoir les obstacles qu'elles nous présentent ; essayer de rapporter toutes nos actions au temps et à 1'espace, c'est essayer de concevoir le monde, non plus comme un rêve, mais comme un *obstacle.*

La causalité consiste à chercher ce qui est nécessairement avant, «On ne peut arriver à un lieu avant d'arriver à un autre » est le modèle des *successions nécessaires.* On trouve des successions nécessaires dans les phénomènes de la nature toutes les fois qu'on les ramène à des mouvements. On arrive alors à la conception mécanique.

Descartes : « Tout est figure et mouvement. »

Rapporter ainsi les choses au temps et à l'espace, c'est faire comme si nous avions fabriqué le monde par une action méthodique ; nous n'avons pas d'autre moyen d'expliquer la nature.

Descartes pose cela comme l'idéal de la science. Mais nous savons très bien que la nature n'a pas été fabriquée par nous ni par un être qui nous soit semblable. *Notre action n'est jamais créatrice, elle est transformatrice.* Toute explication intelligible revient à comprendre une transformation.

Or, nous savons bien que la nature ne peut avoir été créée par une transformation, ni par un être fini, puisqu'elle est infinie. Nous faisons comme si un être limité, semblable à nous, avait essayé d'obtenir les phénomènes. *Les explications se rapportent toujours à nous.*

Autre considération : nous ne pouvons établir un rapport de causalité qu'entre deux instants séparés [134] par un temps ; quand nous expliquons la nature, nous mettons ainsi en rapport des instants séparés; or, nous savons bien que, dans la nature, cela n'a aucun sens.

La valeur de la connaissance

'Tout cela a une grande portée. On voit que *toute notre connaissance est hypothétique* (au sens où la sphère céleste est une hypothèse).

Cependant, expliquer la nature est le seul moyen de la considérer comme un obstacle à notre action méthodique. La science est insuffisante, mais c'est justement quand nous comprenons cette insuffisance que notre science a une valeur. Cela nous permet, en passant, de juger le pragmatisme. Les pragmatistes mettent sur le même plan « méthode » et « résultat ». On peut dire, avec le pragmatiste, que toute science se réduit à un procédé *d'action sur la nature,* mais il faut ajouter le mot *méthodique.*

La réalité apparaît quand nous voyons que la nature est non seulement un *obstacle qui nous permet une action méthodique,* mais aussi un *obstacle qui nous dépasse infiniment.*

L'insuffisance de l'hypothèse nous permet de comprendre que la nature n'est pas un simple concept.

L'idée de Dieu créateur du monde : Quand nous essayons d'appliquer notre pensée au monde, le modèle de la pensée appliquée, c'est Dieu créateur. Si notre pensée était parfaite, nous penserions que nous avons fabriqué le monde. La science n'aurait pas de modèle parfait sans la notion de Dieu créateur.

[135]

Entre l'homme qui croit en Dieu et l'homme qui croit seulement en l'esprit humain il n'y a pas de réelle différence (si un ne fait pas intervenir la superstition des miracles : la notion de miracle est une impiété).* La conception matérialiste seule supprime radicalement l'idée de Dieu.

Donc, *tout effort pour comprendre les phénomènes naturels sera un effort pour recréer le monde par des jugements synthétiques* a priori *s'appuyant sur l'espace et le temps, c'est-à-dire parles mathématiques.*

Kant : « *Nous ne connaissons que des phénomènes des choses » parce* que nous n'avons pas fait les choses et que nous essayons de supposer que nous les avons faites. C'est une « hypothèse », mais l'hypothèse s'appuie sur des rapports d'espace et de temps étrangers à la nature.

L'espace et le temps sont étrangers à la fois à la nature et à l'esprit, à la nature parce qu'ils impliquent des rapports qui n'ont de sens que pour la pensée, et à l'esprit parce qu'il y a dans ces rapports des choses dont nous ne pouvons rendre compte.

Nous ne connaissons pas les choses en soi, mais nous connaissons autre chose que les apparences.

(Il serait d'ailleurs contradictoire que la pensée atteigne les choses en elles-mêmes.) Le phénomène des choses est autre chose que l'apparence des choses.

Le phénomène, c'est l'expérience, avec tous les rapports nécessaires qu'elle implique, tandis qu'il n'y a pas de nécessité dans l'apparence.

On peut donc résumer de la façon suivante *l'acte de connaître* d'après les analyses de Kant :

1) *Aucune connaissance possible sans expérience sensible ;* c'est le monde qui doit fournir la matière ; [136] l'esprit seul ne peut fournir que la forme vide de matière. (Kant : « La colombe quand, dans son libre vol, elle frappe l'air dont elle sent la résistance, peut croire qu'elle volerait encore bien mieux dans le vide. »)

2) *Aucune expérience Possible sans jugement a* priori :

Tout ce que nous nommons « objectif » dans l'expérience est ce qui y apparaît comme nécessaire.

La différence entre une succession objective et une succession subjective (réelle ou apparente) est opérée par la notion de nécessité. Toutes les fois que nous parlons de *réalité,* c'est qu'il y a *nécessité.* L'idée de l'objet que j'ai devant moi, c'est l'idée d'une liaison nécessaire entre toutes les apparences.

Il ne faut pas, comme faisait Hume, partir de l'expérience pour chercher ensuite un rapport entre les expériences ; on ne trouvera que le hasard.

Il faut voir que la nécessité est avant l'expérience. Les rapports nécessaires sont la condition de l'expérience ; ils lui donnent la forme sans laquelle l'expérience ne serait qu'une masse de sensations.

L'ordre

Dans la déduction, le rôle essentiel est joué par le temps. Kant l'a bien vu. Le temps sert de schème. Le modèle que nous construisons quand nous voulons comprendre quelque chose en le recréant, c'est toujours une *certaine succession.* Le rôle du temps dans la pensée consiste en ce que la notion d'ordre fournit une méthode pour comprendre n'importe quoi. Or, *l'ordre est inséparable du temps.*

[137]

Avec l'ordre, nous passons à Descartes.

Il y a des choses simples qui nous. sont données tout de suite. La marque de quelque chose de réel dans la pensée de l'homme, c'est justement les postulats, etc... L'esprit ne peut pas penser le contraire même quand il n'y a pas de contradiction. Seul, Dieu peut créer le monde rien qu'en le pensant.

C'est de ces choses simples que l'on part ; il s'agit de ramener les choses compliquées aux choses simples. Les postulats et les axiomes, nous sommes forcés de les accepter précisément parce que nous ne pouvons en rendre compte. Ce qu'on peut, c'est essayer d'expliquer pourquoi cela nous apparaît évident.

L'invention mathématique :*

A) La raison pour laquelle il y a des choses difficiles en mathématiques où on a toutes les données, c'est qu'elles ne sont pas données dans l'ordre. On est parfois amené à chercher le simple à partir du complexe, et à embrasser plusieurs rapports à la fois.

Quand nous construisons une série par nous-mêmes, les notions que nous avons sont faites par nous. Mais *par quoi nous sont donnés les termes d'une série que nous n'avons pas faite ? Cela* peut être

fourni par la vie, de l'extérieur. Exemples : 'Thalès, à qui on a demandé de mesurer les pyramides - problème de la duplication du cube pour le temple d'Apollon...

Quand la nature nous fournit les données :

[138]

1) L'invention peut procéder par *tâtonnements ;* on appelle alors cela « l'intuition ». En fait, c'est du hasard. Nous ne devons pas admettre que l'« intuition » soit une faculté intelligente, c'est une question morale.

2) *L'invention méthodique,* elle, procède par *analyse* et par *synthèse* (application de la 2e et de la 3e règle de Descartes).

Dans la duplication du cube, par exemple, il s'agit de *chercher d'abord où est la difficulté, puis* de suivre la règle XIII de Descartes : « Quand nous comprenons parfaitement une question, il faut l'abstraire de toute conception superflue, la *réduire à ses plus simples éléments* et la *subdiviser* en autant de parties possibles. » Ici, pour le cube, quelle est la difficulté ? Est-ce de doubler ? Nous savons doubler un nombre, une longueur. La difficulté commence à la surface. Tout ce que nous savons doubler, c'est le côté du carré ; mais nous quadruplons ainsi le carré.

On nous donne le rapport de deux carrés, il faut le ramener à des rapports de longueurs. Cas où nous savons doubler les surfaces : cas où il suffit de doubler des longueurs (on peut doubler un carré, à condition qu'on n'ait plus un carré, mais un rectangle). La question revient donc à celle-ci - trouver un carré égal à un rectangle donné. Le grand procédé, c'est de *supposer le problème résolu* (c'est la grande découverte de Descartes) ... Ensuite, on se demandera pourquoi la duplication du cube est plus difficile que la duplication du carré. Là aussi, on va supposer le problème résolu. Le rectangle et le carré sont définis par deux côtés seulement, ici, il y en a trois... On abandonnera complètement [139] les cubes ; on établira un problème qui se pose sur le problème des droites.

Donc, il faut :

a) *Isoler la difficulté, éliminer tout ce qu'il a de contingent.* Ce qu'il y avait ici de contingent, c'était le cube. (Ce qui arrête notre esprit,

c'est que nous devons penser une série de quatre proportionnelles selon un ordre contraire à la nature de ces rapports.)

b) *Trouver le moyen d'imposer à l'esprit un ordre contraire à sa nature.*

Comment penser tout de même rationnellement ? C'est la *grande découverte de l'algèbre, des inconnues* (supposer le problème résolu). Ce qu'il faut faire, c'est chercher à établir une série de tous les aspects du problème.

Le 1er degré de l'assimilation d'une inconnue à une connue, c'est la façon de faire des mauvais élèves qui cherchent un problème en imaginant une solution quelconque au hasard, puis qui regardent si « ça colle ».

Le 2e degré a été trouvé par Diophante : *regula falsi*, soit : « règle de la fausse position » - Diophante commence par faire comme le mauvais élève puis il regarde pourquoi « ça ne colle pas ».

Le 3e degré, c'est la méthode de la *série :* on fait varier le variable, on voit comment varie la fonction ; la bonne valeur de la variable est celle qui correspond à la valeur donnée de la fonction. On peut *assimiler l'inconnue à une variable.*

... Il faut arriver à *créer des séries* que le problème lui-même oblige à parcourir à l'envers. Il faut arriver à *parcourir ces séries à l'endroit grâce aux inconnues, aux variables.*

B) Mais le problème de l'invention se pose d'une [140] deuxième manière : *comment se peul-il que la marche de l'esprit le conduise lui-même à des problèmes ?* (Jusqu'à présent, le problème était posé au hasard). Comment l'esprit, par sa recherche méthodique» peut-il se fournir à lui-même des problèmes difficiles à résoudre ?

Cela arrive *toutes les fois qu'une méthode déterminée rencontre sa limite* (ce qui se produit évidemment, jusqu'à un certain point, par hasard).

On a un exemple avec la méthode pythagoricienne. Elle s'est heurtée à la diagonale du carré qui montrait des incommensurables.

Pourquoi a-t-on d'abord confondu les rapports entre grandeurs et. les rapports entre nombres ? C'est parce qu'on a *confondu deux no-*

tions renfermées dans les chiffres ; l'ordre (série des nombres) et la décomposition en petits morceaux (6 est divisible en 6 petits morceaux). Cette deuxième notion n'a de valeur que pour l'imagination. Ce qui est satisfaisant pour l'esprit, c'est l'ordre, qui n'est pas divisible : 5, en tant qu'il est le cinquième terme d'une série, n'est pas divisible en 5 petits morceaux. Quand on applique l'arithmétique à la géométrie il faut voir seulement *l'ordre* (méthode d'Eudoxe).

Il y a des cas où on arrive à résoudre la difficulté par la *notion de limite.*

Ensuite, on arrive à des *questions où on ne comprend même, plus la difficulté* (nombres transcendants : *(en grec dans le texte)* e). On a recours à l'algèbre, puis on envient à un *fétichisme du symbole :* « imaginaires ». On ne comprend pas pourquoi les imaginaires simplifient les calculs, et les mathématiciens ne s'en préoccupent pas. De nos jours, l'invention mathématique consiste à chercher des moyens pour simplifier les calculs...

[141]

La déduction comme préparation à l'expérience :

L'idéal de l'expérience est donné par la déduction. En effet, dans une expérience, on cherche à réaliser le *vase clos.* Or, les mathématiques constituent le vase clos parfait (il n'y intervient que ce qu'on y met soi-même). On produit un changement, il s'en produit un autre, on est sûr que ce deuxième changement vient de celui qu'on a produit.

Mais il ne suffit pas de dire : « telle cause produit tel effet », il faut établir un rapport de quantité, voir comment varie l'effet. Comment peut-on faire de l'effet une fonction de la cause ? On ne peut pas le faire sans expérience, ni par une seule expérience. Alors, intrapolation ? extrapolation ? C'est l'induction dans sa pureté, mais ce n'est pas satisfaisant pour l'esprit. Pour que ce soit satisfaisant, il faut qu'il y ait *continuité.* Donc, s'il y a *vase clos* et *continuité,* nous n'avons que de la *déduction.* Cela ne se trouve que dans la géométrie. Ce qui empêche la physique de ressembler a la géométrie, c'est précisément le monde ! Donc, nous n'avons pas encore traité la question de l'expérience. On

peut dire seulement que la *géométrie est une série d'expériences parfaites idéales*, en forçant le sens du mot « expériences ».

Exemples - le levier, le théorème d'Archimède.

Le levier permet de déterminer la fausseté d'une balance.

Quant à la loi d'Archimède, on classera les fluides selon la façon dont ils la vérifient. Portée de cette loi en dehors de la pratique : interpréter l'expérience [142] et la mettre en ordre (définir la viscosité des fluides).

Ces lois ont une valeur théorique dans la mesure où l'expérience s'en écarte, et pratique dans la mesure où elle s'en rapproche.

Conclusion sur la valeur de la déduction

A) DÉDUCTION PURE : Il y en a une forme dont la valeur est nulle : c'est le syllogisme.

Quant à la véritable déduction, au premier abord, il semble que ce soit une forme de pensée parfaite. En y regardant de plus près, on a vu que c'était en réalité *imparfait :*

1) à cause de *l'ordre*, qui est une entrave polir la pensée, en même temps qu'il en est le seul soutien. (L'ordre nous gêne, par exemple, pour trouver des moyennes proportionnelles.) L'ordre *est pour la pensée une prison d'autant plus cruelle que la nature ne s'en préoccupe pas.* Les problèmes concrets qui se posent à nous violent donc tous l'ordre.

2) parce que la déduction doit se servir de *symboles* qui sont un obstacle en même temps « une aide indispensable. (Les nombres eux-mêmes ont gêné les pythagoriciens.) Chaque démarche de l'esprit consiste à manier des symboles. Il faudrait *concevoir la méthode indépendamment des symboles :* c'est en cela que consistent les progrès en mathématiques. Aujourd'hui, on se laisse au contraire entraîner par les symboles ; on en arrive à trouver des résultats sans les comprendre.

Les deux imperfections du raisonnement déductif [143] *sont les deux principes de l'invention mathématique.* Cela n'a pas de fin et ne peut pas en avoir. On comprend qu'on puisse se passionner pour les mathématiques. *Faire des mathématiques, cela consiste à essayer sans cesse d'atteindre sa propre pensée.* Toute la *morale* est donc contenue en puissance dans les mathématiques ; il faut surmonter sa tendance à se laisser aller au hasard, qui est le péché des péchés, le péché contre l'Esprit. Et là, dans les mathématiques, on n'est aidé par rien. (Dans l'action, on est aidé par une autre action : par exemple, la colère soutient le courage.)

C'est pour cela que Platon disait : Nul n'entre ici s'il n'est géomètre. » *

B) DÉDUCTION APPLIQUÉE

1) *Application d'une loi :*

Cela a *aussi une valeur théorique* parce que, quand on pense qu'une loi est à peu près applicable, on pense forcément une *relation de cause à effet.* Exemple : la loi d'Archimède n'est pas parfaitement applicable parce que les fluides ne sont pas parfaits. Mais l'homme qui, le premier, a construit un bateau en fer a appliqué le principe d'Archimède tout en sachant qu'il n'était pas entièrement applicable. On arrive à penser ce bateau flottant par un rapport *concret* de cause à effet.

Il est très important d'arriver à penser le plus possible de *rapports concrets de causalité* parce que cela habitue l'homme à l'activité.

Faire de la science, c'est se concevoir comme artisan du monde. Par exemple, on ne peut pas penser l'éclipse sans s'imaginer soi-même comme ayant disposé le soleil et la lune.

[144]

Pratiquement, nous n'avons aucune puissance réelle, mais cela nous délivre moralement. L'application des raisonnements à la nature, bien qu'elle ne puisse jamais être rigoureuse, a cette *valeur morale* qu'elle donne à l'homme une *mentalité d'ouvrier en face de la nature.*

La science nous donne un esprit viril dans la mesure où c'est une véritable science.

2) *Dans la mesure où le raisonnement ne s'applique pas à la nature, il* nous permet de *créer des séries* (série des fluides plus ou moins parfaits, par exemple). En ce sens, toutes les déductions sont hypothétiques ; elles renferment une p*erfection qui n'est jamais dans le monde.* (On dit : si le fluide parfait existait...)

Cela, d'autre part, a une *valeur pratique* évidente.

Quant à la *valeur morale,* elle est très grande : *le monde prend un caractère objectif, solide, indépendant de nous, de nos passions.* Par exemple, la viscosité d'un fluide peut être subjective, selon la disposition physique ou morale de celui qui l'apprécie ; quand on a vu le principe d'Archimède, cette subjectivité disparaît.

C'est là *une des deux manières de se délivrer des passions :* elle passe *par l'objet,* tandis que l'autre (mathématiques) passe par le sujet. C'est la *manière stoïcienne :* considérer le monde pour n'importe quel esprit, c'est *arriver à l'Esprit universel.*

Cette valeur apparaît dans les arts. (Exemple : en musique, notes posées d'avance.)

Ainsi, les hypothèses scientifiques donnent au monde un caractère d'œuvre d'art. Les anciens voyaient très bien ce *rapport entre la science et l'esthétique.*

[145]

Que manque-t-il. à la déduction ?

Il lui manque toujours le *monde.**

En aucun cas, la déduction ne peut suppléer à la constatation. Elle n'est qu'une introduction. C'est pourquoi les gens qui ne s'occupent que de mathématiques finissent par ne plus voir la valeur des mathématiques.

LA CONSTATATION

La constatation n'est *pas quelque chose de naturel.* On peut dire que c'est ce qu'il y a de plus difficile dans la science. C'est ce qui manquait aux Grecs, et cela pour des raisons techniques, car il faut préparer des appareils pour obtenir des apparences mesurables. Pour préparer artificiellement une constatation il faut des hypothèses. *L'hypothèse est couronnée par la constatation.* C'est la technique qui fait le pont entre l'hypothèse et la constatation.

Ce qui fait le prix de la constatation, c'est qu'il n'y a pas de pensée là-dedans ; c'est une *manifestation de la puissance de la pensée que de se suspendre volontairement* quand elle comprend qu'il lui manque le monde. *

Bien que la constatation soit quelque chose d'artificiel, l'expérimentateur s'efface le plus possible devant le monde, il a peur de troubler le monde. Il lui faut une certaine piété apparentée a celle des stoïciens.

[146]

La valeur d'une constatation bien laite, c'est que le monde y apparaît pur, sans esprit. Or, ce qui est mauvais pour l'homme, c'est le mélange impur de la matière et de l'esprit (imagination). *

Dans la constatation, on arrive à supprimer la divinité du monde pour tout renvoyer du côté de l'esprit.

L'INDUCTION

Elle repose sur deux facteurs !

1) *Tendance purement physique à la généralisation :*

On dit : « l’eau bout à 100º », comme le mouton dirait : « L'herbe est bonne à manger. »

2) *Quand l'induction provoque la pensée* (désir de trouver une relation de cause à effet), elle *se détruit elle-même,* car elle tend à faire

appel à la déduction. Je cherche, par exemple, quelle déduction pourrait me mener de100 degrés à l'ébullition. C'est à ce moment-là qu'apparaît le raisonnement par analogie.

Le RAISONNEMENT PAR ANALOGIE

On ne peut pas aller du concret à l'abstrait.

Alors, on cherche s'il n'y a pas moyen, par l'analogie, de trouver un autre effet venant d'une autre cause, mais tel que le rapport de la cause à l'effet soit identique.

[147]

C'est exactement la même chose que la règle de la fausse position de Diophante : nous posons un facteur simple, nous en déduisons une chose complexe et, si nous arrivons à trouver le rapport entre cette chose complexe et celle qui nous est donnée par la nature, nous arrivons ainsi à expliquer le phénomène.

Exemples : Dans l'étude du son, on établit une analogie entre les ondes produites par une pierre dans l'eau, et les « ventres » et les « nœuds », si je connais la cause du premier phénomène, je pourrai peut-être connaître la cause du second. De même, dans l'étude de la lumière : de même que mouvement + mouvement peut produire immobilité, lumière + lumière peut produire obscurité.

La véritable manière de connaître la nature, c'est d'arriver à établir des analogies, à faire que les choses que nous ne produisons pas nous paraissent aussi simples que celles que nous produisons (voir Descartes).

Y a-t-il une *méthode* pour arriver à trouver des analogies ?

C'est une question difficile : il semble qu'il y ait de l'intuition, du hasard.

Essayons de trouver des exemples dans l'histoire des sciences. On peut dire tout de suite que *des analogies sont établies entre des phénomènes qui ne se ressemblent que pour l'entendement.* Cela est évident, par exemple, dans les cas suivants

Réflexion de la lumière
Réflexion du son
Réflexion d'une balle sur un mur.

[148]

(Aucun phénomène de ressemblance : l'écho ne ressemble pas du tout à un miroir).

Sources de chaleur communiquant
Vases communicants

Pomme qui tombe

Mouvement de la lune autour de la terre.
(On considère que la lune tombe sur la terre parce qu'elle reste immobile, étant donné, qu'elle devrait s'en éloigner.)

Toute la mécanique repose sur l'analogie entre des mouvements qui s'accomplissent et des mouvements qui ne s'accomplissent pas.

Donc, pour trouver des analogies, il faut écarter l'imagination et n'avoir recours qu'à l'entendement.

Autres exemples : la poulie et la balance, la boucle de valise et le levier, etc...

Pour voir que ces choses sont identiques, il faut *dégager le rapport essentiel, éliminer toute contingence.* Alors apparaît l'analogie, mais l'imagination n'a rien à voir là-dedans. Donc, il faut *un exercice de l'entendement* pour arriver au rapport essentiel dans son maximum de pureté. Nous retrouvons là la règle II de Descartes : diviser la difficulté.

En résumé, l'entendement ne peut intervenir dans la connaissance de la nature que par l'analogie, ou plutôt *l'analogie est l'acte principal de l'entendement dans la connaissance de la nature.*

La nature nous fournit des données complexes ; nous devons établir des analogies entre ces phénomènes [149] dans lesquels nous allons du simple au complexe.

L'analogie fournit essentiellement des hypothèses ; elles ne sont pas vraies, mais elles sont nécessaires pour la connaissance de la nature.

Une hypothèse est bonne si elle nous permet de penser clairement et de mesurer les choses. (Par exemple, sans le principe d'Archimède, nous pensons confusément le phénomène que les corps flottent sur l'eau.)

LES DEUX CONCEPTIONS DES SCIENCES EXPÉRIENTALES.

Il y a une autre conception possible des sciences expérimentales, sans analogie (Auguste Comte a marqué l'opposition entre les deux méthodes). On applique cette deuxième méthode quand on mesure séparément des données sans connaître leur rapport. On aboutit alors à des « fonctions », à l'algèbre. Or, par l'algèbre, on peut arriver à établir des analogies (électricité).

Nous entrevoyons ainsi les deux manières de concevoir la science : la première consiste à rechercher *la simplicité*, la seconde consiste à rechercher *l'unité*

Ces deux manières peuvent s'opposer. De nos jours, on recherche surtout l'unité. Or, l'unité qui ne fournit aucune clarté est comme le « Sésame, ouvre-toi », elle donne à l'homme de la puissance. Et il s'agit de *choisir entre l'Esprit et la puissance*, [150] entre Dieu et Mammon. Les hommes, sans hésiter, ont choisi Mammon. *

Cependant, remarquons que, de tous temps, on a admis des lois sans les comprendre et que, de nos jours, on cherche aussi à expliquer. Il s'agit donc de savoir laquelle des deux méthodes sera dominante, plutôt que de choisir carrément entre les deux.

D'ailleurs il y a entre les deux des intermédiaires, des cas où on peut se dispenser de savoir ce qui se passe. Par exemple on peut se dispenser de chercher à savoir par quel mécanisme la chaleur se pro-

page (Fourier). Archimède, pour étudier le levier, ne s'est pas demandé pourquoi tout le levier tournait en même temps, et non pas seulement la partie sur laquelle appuie le poids ; il faudrait expliquer comment sont arrangées les particules à l'intérieur d'un solide. De même, Descartes, quand il étudie la réflexion, commence par étudier le mouvement d'une balle sur le mur : là encore, on ne sait pas pourquoi la balle ne s'enfonce pas.

En géométrie même : quand on fait tourner une droite, on suppose une unité dans la droite, on supprime les intermédiaires. La méthode consiste à *supprimer les intermédiaires. On peut se dispenser de faire des hypothèses en faisant ainsi.*

Il y a des cas où, en supprimant les intermédiaires, sans faire appel à l'hypothèse, on peut trouver des lois claires et intelligibles ; il y a des cas où c'est absolument impossible.

On ne peut donc pas parler d'une méthode dans la science expérimentale ; il y en a deux qui s'entrelacent.

On peut dire pourtant, que du temps de Descartes [151] la science était *rationnelle* et qu'aujourd'hui la science est *empirique. Quand on parle des rapports entre la morale et la science, il faut bien distinguer ces deux sortes de sciences.* Bien entendu, la science rationnelle aboutit aussi à la puissance. Il ne faut pas opposer « maîtrise de soi » et « maîtrise du monde » : il faut opposer « recherche de la maîtrise de soi » et « recherche de la maîtrise du monde ».

C'est là le sens de la parole de l'Évangile : « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » *

EXAMEN DE DIVERSES THÉORIES ET CONSIDÉRATIONS SUR LES DIVERSES SCIENCES EXPÉRIMENTALES

Théorie des « Quanta ».

Elle a transformé les rapports entre les mathématiques et la physique. Cela a suscité un grand développement de la mathématique discontinue.

Calcul des probabilités.

Le *discontinu* dans la p*hysique* a été introduit par le discontinu dans la *chimie.* La chimie est discontinue, elle repose sur la classification. La chimie - et la vie, par voie de conséquence - serait impossible sans le discontinu.

L'énergie : C'est une question qui est au centre de toute la physique. Deux lois la dominent : « conservation », « dégradation ».

A) Fait essentiel : *il est impossible d'économiser du travail dans les machines simples.*

152

Pendant des siècles, on a cherché le mouvement perpétuel, c'est-à-dire, en fait, le travail perpétuel. Mais *le monde cesserait d'être une chose à vaincre le jour où on trouverait le mouvement perpétuel; il cesserait donc d'être réel.* Les expressions d'« énergie cinétique » et d'« énergie potentielle » sont une autre expression du même principe.

B) Puis, on a trouvé que le travail était toujours inférieur à ce qu'il aurait dû être. On a fait des recherches sur le frottement, on a trouvé : production de chaleur.

La deuxième loi (« dégradation ») est une autre expression de l'impossibilité du mouvement perpétuel.

Toutes ces recherches sur l'énergie sont dominées par cette phrase : « l'homme *doit travailler.* » C'est la parole : « tu gagneras ton pain à là sueur de ton front » reproduite en termes scientifiques.

Biologie :

Elle comporte deux parties :

1) Étude des espèces vivantes et de leurs rapports.
2) Étude des fonctions de l'organisme.

Naturellement, ces deux études sont liées entre elles.

A) Le système évolutionniste (Lamarck) nous dit :

Le vivant a tendance à s'adapter, c'est-à-dire à vivre. Il y a là quelque chose comme une « qualité occulte », c'est peu satisfaisant pour l'esprit.

B) Darwin nous satisfait davantage. Son système [153] est une reconstruction rationnelle de l'harmonie que nous observons entre les êtres vivants et la nature. La difficulté de son système réside dans la continuité. En effet, une aile qui est un tout petit peu trop faible pour voler ne sert à rien du tout.

C) L'école mutationniste s'est formée pour répondre à cette objection. Les mutationnistes se différencient de Darwin en ce qu'ils admettent des changements brusques. (Voir Jean Rostand.)

Les moyens expérimentaux qui ont permis l'étude des mutations sont :

a) l'étude des, hybrides ; *b)* la réalisation d'un certain vase clos en biologie.

a) Le premier mutationniste est un moine tchèque - Mendel. Sa découverte consiste en ceci, on crée des variétés nouvelles en accouplant des variétés anciennes. Les *hybrides* sont toujours des variétés bien déterminées ; il n'y a pas de petites variations, comme le croyait Darwin.

b) Quant au «vase *clos biologique* », l'ont trouvé des hommes qui voulaient réfuter Darwin. Ils ont découvert que, si on fait pousser une plante dans la terre en l'isolant de l'extérieur (par exemple des insectes qui auraient pu la féconder) il *se forme spontanément des variétés*

nouvelles. Tout d'un coup, sans qu'on sache pourquoi, une plante d'une certaine variété donne une plante d'une autre variété bien différente. Or, la plante ne peut être appelée une « hybride » puisqu'on l'a isolée. On en a conclu que les transformations se faisaient par sauts.

Un savant a, ensuite, étudié les mouches du vinaigre et a découvert que les variations semblaient [154] dépendre de certains points jaunes se trouvant dans la cellule primitive: les « chromosomes ». On en a tiré l'idée qu'en influençant les chromosomes on pourrait faire apparaître des espèces nouvelles. Mais on n'a pas encore trouvé le moyen technique d'influencer les chromosomes. C'est seulement depuis les mutationnistes que la biologie devient une science expérimentale.

CHERCHONS CE QU'ON PEUT GARDER DE POSITIF DANS CHACUNE DES ÉTAPES DE LA BIOLOGIE.

1) De *Lamarck,* nous retiendrons la notion d'évolution. (Les espèces changent.)

2) De *Cuvier* : celle de la *corrélation des organes.* On voit apparaître la *notion de rapport appliquée aux êtres vivants,* celle de *l'harmonie.* (Cuvier, en voyant, par exemple, une mâchoire, reconstituait un animal préhistorique.)

3) De *Darwin,* nous retiendrons la *notion des conditions d'existence.* On a oublié cette notion essentielle, pour ne plus voir chez Darwin que l'idée d'évolution, qui a frappé l'imagination et excité les passions.

La question du mécanisme de la transmission de la vie étant réservée, *comprendre un être vivant* ce sera comprendre comment chacun de ses organes, et l'ensemble de tous ses organes, est nécessaire pour que l'être vive dans les conditions où il vit.

[155]

Il faut *essayer de retrouver la marque du milieu.* Concevoir l'être vivant comme le terme d'une évolution, C'est aller du simple au complexe ; pour l'entendement, il faut considérer cela comme une hypothèse. Une fois qu'on a compris, par exemple, pourquoi l'hirondelle a un bec effilé, il n'y a plus aucun intérêt à chercher si, réellement, l'hirondelle d'il y a vingt mille ans avait un bec moins effilé.

Ce qui manque à cette vue de Darwin, c'est l'idée d'un certain équilibre qui amène à une discontinuité.

4) L'école mutationniste a apporté des structures vivantes et un *équilibre* fondé sur le discontinu. (Prenons un exemple : si nous envisageons un dé à jouer, nous verrons qu'il y a seulement pour lui six positions possibles ; les intermédiaires n'existent pas parce qu'ils ne sont pas des états d'équilibre). Il est impossible qu'un organe change parce qu'alors tout le reste doit changer, et puis, comme on l'a vu, une aile sert ou ne sert pas à voler. C'est *absolu. Il n'y a pas de transitions.*

Après ce rapide examen, nous pouvons arriver a la *définition* suivante : « La *vie* est une certaine combinaison qui, dans des conditions déterminées par un milieu donné, constitue un *équilibre.*

Du moment qu'on a compris que les organes sont corrélatifs, qu'il y a équilibre, etc..., on pense la même chose, du point de vue scientifique, qu'on soit « fixiste » ou « évolutionniste ».

La question de l'évolution se rapporte, en somme à l'imagination et aux passions.

Ce sont seulement. les images qui sont différentes, dans les théories qui se sont si violemment [156] affrontées. Pour l'entendement, il s'agit de rapports identiques.

Il faut bien se rendre compte que *la question* de *l'évolution* est un *faux problème*. Il s'agit de faire attention et de *découvrir dans chaque doctrine les rapports qui se cachent sous des images.*

Nous allons voir que c'est ce qu'il faut faire avant tout en sociologie.

[157]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)
Deuxième partie. Après la découverte de l'esprit

SECTION II

SOCIOLOGIE

« Humanas actiones non ridere neque detestari, sed intelligere. »
(SPINOZA.)

I. COMMENT IL FAUT LA CONCEVOIR

Retour à la table des matières

C'est la dernière des sciences en date. On peut dire qu'elle n'existe pas encore. En général, on traite toujours les questions sociales avec les passions. Une science de la société doit nous servir à *voir quelle est la société qui serait la moins oppressive dans des conditions données*. Si on comprenait de quoi dépend l'oppression, on ne serait plus dans cet état insupportable qui consiste à la subir en étant plongé dans le désarroi. L'idée d'inégalité entre oppresseurs et opprimés disparaîtrait. Les oppresseurs cesseraient de se croire les instruments de Dieu, ils se croiraient les instruments d'une nécessité. Les opprimés, eux, cesseraient de considérer les oppresseurs comme étant d'une espèce supérieure.

[158]

La société ne repose pas sur la raison et la vertu car « la religion est puissante lorsque l'homme est à l'article de la mort, lorsque les maladies ont vaincu les passions et que l'homme gît inerte, ou bien dans les temples où les hommes n'ont aucun commerce les uns avec les autres, mais elle n'a aucune force sur la place du marché ou dans la cour (royale), où elle serait le plus nécessaire ». Tous les hommes admettent une morale rigoureuse quand il ne s'agit pas de l'appliquer. L'établissement du christianisme, qui a apporté la morale la plus pure du monde, n'a rien changé.

Toute la question politique se ramène à ceci : *trouver, dans des conditions déterminées, une forme de société qui soit conforme aux exigences de la raison et qui repose en même temps sur des nécessités inférieures.*

Il faut *commencer par comprendre le jeu des nécessités inférieures* en question.

Une méthode ainsi matérialiste est absolument nécessaire pour transformer la bonne intention en action. Il *est absurde de vouloir réformer la société en réformant les individus.*

Combien d'individus justes et scrupuleux dans leur vie individuelle n'hésitent pas à mentir quand ils sont diplomates, à exploiter leurs ouvriers quand ils sont patrons, etc...

Un juge est malhonnête en tant qu'il est juge, un médecin doit mentir, et pour rassurer, et pour pratiquer le charlatanisme (donner des remèdes que le client n'admettrait pas qu'il ne lui donne pas). L'ouvrier, s'il mettait de côté toutes les « pièces loupées », ne gagnerait pas de quoi manger ; aussi, il les passe à l'équipe suivante ; à la fin, [159] quand on s'aperçoit que la pièce est « loupée », on ne sait pas quel ouvrier accuser, par conséquent on ne peut pas diminuer le salaire. Sur les marchés paysans. il est entendu qu'on marchande des deux côtés. Dans le paiement des impôts : on paye oppression, prisons, mitrailleuses, police secrète, mensonges de la presse, etc...

Le fait que ces hommes puissent faire ces métiers et rester des êtres humains dans leur vie individuelle montre que *la profession met des œillères, qu'elle canalise les vertus individuelles et que ce ne sont pas les vertus individuelles qui élèvent la profession.*

D'ailleurs, il y a dans la société des choses que personne ne veut : la crise, par exemple. Le fonctionnement même de la société empêche les hommes d'être vertueux ; c'est une machine à fabriquer des esclaves et des tyrans. On tourne dans un cercle vicieux : ceux qui veulent la réformer mécaniquement ont abouti au résultat lamentable qu'on voit en Russie, ceux qui veulent la réformer en réformant les individus ont abouti à quelques belles vies individuelles, mais n'ont abouti à rien du point de vue de la société.

Il s'agit donc d'étudier la société comme la biologie, en étudiant les conditions d'équilibre.

Les grands sociologues.

AUGUSTE COMTE est le fondateur de la Sociologie. C'est lui qui a inventé le mot.

Son livre de *« politique positive » se* divise en *« statique sociale » et* en *« dynamique sociale ».*

[160]

1) La statique, c'est l'étude des conditions communes à toute la société, sans laquelle une société se dissoudrait. Ce sont : la *religion,* au sens très large, la *propriété* (au sens très large aussi) conçue comme étant définie par la responsabilité individuelle de chaque homme sur la vie économique, la *famille,* le *langage,* le *gouvernement, la séparation des pouvoirs* (non *pas au* sens de Montesquieu, mais au sens de séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel).

L'idée centrale de la statique, c'est que *la société repose sur les conditions de production.*

2) La *dynamique,* c'est l'étude du mouvement de la société. Elle est beaucoup moins précise que sa statique.

Voici le schéma de son évolution des sociétés :

1re forme : sociétés théocratiques (gouvernées par les prêtres).

2e forme : sociétés militaires : a) système offensif (Sparte, Rome) ; b) système défensif moyen âge).

3e forme : sociétés industrielles.

Il y a beaucoup de remarques très fines, de détails concrets, mais cette succession a encore quelque chose d'abstrait ; il n'arrive pas à un système.

Parallèlement, il y a une autre série de Comte qu'il faut connaître : les *trois états*

1º l'état *théologique*
2º l'état *métaphysique*
3º l'état *positif*.

Dans le premier, on explique la foudre par Jupiter. Dans le second, on remplace les dieux par des êtres abstraits. Comte emploie le mot « métaphysique » [161] avec un sens péjoratif. (Exemples : « liberté », égalité » dans les questions sociales, « nature » dans la physique). Dans le troisième, on cherche des lois.

On conçoit qu'à un même moment les diverses branches de la pensée en soient à des états différents. Par exemple, au XVIIe siècle, l'histoire en était au stade théologique (Bossuet), la médecine au stade métaphysique (vertu dormitive de l'opium, qualités occultes), les sciences au stade positif. Idée importante : Toute branche de pensée doit passer par les trois stades.

KARL MARX

Il a des vues plus précises sur la science de la société :

Dans des conditions déterminées, une société est organisée de telle manière qu'elle puisse vivre. *Une société n'est pas déterminée par des principes, mais par des conditions matérielles*

1) milieu matériel
2) outillage
3) sociétés environnantes.

Chaque société étant en lutte contre la nature et les autres sociétés, si elle n'est pas organisée pour vivre, elle périt. Donc, à chaque moment de l'histoire, la société est déterminée par les conditions matérielles.

C'est exactement *l'idée de Darwin.* (D'ailleurs, Marx a voulu. dédier son livre à Darwin, qui a refusé.)

Prenons des exemples :

[162]

1) *Milieu matériel :* un peuple de marins n'est forcément pas organisé comme un peuple de paysans.

2) O*utillage :* une troupe armée de canons n'aura pas la même organisation qu'une troupe armée d'arcs et de flèches.

3) Sociétés environnantes : si l'armée adverse est bien disciplinée il faudra que l'autre le soit aussi ; sans cela elle est battue d'avance. (Il y a une analogie entre armée et société.)

On doit pouvoir rendre compte complètement, à un moment donné de l'histoire et en un lieu donné, de la forme d'organisation sociale sans faire appel aux notions de vertu, bonne volonté, etc...

[163]

II

Retour à la table des matières

La grande question, c'est de savoir quelles sont les *causes de l'oppression sociale.*

L'oppression sociale dans l'histoire.

1) Ce qu'il faut remarquer, c'est qu'il y a des *sociétés fort peu oppressives*, où il n'y a ni oppresseurs ni opprimés, c'est-à-dire *où il* n'y a *pas de classes.* Ce sont les *sociétés dites « sauvages ».* Longtemps, on a cru qu'il y avait eu des chefs très puissants dans ces sociétés, mais la science historique moderne s'est rendu compte que le chef n'y avait pas réellement l'autorité. Il y a des assemblées (par exemple, assemblées des « Anciens »), des conseils qui décident à l'unanimité, non à la majorité. Cela peut nous sembler extraordinaire mais, en fait, quand on pense que ces hommes, pour lesquels la division du travail n'existe pas, ont les mêmes désirs, la même vie, etc.... l'unanimité est tout à fait normale.

[164]

Il semblerait donc au premier abord que ce genre de sociétés serait l'idéal. Mais, en y regardant de plus près, on s'aperçoit que ce régime fort démocratique est lié à des conditions de production très primitives. *L'oppression sociale y est compensée par l'oppression de la nature.*

Les prêtres et sorciers, les seuls oppresseurs dans ces sociétés-là, représentent la force magique qu'est la nature pour ces « sauvages » ; ils sont *soumis à la nature matériellement et moralement.* Et puis, ils tombent dans l'esclavage des autres sociétés, du moment qu'il y a des sociétés organisées autrement. (Exemple des Germains dès qu'ils sont entrés en contact avec les Romains.)

Il nous faut donc passer à l'étude des sociétés oppressives. Il est un fait que *toutes les sociétés qui savent produire quelque chose sont organisées d'une manière oppressive.*

2) La première forme d'oppression connue, c'est le *servage* (Égypte, Perse).

En *Égypte,* la vie du pays reposait sur un système d'irrigation, à cause du Nil. Or, il y a une différence entre un homme qui vit de chasse et un homme qui vit d'irrigation : le chasseur peut chasser seul, mais un paysan qui habite au bord d'un fleuve ne peut pas construire une digne isolée au bord de son champ ! Ainsi, nous ne pouvons nous étonner de trouver dans l'ancienne Égypte un exemple parfait de domination de l'état. D'autre part, les guerres étaient nécessaires pour défendre le territoire contre ceux qui l'auraient convoité, et aussi pour s'emparer d'autres territoires, car il est, bien entendu, impossible de distinguer guerres offensives et guerres [165] défensives.* (En effet, le. meilleur moyen qu'on ait de se défendre, c'est de s'étendre.) Donc, on voit apparaître une *caste* de guerriers. Et c'est pourquoi l'Égypte était un état militaire et féodal.

Mais *qu'est-ce qui a pu établir le servage ?*

Eh bien, *pour faire des travaux de longue haleine comme des digues, il faut y être contraint,* car il n'y a là aucun besoin immédiat comme celui de la faim qui pousse le chasseur.

Pour que les castes dirigeantes soient puissantes il fallait une production stable. Aussi, elles ont fait entreprendre ces travaux.

Les pyramides reposent sur ce système, on voit bien qu'elles ont été faites sans amour, que c'est un travail social.

Donc, à partir de I'Égypte, avec son Nil et ses guerres, on peut retrouver l'État égyptien, de la même manière qu'à partir de la mer, et de telle autre condition concrète, on peut retrouver les poissons.

3) *L'esclavage* apparaît en *Grèce.*

Il n'est pas apparu en Égypte parce que l'Égypte n'a pas une civilisation maritime. Or, l'esclavage repose sur le *rapt* des esclaves. Du

moment qu'on ne peut pas ravir des esclaves on a intérêt à avoir des serfs.

Or, *la civilisation crétoise et grecque était avant tout maritime.* Pensons à la *configuration du pays* (contrées isolées). On a en Grèce le régime le plus démocratique qui soit, si on accepte les esclaves. La vie de marins ne peut pas reposer sur des traditions, le *morcellement empêchait l'établissement d'un pouvoir d'État.* Il en est résulté l'aurore de la pensée [166] humaine. Néanmoins, cette société a subi sa loi.

Athènes elle-même est très vite devenue ce que nous appellerions un pays impérialiste (ce que Socrate dénonçait), puis la Grèce connut les luttes intestines ; enfin il y eut Alexandre et la fin de la civilisation grecque.

4) *A Rome*, nous trouvons encore davantage *l'esclavage* et, par ailleurs, nous n'y rencontrons pas *de pensée libre :* il n'y eut ni un mathématicien ni un physicien. Les Romains étaient un *peuple de paysans*, non de marins comme les Grecs.

La puissance de Rome reposait sur *l'armée* qui faisait presque tout le temps la guerre, d'où la nécessité d'avoir, pendant ce temps-là, des *esclaves pour labourer.*

Rome a été la créatrice des routes, des voies de communications (c'est le seul progrès matériel qui soit dû aux Romains). Ainsi, il *fallait des esclaves pour faire des routes et des routes pour avoir des esclaves.* Les routes (comme les digues en Égypte) ne répondent pas à un besoin immédiat ; on comprend donc que ce soient les puissants qui les aient fait faire.

5) *Régime féodal.*

Le brigandage rendait la production impossible c'était le désordre. Alors, l'ordre s'est établi par les brigands ; et ce fut le régime féodal.

Il fallait une sécurité suffisante pour que la vie continue. Des villes se créèrent, où le travail industriel pouvait se faire. D'autre part, la *sélection naturelle* (lutte entre les seigneurs) a fini par l'établissement d'un roi, qui n'est qu'un seigneur plus puissant que les autres.

[167]

On peut considérer le régime féodal :

a) *dans la guerre : alors*, il repose sur la foi, sur l'obéissance volontaire.

b) *dans le travail de la terre :* là c'est une oppression presque illimitée. Les paysans se révoltaient (« jacqueries ») parce qu'on leur laissait à peine de quoi vivre.

c) *dans l'artisanat des villes :* On ne peut pas trouver de travailleurs qui aient été moins exploités que ces artisans du moyen âge. Les vertus civiques florissaient, parce que chacun sentait que la cité lui appartenait.

On voit là un exemple de patriotisme pur servir sa patrie sans nuire aux autres.

Pourquoi les travailleurs des villes ont-ils eu cette *situation privilégiée ? Ils* étaient organisés en *corporations :* il y a eu une très belle époque où c'était l'amour du travail qui servait de mobile à la production. La corporation, c'était les compagnons de travail. *La production était fondée sur la qualité, et non sur la quantité.*

Pourquoi cet amour du travail, dont on trouve une image dans les cathédrales ? C'est que, dans une assez grande mesure, le travail d'un ouvrier était *clair* pour lui : il n'avait besoin de personne autre que lui pour faire une oeuvre. *L'amour de la création* jouait le rôle que joue aujourd'hui la contrainte (mobile de travail). *

Le problème théorique de l'oppression.

Après l'examen de ces exemples concrets, nous allons *poser théoriquement le problème de l'oppression* :

[168]

Définition de l'oppression : C'est la *négation du principe de Kant. L'homme y est traité comme un moyen.*

Pour chercher comment on peut essayer de se passer de l'oppression, ou tout au moins comment on peut la diminuer, il faut d'abord se poser les questions -.

A) *Son côté positif :*

Qu'y a-t-il dans l'oppression qui en fait une arme contre la nature et contre les hommes ?

1) *Unité d'action :*

Cf. Homère : « Il n'est pas bon que beaucoup commandent, il faut qu'un seul soit roi. »

Gœthe : « Il suffit d'un esprit pour mille mains. »

Toute oeuvre efficace doit, en effet, être coordonnée. Or, toute coordination est liée à l'activité mentale d'un esprit. C'est une loi qu'on ne peut pas nier. Elle vaut pour la lutte contre la nature, et pour la lutte contre les hommes. La nature ne suffirait pas à accroître indéfiniment la centralisation dans l'action ; la lutte contre la nature est limitée, mais la lutte contre les hommes est illimitée.

2) *Distinction entre « ceux qui font faire » et « ceux qui font ».*

Grâce à cela, les forces humaines peuvent atteindre leurs limites extrêmes (guerre - mines - aviation : *cf.* Vol *de Nuit* de Saint-Exupéry).

L'homme, en effet, ne connaît pas la limite de ses forces. Pour qu'il l'atteigne, il faut qu'il y soit contraint. Donc, cette distinction aboutit à l'accomplissement de choses impossibles, de miracles.

3) *Limitation de, la consommation.*

[169]

Le principe du progrès matériel consiste à produire des moyens de production, et non de consommation (routes, ponts, machines).

Les hommes, quand ils ne sont pas contraints, ne se privent pas - (Exemple simple de la pêche s si on ne limitait pas la pêche, il n'y aurait bientôt plus de poissons, de sorte qu'il faut des lois, des gendarmes, pour protéger les pêcheurs contre eux-mêmes.)

La division entre exploiteurs et exploités limite forcément la consommation, car si les exploités consomment ils sont mis en prison.

(Exemple des forêts au moyen âge : il y avait des châtiments terribles contre ceux qui volaient du bois.)

De nos jours, que se passerait-il, par exemple, si une guerre épuisait les mines ?

Les compagnies minières qui sont, évidemment, des compagnies d'exploiteurs, mettent le charbon très cher ; cela préserve les mines de charbon.

Le capitaliste monopolisateur est donc, de ce point de vue, le gardien du patrimoine social.

B) *Son côté destructeur :*

Maintenant, qu'y a-t-il de négatif, de destructeur dans l'oppression ?

1°) *Matériellement :*

Concurrence entre oppresseurs. - Guerre militaire ou concurrence économique. - Publicité : que d'efforts perdus en réclame ! Et c'est la comme pour les armements : on en fait un peu plus parce que l'adversaire en fait ; il n'y a pas de limite (et c'est une des causes de la crise).

[170]

2°) *Intellectuellement :*

a) *Séparation entre la pensée et le monde* : en effet, ceux qui pensent, ce sont ceux des classes privilégiées, les travailleurs n'ont pas le loisir de penser. Toute la culture se trouve ainsi faussée.

b) *Pensée soumise à l'autorité* : Toutes les fois que les oppresseurs s'aperçoivent que la pensée leur échappe, ils la suppriment (par la ciguë, la croix...) Il y a eu deux époques qui ont fait exception à cette loi : la belle période de la pensée grecque (à laquelle il manque cependant le monde, la présence de la nature), et la période de la Renaissance (Descartes).

3°) *Moralement :*

L'oppression est une insulte à la dignité de la nature humaine.

C) *Dans quel sens chercher le salut ?*

Donc, maintenant que nous avons vu le côté destructeur de l'oppression, cherchons si on peut retrouver autrement ses trois avantages positifs. Tout d'abord, il faut bien se rendre compte qu'on ne peut pas les nier (nous l'avons vu en étudiant la société des sauvages : on est alors livré à la nature, à la superstition). *

1º) *Unité d'action* : Y a-t-il un autre moyen que celui qui est envisagé dans l'oppression ?

Par exemple le besoin impérieux ? Mais il ne crée pas une unité stable. C'est *la pensée qui fait l'unité*. Donc, si par exemple tous les matelots connaissaient à quoi correspond l'ordre du capitaine ils verraient bien s'il faut l'adopter. En tout cas ils ne seraient pas des esclaves.

[171]

2º) *Tension des forces humaines*

Là, il devrait y avoir avant tout le *mobile du travail*. *Les ouvriers s'attachent à un travail quand ils le comprennent*. Donc, si la méthode et le principe du travail se trouvaient dans l'esprit de chaque ouvrier, ils seraient vraiment créateurs de l'œuvre.

3º) *Limitation de la consommation*

Elle se fait tout naturellement.

Donc, *la question c'est de taire que les ouvriers travaillent d'une manière consciente*. Il s'agit de donner aux ouvriers un pouvoir de contrôle sur toute la production. (N. B.: pas comme cela a été fait parfois en Allemagne.)

D) *Nos devoirs vis-à-vis des phénomènes sociaux*

Il ne faut surtout pas se les dissimuler. On peut donner de l'argent aux chômeurs, on ne les empêchera pas d'être chômeurs ; on peut en faire autant pour les mineurs, on ne les empêchera pas d'être exposés à la mort dans une explosion de grisou ; on peut s'occuper des enfants du peuple ; cela n'empêchera pas qu'à la sortie de l'école ils se trouveront sans travail, etc...

Il est impossible d'éviter le problème social. Le. Premier devoir qui s'impose, c'est de ne pas mentir.

Une *première forme de mensonge* est celle qui consiste à *déguiser l'oppression, à flatter tes oppresseurs*. Ce mensonge est très courant chez d'honnêtes gens, par ailleurs bons et sincères, mais qui ne se rendent pas compte. L'homme est ainsi fait que celui qui écrase ne sent rien, que c'est celui qui est écrasé qui sent. Tant qu'on ne s'est pas mis du côté des opprimés pour sentir avec eux on ne peut pas se rendre compte.

[172]

Une *deuxième forme de mensonge*, c'est la *démagogie.*

— Les deux fautes sont graves.

Il arrive qu'elles soient commises par d'honnêtes gens, mais il arrive aussi qu'elles revêtent un caractère odieux. Par exemple, en ce qui concerne le premier mensonge, il y a des gens qui flattent les oppresseurs par profession ; les puissants trouvent toujours des gens qui passent leur vie à louer et à flatter ceux qui versent le sang. Neuf journalistes sur dix, en étant optimistes, ont assumé cette profession de mentir pour les oppresseurs.

En ce qui concerne le deuxième mensonge, pensons aux bureaucrates des mouvements ouvriers, qui ont pour fonction de faire croire aux opprimés que leur libération est pour demain. Il leur est égal de voir des ouvriers tués par la police si cela sert à la propagande.

Donc, le *premier devoir, c'est de repousser également ces deux sortes de mensonges*, Il faut se rendre compte des choses, et ne pas cacher a autrui que des milliards d'hommes sont écrasés par la machine sociale ; il faut chercher à connaître les causes, non seulement de l'oppression en général, mais de telle ou telle oppression en particulier, puis chercher à l'alléger quand on le peut. D'autre part, il ne faut conseiller aux opprimés la révolte que si elle peut réussir. Il est rare de pouvoir trouver des actions très claires à faire. Alors, quand on peut supposer d'une manière également vraisemblable que plusieurs actions différentes peuvent réussir, on peut se laisser aller à 1'inspiration comme le voyageur de Descartes égaré dans la forêt.

[173]

III. LE FONCTIONNEMENT DE LA VIE ÉCONOMIQUE

Retour à la table des matières

Histoire et Science : On va aborder ici la question de *l'histoire.*

L'histoire est-elle une science ?

a) On dit en général que l'histoire est scientifique quand elle repose sur des *documents* d'une exactitude contrôlée.

Mais, en fait, il est difficile de savoir la vérité. Il y a des déformations dues à la corruption, au parti pris, etc... Il y a des périodes dont on ne connaît presque rien (Égypte), d'autres dont il reste trop de documents, de renseignements contradictoires. Il faut tenir compte des falsifications, étudier la vie de l'homme qui a écrit, ses passions, ses intérêts, etc.

b) Mais, une fois qu'on a bien examiné cette question-là, une fois qu'on a des pièces sûres, il faut *établir des liaisons entre les laits, des*

lois. « Les lois sont les rapports nécessaires établis par la nature des choses. »

Il faudrait pouvoir établir cette idée d'une manière [174] concrète pour que l'histoire soit une science. *L'histoire devient alors une partie de la sociologie* (« dynamique sociale » de Marx).

Aperçu historique de la conception de l'évolution sociale

On va voir si on peut concevoir une explication scientifique, c'est-à-dire nécessaire, de la transformation des sociétés.

Tacite, Salluste, Tite-Live, racontaient des histoires individuelles. Mais, plus les historiens étaient grands, plus perçait chez eux l'être social : Tacite montre bien, par exemple, le rôle de l'armée comme être collectif... Seulement, ils ne le faisaient pas consciemment.

Le premier essai pour établir une continuité dans l'histoire humaine est celui de Bossuet. Le principe de cette continuité est, pour lui, Dieu.

Aux XVIII e et XIX e siècles, l'histoire est régie par la notion de progrès. (exception : Rousseau.) C'était l'esprit général du monde qui gravitait autour de Voltaire et des Encyclopédistes. Quel peut être le moteur du progrès ? la bonne volonté humaine. Ils comptaient sur Frédéric ou sur Catherine (despotisme éclairé) pour établir le progrès. C'était là une conception très naïve.

Au XIXe siècle, le progrès est apparu comme une puissance en soi, une tendance des sociétés à s'adapter à la structure qui leur convient (*cf*. Lamarck). Cela a cessé en 1914.

La notion de progrès a connu une période de résurrection de 1923 à 1929, pendant l'ère de [175] prospérité. On pensait que la question sociale allait se résoudre (Ford).

Le nouveau siècle n'a pris conscience de lui-même qu'avec la crise. Les questions historiques vont se poser nécessairement sous un jour tout nouveau, on va se débarrasser de cette notion de progrès, mythologique.

Après cette introduction, reprenons la question d'un peu plus près, avec Auguste Comte et Karl Marx.

La conception d'Auguste Comte :

L'humanité irait de sa loi propre de l'inférieur vers le supérieur. On a vu sa conception des trois états. C'est seulement un exemple de sa conception générale. Sa devise était : « ordre *et progrès* ». *L'ordre est le fondement du progrès.*

En ce sens, les conservateurs et même les réactionnaires ont pu s'inspirer de lui (Maurras). Mais c'est une conception du progrès différente de celle du XVIIIe siècle, que Comte aurait traitée de « métaphysique ».

On n'abandonne pas complètement le stade inférieur quand on passe au supérieur. (Exemple : on applique les vertus militaires dans l'état industriel.)

Comte a fondé la religion de l'humanité. Il s'en appelait le grand-prêtre ; il pensait qu'on allait passer immédiatement après lui à l'état positif. Il restait cependant chez Comte la notion mystique du progrès inévitable. (Remarquons que peut [176] être ne peut-on pas s'efforcer de vivre dans la société sans cette notion. Mais cette notion, qui guide dans l'action, doit être séparée de la pensée scientifique.)

La conception de Karl Marx

Avec la méthode matérialiste, nous pouvons arriver à quelque chose de plus précis. Mais la doctrine de Marx est un mélange très curieux de vues scientifiques et de croyances métaphysiques.

L'idée de Marx, c'est que *la structure sociale dépend des conditions de production*, qu'il y a dans chaque société des luttes de classes dépendant des conditions de production et que, suivant les transformations de ces conditions, telle on telle classe dominera.

Mais comment changent les conditions de production ?

Il y a, parfois, des transformations dues à des cataclysmes naturels, mais cela devient de plus en plus rare. La transformation des conditions de production doit être cherchée dans les *changements des rapports entre l'homme et la nature.*

Cela devient plus compliqué, parce que *inversement, les rapports entre l'homme et la nature dépendent du jeu même de la société humaine. Marx résout la question en disant que les forces de production progressent.* Ainsi, après avoir voulu se débarrasser de la notion mythologique du progrès humain, il la transporte dans les forces de production, ce qui est encore moins concevable. Auguste [177] Comte disait déjà : « le poids silencieux des morts règle de plus en plus l'existence des vivants. »

Or, chaque génération aménage le monde pour ses enfants, mais épuise aussi les ressources naturelles (épuisement des terres, des sources d'énergie). *La vue de Marx ne tient donc pas.* Marx était influencé par sa croyance au progrès ; la générosité de ses sentiments lui faisait désirer avec tant d'ardeur la délivrance des opprimés qu'il y croyait plus qu'il n'était vraisemblable objectivement, et puis il vivait dans une ère de prospérité et il a donné dans les illusions de son temps.

Il y a, chez Marx, un deuxième élément mythologique : la confusion entre l'idée de progrès économique et celle de progrès moral.

Chaque régime a pour mission ou pour tâche historique de préparer le régime suivant. Ainsi, le capitalisme a pour mission de préparer le socialisme. (Pour que l'égalité ait un sens il faut que ce soit l'égalité dans le bien-être.) Le capitalisme a accru les forces de production. Marx croyait que la vieillesse du capitalisme était arrivée de son temps : « La bourgeoisie engendre ses propres fossoyeurs » (le prolétariat). Ensuite, viendrait la phase du communisme supérieur. Les hommes ne se fatigueraient plus, on travaillerait pour son plaisir et on consommerait autant qu'on voudrait. « De chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins », voilà la formule de la société du communisme supérieur. Les hommes seraient absolument libres : plus de lois, ni d'état, ni aucune espèce de contrainte.

C'est là une *attitude messianique* qui, en général, n'accompagne pas la science et qui a plutôt un [178] caractère mythologique. Cela

pousse les communistes à renvoyer aux calendes grecques la réalisation de leur État puisque, de toute façon, ils réussiront (même rôle que Dieu conçu comme extérieur).

La propriété

Nous admettrons que les sociétés se transforment par suite de la décadence des moyens de production.

Au moyen âge, le phénomène essentiel a été probablement l'*épuisement des terres* - d'où une *surpopulation agricole,* étant donné qu'on n'avait pas trouvé encore la rationalisation. Alors, on assista à une *émigration vers les villes,* et on vit se produire un phénomène nouveau : les *corporations se ferment.* Parmi les marchands riches, il s'en trouve qui sont tout disposés à employer ces hommes au prix le plus bas possible. Et c'est la fin du régime des corporations.

On a commencé alors à exploiter le travail. À partir de ce moment-là l'argent s'est mis à fructifier dans la vie économique elle-même. Imaginons ce que peut devenir un maître, entouré de ses compagnons, qui s'enrichit, qui fonde un atelier un peu plus grand. On arrive à une division du travail plus poussée, à plus de rationalisation. La différence entre la production d'un groupe de huit ouvriers et celle d'un groupe de quatre ira au patron.

Mais, si les « compagnons » possédaient tout, les ouvriers vont posséder de moins en moins.

L'argent gagné par l'ouvrier de l'atelier ne représente [179] plus la différence entre l'objet fabriqué et l'objet brut. *L'ouvrier devient vendeur de lui-même.*

Comment se règle le prix de cette marchandise nouvelle : l'ouvrier ? Eh bien! la loi de l'offre et de la demande joue là comme ailleurs, et le profit du patron, c'est la différence entre le prix de l'objet travaillé et le prix du travailleur. La propriété a complètement changé de nature. *Le salariat n'est qu'une autre forme de l'esclavage,* avec cette différence qu'on acquiert les esclaves par le pillage et les salariés par le commerce.

Mais la propriété capitaliste arrive ainsi à se nier. On ne peut plus trouver à l'heure actuelle de véritable propriété. Les banquiers font ce qu'ils veulent de l'argent. Aucun homme ne peut travailler assez pour avoir du capital financier. Ceux qui n'ont pas assez d'argent pour disposer de la propriété d'autrui ne peuvent pas non plus disposer de la leur. Les banques, de nos jours, disposent des industriels (Ford est une exception). Citroën appartient aux banques qui l'ont renfloué. Les banques acculent les industriels à la faillite, puis posent leurs conditions : contrôle. Si l'industriel est acculé, c'est-à-dire s'il ne trouve pas de crédit, la seule banque qui accepte pouffa lui poser ses conditions. La propriété bourgeoise n'existe plus.

Ceux qui disposent effectivement de dix mille francs qu'il y a dans une banque sont les propriétaires de dix mille francs qui appartiennent nominalement à autrui.

La véritable propriété a disparu en s'agrandissant. *La Propriété repose actuellement sur usurpation.*

[180]

Comment l'argent peut-il rapporter ?

Au moyen âge, la première source de profit fut la *guerre* (pillage). Puis, ce fut le *travail :* un ouvrier commençait par posséder ce qu'il faisait. De nos jours, au contraire, un ouvrier d'une usine de chaussures peut aller pieds nus. Enfin, ce fut *l'usure,* ce qui est un acte de violence. En cette qualité, l'Église des premiers siècles l'a condamnée catégoriquement.

De nos jours, l'argent fructifie tout seul dans les banques sans qu'on ait besoin de travailler. C'est tout à fait bizarre. D'où cela peut-il venir ? Les premiers économistes ont cru que le profit venait du commerce : on gagne de l'argent sans voler ni travailler en vendant les choses au-dessus de leur valeur. Mais cette solution devient absurde dès qu'on l'étend à l'ensemble du monde commercial et industriel. Si on augmente tous les prix d'un cinquième, rien n'est augmenté.

Donc, la question se repose à nouveau. Il faut que cet argent augmenté soit pris quelque part.

Eh bien, c'est qu'il y a un malentendu sur le marché du travail. L'ouvrier se vend lui-même ; le p*atron achète l'ouvrier comme être producteur. Le travailleur peut toujours produire plus que l'équivalent de ce qu'il consomme. Si* l'ouvrier possédait les produits et les vendait à leur valeur il n'en serait pas ainsi. *L'ouvrier travaille pour une partie pour s'entretenir lui-même, et pour l'autre partie il travaille gratis pour le patron.*

Le pouvoir économique :

[181]

Mais *qu'est-ce qui contraint les ouvriers à ce marché ?* Il faut voir plus profondément ce qui fait la richesse du patron.

Le pouvoir économique est une chose relativement nouvelle. Auparavant, le pouvoir était surtout militaire (serfs, esclaves). *Le pouvoir militaire est devenu économique au moment où est apparue la grande industrie.* On peut voir d'une manière palpable ce passage dans la littérature du XVII e siècle (Saint-Simon : Visite *du banquier à Louis XIV), on passe de la production individuelle à la production collective.*

Notons bien qu'il y a des degrés ; par exemple, les transports ont toujours été collectifs (routes) ; l'unité de l'état repose là-dessus.

Cependant pour l'essentiel, le travail, a été individuel jusqu'à l'établissement du capitalisme. Les Paysans étaient tenanciers de la terre qu'ils pouvaient cultiver, l'artisan avait en mains ses outils et ses matières premières.

Méthode et travail collectif.

On restait esclave de la tradition : secrets de métiers, routine paysanne. Tant qu'on se fie à l'instinct, on ne peut pas faire de travail collectif, car les divers instincts ne coïncident pas - Le *travail est devenu collectif en même temps que systématique.*

On a *divisé* de plus en plus le travail.

Finalement, on *arrive à des ouvriers « parcellaires»*. [182] C'est l'application de la règle de Descartes diviser les difficultés.

Seulement, si la méthode apparaît dans le travail, elle disparaît du travailleur.

Un et un ne peuvent faire deux que dans un seul esprit. L'unité systématique de l'action ne peut pas se trouver dans un seul travailleur, mais dans celui qui les dirige tous.

En même temps se développaient les sciences et les industries d'extraction. La science a d'abord créé les machines comme un jeu.

Les causes de la grande industrie sont :

1) le fer solide, abondant, à bon marché (application de la houille à l'extraction du minerai de fer : hauts-fourneaux).
2) le développement des notions mécaniques.
3) la division du travail à l'extrême.

Dans la grande industrie, l'opposition du caractère méthodique et du caractère aveugle du travail devient pure : *La coordination même est confiée à un cerveau de fer* (machines). *La méthode a été enlevée aux hommes pour être transportée dans la matière.*

À ce moment-là, les hommes deviennent des rouages. *Les ouvriers deviennent effectivement des choses dans leur propre travail.*

La grande industrie. L'entreprise

Formules de Marx :

« Dans la manufacture et l'artisanat, le travailleur se sert d'un outil ; dans la fabrique, il est au service de la machine. Là, c'est lui qui détermine le mouvement de l'instrument de travail [183] dont il doit au contraire ici suivre le mouvement. Dans la manufacture, les membres du travailleur formaient un mécanisme vivant ; dans la fabrique, il

existe un mécanisme mort indépendant d'eux, auquel ils sont incorporés comme des rouages vivants. »

« Le détail de la destinée individuelle du travailleur de fabrique non qualifié s'évanouit comme une chose de valeur nulle devant la science, les formidables forces naturelles, et le travail collectif, qui sont cristallisés dans le système de machines et constituent la puissance des maîtres. »

« Le capitalisme, c'est la subordination du travail vivant au travail mort... » « C'est le renversement du rapport normal entre le sujet et l'objet. »

Quelle est la situation du maître par rapport à ces machines ? Il est aussi esclave de l'usine que les ouvriers.

L'essence de la domination qui se cristallise dans l'entreprise, c'est la subordination de l'individu à la collectivité. *La puissance du capitaliste, c'est la puissance des machines* Sur les ouvriers, tandis que, dans la manufacture, le maître ne représentait que la coordination des travaux.

Lois de l'entreprise : D'une manière générale, la loi de tout pouvoir c'est la *concurrence.* Ici il s'agit de concurrence économique. (Nous en sommes à la production, non au pouvoir d'échange.) Un pouvoir fondé sur l'organisation collective ne peut se maintenir qu'en étendant l'organisation collective. La grande entreprise triomphera toujours de la petite. Il faut s'incorporer plus d'ouvriers, introduire une division du travail plus grande.

[184]

Le travail gratuit des ouvriers va donc en réalité à l'entreprise, non au patron. *C'est l'entreprise qui extorque aux ouvriers du travail gratuit.* L'entreprise achète des outils morts et des outils vivants. Grâce à la propriété des outils vivants de produire plus qu'ils ne consomment l'entreprise s'étend.

De nos jours, le patron doit avoir l'air riche à cause du crédit ; le luxe est, pour les patrons, un moyen de montrer de la puissance et donc de l'étendre. Chez les Russes, le patron est parti, mais l'usine est restée. Cela revient au même. *La loi de la vie économique actuelle, c'est l'accumulation.* Le patron a le pouvoir d'être égoïste, mais il n'a pas celui d'être bon.

Donc, le centre de la question c'est la grande industrie et non le régime de la propriété. L'opposition des intérêts est absolue, entre ceux qui représentent la puissance de l'entreprise et ceux qui travaillent.

La question n'est pas celle de la forme du gouvernement mais celle de la *forme du système de production. L'État se trouve donc pratiquement entre les mains des capitalistes.*

En Russie, c'est au fond la même chose.

La vie sociale elle-même se transforme en même temps que la vie économique. La fonction de coor*dination* l'emporte sur la fonction de production. Il en est de même pour tout l'État. -

La bureaucratie :

La forme actuelle de l'État reflète ce primat de la fonction de coordination avec la bureaucratie. Les bureaucrates ne font rien, mais coordonnent ce que [185] font les autres. Ils tendent à être parasitaires, à se développer au-delà du nécessaire. Cela vient de ce qu'ils sont incontrôlables et de ce, que la bureaucratie est quelque chose de mécanique (sociétés anonymes).

Quel que soit le dictateur ou le roi, il s'appuiera sur la bureaucratie (Staline).

Cet appareil a pour instruments propres les moyens collectifs. L'armée, la police, deviennent bureaucratiques.

Impuissance de l'individu.

Ainsi l'individu ne pèse à peu près plus rien. Il est difficile de s'en rendre compte à cause du bourrage de crâne qui existe depuis soixante ans. Le simple individu n'a aucun recours contre personne . Si la police le brime, rien ne peut le protéger. La presse est acquise à la police. La police, si elle le veut, peut rendre coupable un citoyen innocent.

La magistrature, les administrations publiques, tout est fait pour servir les citoyens, mais quand les citoyens sont mécontents des serviteurs, ils n'ont plus aucun moyen...

[187]

IV. ÉTAT DE CHOSES ACTUEL

« Ouvriers-Choses » sur le marché du travail,

Retour à la table des matières

Les salariés sont traités comme des choses sur le marché du travail par le fait qu'ils sont vendus et achetés, et par le taux auquel ils sont achetés.

Pour avoir la faveur de se vendre à un tel taux, il faut encore acheter le contremaître.

Pensons aux docks à Marseille, aux femmes qui sont obligées de se prostituer pour faire vivre des enfants rachitiques, misérables, qui, plus tard, subiront les mêmes servitudes.

Les secours de chômage ne datent que de la crise. Avant, on ne faisait rien pour les chômeurs. Les ouvriers sont traités plus mal que les esclaves de Caton ; même des hommes valides, jeunes, sont mis au rancart.

« Ouvriers-choses » dans l'entreprise.

Les ouvriers sont traités ensuite comme des choses quand, sortant du marché du travail, ils arrivent dans l'entreprise.

[188]

C'est, avec la « rationalisation », le travail à la chaîne. Leur vie est sans cesse sacrifiée (courroies de transmission, bâtiments, mines). Il arrive aussi souvent, surtout en Amérique, que les ouvriers soient surveillés dans leur vie privée (Ford : mouchardage).

Pourquoi tout cela ? Parce que les machines ont moins besoin des hommes que les hommes des machines. L'homme se trouve maintenant subordonné à la machine. C'est ce que Descartes n'avait pas prévu dans le *Discours de la Méthode.* La domination de la nature sur l'homme s'exerce maintenant par la machine. Ceux qui sont maîtres des machines sont maîtres des hommes et de la nature. Ils ont bien choisi de se faire les exécuteurs de cette oppression.

Palliatifs ?

On a essayé souvent les palliatifs :

a) *Capitalistes genre Ford : participation* des ouvriers aux bénéfices ; ce n'est qu'un moyen de corruption. C'est une prime à la production, une cause d'avilissement supplémentaire, pour les ouvriers.

b) *Partis socialistes :* Conseils d'entreprise ; soi-disant participation des ouvriers à la gestion de l'entreprise. Cela n'a rien changé.

c) *Russie :* On a chassé les capitalistes. L'expérience montre que cela ne sert à rien tant que la grande industrie demeure. Les capitalistes sont remplacés par les bureaucrates.

d) *Corporations :* (Allemagne - Italie – Autriche)

[189]

On ne peut guère encore en parler. Les plans réalisés sur le papier manquent de précision. Une situation pareille ne peut pas être changée par un palliatif, mais par une transformation des moyens de production.

La Contrainte.
Les « Droits de l'Homme » foulés aux pieds.

Conséquences politiques d'un tel état de choses notre système social est fondé sur la contrainte. Les ouvriers le subissent, mais ne peuvent l'accepter. La contrainte n'est pas compatible avec la démocratie. Il est clair qu'il est impossible que des hommes traités comme des choses sur le marché du travail et dans la production soient traités comme des citoyens dans la vie publique.

En effet, la liberté d'expression est subordonnée aux machines constituant un capital ; il y a des choses qu'on ne peut pas dire dans les journaux bourgeois, ni non plus dans les journaux se réclamant des ouvriers parce qu'on n'est pas orthodoxe.

Il n'y a pas de vraie liberté de parole (difficulté pour la salle, les affiches, etc.).

Il n'y a aucune liberté personnelle : on est sujet à la prison, à la condamnation injuste.

Quand à la magistrature, les hommes riches peuvent l'acheter : ils la menacent d'une campagne de presse, ou lui promettent des appuis politiques. Pour avoir les services d'un avocat, il faut de l'argent.

D'ailleurs tout s'achète. On peut ne pas partir à la guerre si on a de l'argent… les mines de Briey [190] n'ont pas été bombardées quoiqu'elles aient fourni du minerai aux Allemands pendant toute la guerre. 'Toutes les lois qui garantissent la liberté et l'égalité en République sont des illusions parce que l'état n'est ni contrôlé ni contrôlable.

Il est impossible de réformer l'État si on ne change pas d'abord le système de production.

On voit bien que, plus les masses travailleuses sont opprimées par le régime économique, plus l'État est oppressif. Quand il s'agit d'un État totalitaire, les oppressions se multiplient l'une par l'autre. Quand c'est le même pouvoir qui domine les entreprises et le reste, on ne peut plus rien faire du tout : c'est le cas de la Russie.

Les États « fascistes » sont intermédiaires.

En France, on a encore quelque liberté.

Devoirs envers l'État

1) *Envers l'État tel qu'il est*

C'est une force brutale ; l'obéissance est une nécessité, non un devoir. Plutôt, c'est un devoir envers soi-même que de ne pas aller se briser la tête contre 1'État quand il n'y a rien à faire. D'autre part, c'est un devoir, et non un droit, que de ne jamais laisser échapper un atome de la liberté que vous laisse l'État : ne jamais accepter l'idéologie officielle, créer des centres de pensée indépendante. C'est un devoir de réagir contre l'oppression étatique dans la mesure où cette réaction ne constitue pas un suicide.

2) *Devoirs envers la transformation de l'État*

Nous allons envisager diverses conceptions.

[191]

V. LES DIVERSES CONCEPTIONS DE L'ÉTAT

Machiavel (dans le Prince).

Retour à la table des matières

Il faut promettre moins qu'on ne peut tenir, faire du mal tout d'un coup, mais répandre les biens goutte à goutte. Un prince doit faire que ses sujets aient besoin de lui en tout temps. Lui ne doit avoir d'autre pensée que la guerre et l'exercice militaire. Il faut que le prince se fasse craindre et qu'il soit libéral, non en cachette mais ostensiblement. Il est plus sûr d'être craint qu'aimé ; l'amour est un bien que les hommes rompent quand ils le veulent ; dans la crainte, ils sont tenus par la peur.

En faisant la guerre à l'extérieur, on évite la révolution à l'intérieur.

Le prince doit, à certaines époques de l'année, occuper le peuple par des fêtes et des spectacles.

Machiavel fait une séparation complète entre la force et le droit. C'est le principal bastion des tyrans que de confondre volontairement la force et le droit. Il faut donc être reconnaissant à Machiavel d'avoir [192] fait cette analyse. Son cynisme montre *la force pure.* Il montre que l'essence de l'autorité, c'est la crainte du côté des sujets, et la cruauté du côté des princes.

Rousseau :

Il a fait au contraire un *tableau de la société parfaite fondée sur le libre consentement de chacun.* Bien entendu c'est irréalisable parce que les hommes ne sont pas bons.

Origine du *pacte social :* nécessité naturelle.

Mais il faut chercher une union qui ne nuise a personne, c'est-à-dire « trouver *une forme d'association par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même* » (formule de tout le problème social). Chacun accepte d'avance la volonté de tous. Cela marque le passage de l'état de nature à l'état civil. L'état social est la condition de l'exercice de la raison, de l'avis même de Rousseau.

EN RÉSUMÉ :

Étant donné que les lois sont des obligations que les citoyens contractent les uns avec les autres, il faut qu'il y ait *réciprocité parfaite entre la société et les citoyens, que tous les citoyens aient la même position par rapport à la société.*

Il est impossible d'avoir confiance en qui que ce soit pour diriger le peuple, sinon en le peuple lui-même.

Il faut que les délibérations ne portent que sur [193] les choses vis-à-vis desquelles le peuple est un. Pour qu'il y ait des affaires par rapport auxquelles le peuple tout entier soit un, il faut que *tous soient sujets dans l'action* collective, qu'il n'y en ait pas qui soient de simples objets.

Tous les citoyens doivent prendre une part également active à l'action collective, c'est-à-dire à la production.

Il ne faut pas que les décisions concernant le bien public soient prises par des particuliers. Malheureusement, le *Contrat social* reste *sur le plan idéal. Il* n'y a là *rien de réel.*

Marx et Lénine.

La machine d'État est constituée par les fonctionnaires (bureaucratie), l'armée, la police. Cette machine est oppressive. L'armée, la police, la bureaucratie sont permanentes. Tant qu'il y aura trois appareils de ce genre, il y aura oppression. *L'expérience des Russes* le montre bien. Marx veut substituer la *milice* à l'armée permanente. (Il n'y a pas de gens qui aient le métier des armes.) Les milices sont composées de

citoyens qui, de temps en temps, prennent les armes, leur chef aussi. Il voulait une police contrôlable par la population. Lénine voulait remplacer la bureaucratie par des gens responsables, révocables, n'ayant que le salaire d'ouvriers qualifiés. Là, il doit y avoir un roulement.

Ces mesures répondraient parfaitement bien au *Contrat social*, car tous ces hommes penseraient en citoyens, et non en membres du gouvernement. Ils [194] sauraient, par exemple, que deux ans plus tard ils subiraient en citoyens les mesures qu'il prendraient. Ce vice d'optique que crée la puissance serait réduit au minimum ; cela réaliserait le maximum d'objectivité. Aucune bonne volonté ne peut suppléer à cette condition. Plus un pouvoir est permanent, plus il est oppressif.

De nos jours, pratiquement, les pouvoirs sont permanents. Il s'agit de briser cette oligarchie. Cet appareil est-il brisable, et dans quelles conditions ?

Il faut que les délégués du peuple (des délégués sont nécessaires, puisque le peuple n'a pas le temps de gouverner lui-même) soient du peuple et n'en sortent pas en exerçant les pouvoirs publics.

Il s'agit d'examiner : 1) si cette vue est juste en elle-même ; 2) si elle est applicable.

Il y a deux conceptions : a) gouvernement pour le peuple, mais non par le peuple ; b) gouvernement pour le peuple et par le peuple.

La première constitue le « despotisme éclairé ».

Le despotisme éclairé.

Le despote a intérêt à ce que ses sujets soient libres et heureux jusqu'à une certaine limite. Est-il possible que le despote soit assez juste pour ne vouloir que l'intérêt de ses sujets ? Plus un homme a confiance dans sa propre vertu, plus il rendra son pouvoir fort. Or, faire du bien à des sujets, c'est augmenter leur pouvoir d'agir. On ne peut donc pas l'augmenter si on commence par le ravir. La puissance [195] politique sépare radicalement du commun des mortels, étant donné qu'on a un corps et une imagination. Enfin, tous les hommes ont des passions et aiment commander pour commander ; cet amour du commandement risque d'abolir les bonnes intentions.

Toutes les fois qu'il y a un monopole du pouvoir, ceux qui sont au pouvoir sont nos ennemis. Il ne faut pas les renverser brutalement sans garanties, il faut essayer de limiter leur pouvoir comme on essaye d'arrêter les envahisseurs en temps de guerre.

Il importe donc peu qu'il y ait telle ou telle forme du pouvoir, du moment où il y a un monopole. Le monopole du pouvoir est solidement établi depuis qu'il y a des nations.

« Toutes les résolutions politiques n'ont fait que perfectionner la machine d'État au lien de la briser » (Russie) ; les vues de Marx sont bien confirmées.

La seconde conception (gouvernement pour le peuple et par le peuple), c'est la République.

La République *détruit donc ce monopole sur le papier, mais pas en réalité,* parce que les fonctions publiques sont des carrières. Il y a un corps permanent de gens qui possèdent les fonctions publiques. Les « serviteurs de l'État » en sont les maîtres,

Comment abolir ce monopole ?

Il faudrait *abolir le caractère attrayant des fonctions publiques* en diminuant le traitement, il [196] faudrait aussi les rendre sans cesse renouvelables (Lénine). *Établir un système de roulement.*

Mais le monopole de la fonction repose sur le monopole des capacités. C'est pourquoi « chaque cuisinière doit apprendre à gouverner l'État ».

Il faut établir des coopératives, des syndicats ouvriers et éviter les bureaucrates permanents, ce qui est difficile. Un homme reste secrétaire parce qu'il en est le seul capable intellectuellement, et on est dans un cercle vicieux : il ne cherche pas à instruire ses, camarades ; c'est une image en petit de ce qui se passe dans l'État.

Cette idée s'élargit : aucune fonction collective ne doit être un monopole (vie économique). On sépare artificiellement vie économique et politique. Or, de nos jours, c'est la fonction, et non la propriété qui fait la puissance économique. Le pouvoir économique se définit par la

gestion. Le monopole des fonctions économiques et celui des fonctions politiques sont liés. Il *doit y avoir à la fois démocratie, économique et démocratie politique, ou pas de démocratie du tout.* Par exemple, si un ouvrier était directeur d'usine pendant un an, et cela à tour de rôle, il y aurait direction, et non oppression.

Théoriquement, c'est parfait. Mais est-ce applicable ? Il faudrait que les ouvriers aient une culture théorique solide...

En attendant, l'État est un mal oppressif qu'il faut essayer de réduire le plus possible.

On peut examiner quatre conceptions :

L'État démocratique.
l'État corporatif catholique
l'État royaliste
l'État fasciste.

[197]

L'État démocratique.

On a encore certaines libertés inconnues en Allemagne ou en Russie, par exemple. C'est extrêmement précieux. Ces libertés sont liés à la vie économique. La crise amène forcément un renforcement de l'autorité.

Conception catholique :

Idée essentielle : il s'agit d'éviter que l'unification se fasse sous la domination de l'État.

Mais est-ce possible ?

Les représentants des ouvriers sont forcement contrôlés par l'État. Si l'État arrive, en fait, par l'intermédiaire des corporations, à étendre

ses pouvoirs économiques, ce sera forcément un développement des pouvoirs politiques. Mais il y a des degrés : l'organisation du système est d'autant moins mauvaise que l'État a moins la main sur les corporations.

Royauté :

Décentralisation - mais, actuellement, il y a une nécessité impérieuse, il ne faut pas se faire d'illusions (*cf*. jacobins-bolchéviks). Cependant, il faut essayer le moindre mal.

Conseils séparés : la synthèse ne s'en fera qu'auprès du roi. (Là-dessus : opposition avec corporations catholiques.)

[198]

Amélioration de la condition des paysans pour arrêter l'exode vers les villes.

Droit de grève économique, pas politique.

Heures de travail illimitées.

En somme l'État est souverain par le roi.

C'est le *règne des compétences,* c'est le principe essentiel, ainsi que la *responsabilité individuelle,* non collective. *Le monopole des fonctions publiques* est érigé en principe (antithèse des vues de Marx).

Commentaire : Actuellement, les affaires sont trop grandes pour un homme, notamment toutes les affaires industrielles et financières qui comptent. Si on essaye de rétablir 1'unité, un homme ne peut pas tout faire. La compétence et la responsabilité individuelles sont impossibles, ainsi que le contrôle. Il *s'agirait de trouver un moyen de décentraliser la* vie *économique.* Il y a des facteurs favorables : électricité.

Les entreprises capitalistes, une fois qu'elles dépassent le pouvoir de contrôle d'un seul homme, sont submergées par la bureaucratie.

État fasciste :

MUSSOLINI.

Centralisation intégrale.

Le moteur moral du système, c'est le dévouement, le sacrifice, *l'abnégation totale de soi*. La vie est conçue comme une *lutte*. On doit mépriser la vie commode. *En dehors de l'histoire, l'homme* [199] *n'est rien*. « Pour le fascisme, tout est dans l'État, et rien d'humain ni de spirituel n'existe et, *a fortiori,* n'a de valeur en dehors de l'État. » Le fascisme s'élève au-dessus de l'antithèse « monarchie-république ». On y cultive le *mythe de l'intérêt général*. La *fin*, c'est *la société, l'espèce, la collectivité.* « L'État est l'absolu dans lequel les individus et les groupes ne sont que relatifs.» « L'État est une volonté de puissance et de domination. »

Commentaire : C'est là la pensée secrète de tout État. Tout pouvoir tend vers l'extension. L'État tend naturellement à être totalitaire. Cela se voit un peu partout.

RUSSIE :

On y trouve la *même idée essentielle : « l'individu n'est rien ». Sacrifice complet,* même de la conscience morale. *Cf.* le livre de Victor Serge : *la Ville conquise*. La conclusion est : « Nous ne sommes rien, c'est la masse qui est tout, nous devons tout sacrifier à la masse, même nos scrupules. »

Mais sacrifice au profit de qui ? Au début, on disait : « de la classe ouvrière ». Maintenant, c'est au profit de l'État. L'État est devenu, de plus en plus, l'expression de la classe ouvrière. On assiste à une abnégation de l'individu au profit de l'État. L'internationalisme se transforme en nationalisme.

Traits communs à l'Allemagne, l'Italie, la Russie : morale du dévouement, de l'abnégation, non seulement par rapport aux jouissances,

mais aussi [200] par rapport à la tranquillité morale. Même celui qui est à la tête ne poursuit pas le luxe, mais la puissance. *Ces traits sont plus caractérisés en Russie que dans n'importe quel État.*

Cette morale du dévouement est mise au service de la police. Pratiquement, tout le monde est de la police. *Le procédé essentiel, c'est la mainmise sur la jeunesse.* Il y a étatisation à partir de sept ans, l'uniforme est imposé. Il n'y a plus de devoirs ni de leçons à la maison. La classe est livrée aux « pionniers » qui font finalement la loi aux instituteurs. Les jeunes sont chargés de dénoncer les membres de l'enseignement et leurs parents. On organise des concours : c'est à qui convertira le plus vite ses parents. Cette mainmise sur la jeunesse est tout à fait antimarxiste.

Il y a un seul parti, un parti au pouvoir, et tous les autres sont en prison. Quand, dans ce parti, il y a une majorité, la minorité est considérée comme une fraction de parti (Trotsky). Il n'y a qu'une *seule presse, une seule littérature.* Marx et Lénine sont subversifs en Russie. L'enseignement est exclusivement étatique, jusque dans les matières qui sembleraient indépendantes (biologie). En Russie, en plus du *bourrage de crâne*, et de la *fanatisation*, il y a une *industrialisation.*

Conclusion : Cet État est le pire des maux.

Attitude pratique à avoir en face de l'État :

Après cet examen, essayons de mieux définir les devoirs envers l'État.

Étant donné que certaines fonctions de L'État [201] servent l'intérêt de chacun, on a le devoir, vis-à-vis de ces fonctions-là, d'accepter de bon gré ce qu'impose l'État, (Exemple : réglementation de la circulation.)

Pour le reste, il faut subir l'état comme une nécessité, mais ne pas l'accepter à l'intérieur de soi. On y a souvent beaucoup de mal, surtout quand on a été élevé dans une certaine atmosphère. Il faut refuser de reconnaître les récompenses, (on peut heureusement refuser les récompenses, sinon les punitions), user au maximum de toutes les liber-

tés que l'Etat nous laisse (il est très rare que les citoyens osent user de tous les droits réels).

On a aussi le devoir de prendre contre la loi les libertés que 1'État ne nous laisse pas, dans la mesure où cela en vaut la peine. On a le devoir, quand les circonstances nous permettent de choisir entre plusieurs régimes, de choisir le moins mauvais. L'État le moins mauvais est celui où on est le moins encadré par l'État, et celui dans lequel les simples citoyens ont le plus de pouvoir de contrôle (décentralisation ; caractère publie, et non pas secret, des affaires de l'État ; culture des masses).

On a le devoir de travailler à la transformation de l'organisation sociale : augmentation du bien-être matériel et instruction technique et théorique des masses.

[203]

VI. Relations Internationales : (Politique extérieure de l'État).

Retour à la table des matières

La diplomatie est secrète. On n'a aucun moyen de contrôle. Or, la diplomatie engage toute la vie des citoyens. Ainsi, un appareil d'État irresponsable dispose de la vie des citoyens sans qu'ils le sachent. (Exemple : clauses secrètes du traité franco-russe.)

La *presse* joue un grand rôle. Les journaux qu'on ne peut pas corrompre, on peut les saisir. La presse est le plus puissant moyen de politique extérieure. Spinoza : « Il vaut mieux que l'État ait de bons plans connus des ennemis que de mauvais cachés des citoyens. Ceux qui peuvent régler secrètement les affaires de l'État l'ont absolument en leur puissance et, comme à l'ennemi en temps de guerre, tendent aux citoyens des pièges en temps de paix. »

En 1917, on a refusé la paix sans que le peuple français ait jamais su qu'il y avait eu des négociations. [204] Voir le livre de Paul Allard sur les comités secrets. On y reproduit des discours de Doumergue, Painlevé, Poincaré, etc.... et aucun n'a donné de démenti. Poincaré a maintenu et approuvé Nivelle alors que tout le monde reconnaissait

qu'il n'était pas qualifié. À la suite de l'offensive du Chemin des Dames il y eut des mutineries, ce qui était naturel, d'où des exécutions après jugement sommaire. Les officiers choisissaient arbitrairement les soldats à fusiller (en général les plus braves). On faisait pression sur les conseils de guerre pour les forcer à condamner. Quant aux chefs coupables, on ne faisait pas plus que leur enlever leur commandement. Tout cela vient du secret. Toutes les décisions qui engagent des vies humaines sont prises par ceux qui ne risquent rien. Quant aux politiciens (Poincaré), ils risquent encore moins que les généraux.

Y a-t-il des remèdes ? Ceux qui se placent sur le plan des rapports extérieurs entre États sont illusoires. Il n'y a pas plus de contrôle avec la S.D.N. que sans elle. Tant qu'il y aura des États incontrôlables, tout sera vain.

La lutte pour une bonne politique extérieure est en réalité la lutte pour une bonne politique intérieure. Plus l'État se sent dépendant, plus on a des chances d'échapper à la catastrophe.

Tant que là diplomatie sera secrète on ne pourra pas, sur le moment, parler de guerres offensives ou défensives. Les citoyens pourront toujours dire : « On nous a imposé cette guerre », mais est-ce l'appareil d'État de leur pays, ou celui du pays adverse qui l'a imposée ? Les puissants de chaque pays se respectent.

[205]

Ce sont les mêmes gens qui croient que le pacte Kellogg garantit la paix et que les députés sont les représentants du peuple ! Ce sont là des croyances très pures, mais bien naïves.

La Colonisation.

C'est le même problème que celui du capitalisme. On colonise pour agrandir les entreprises, non pour le bien-être des colonisés. Dire : « Il faut réformer la colonisation » revient à dire : « Il faut transformer le régime social », il faut voir les hommes, et non plus les choses.

On peut résumer par le tableau suivant la question de la colonisation :

Bienfaits : routes, chemins de fer, usines, hôpitaux, écoles, destruction des superstitions et de l'oppression familiale (joug qui pèse sur les femmes, etc.).

Inconvénients ou horreurs.

Voir les articles du *Petit Parisien* publiés par Louis Roubaud. Châtiments corporels, massacres, bombardements ; il est indifférent aux masses françaises qu'un contremaître puisse impunément massacrer un indigène. Histoires de Madagascar : les prisons sont tellement pleines que ceux qui y sont condamnés ne peuvent plus y aller, alors c'est le travail forcé. Voir Gide : Congo, travail forcé ; on a calculé que chaque mètre de chemin de fer coûtait une vie humaine, etc...

Conclusion : La colonisation a souvent été commencée par des gens admirables : explorateurs, missionnaires. Tout vient du régime intérieur [206] de l'État. Les choses seront ainsi tant que les hommes seront subordonnés aux choses. Entre ce qui se passe à l'intérieur et ce qui se passe aux colonies, il y a une différence de degré, non pas de nature. On pourrait cependant essayer d'atténuer ces horreurs avec un peu plus d'humanité.

[207]

VII. CONCLUSION

SUR LES RAPPORTS DE L'INDIVIDU AVEC LA SOCIÉTÉ

Retour à la table des matières

L'idéal sur lequel il faut se régler, c'est la coo*pération*, c'est-à-dire *l'échange des travaux.* C'est la seule forme de rapports qui soit conforme à la loi morale de Kant : traiter les hommes comme des fins.

La division du travail a fait que chaque homme est une partie de travailleur. On ne peut même plus dire que les esclaves servent aux hommes libres, car nos esclaves à nous servent à nourrir des machines.

Que peut-on faire ? Il faut favoriser l'avènement de ce régime idéal en *favorisant l'éducation des masses ouvrières* (qu'il ne faut pas confondre avec le bourrage de crâne étatique). On peut subir, mais on ne peut accepter le régime actuel de production. Se défendre de penser à tout cela, c'est se rendre complice. Il faut au contraire tenir sa place dans ce régime et y faire quelque chose.

[209]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)

TROISIÈME PARTIE

Les fondements de la morale

« Si le monde est divin, tout est bien ; si le monde est livré au hasard, ne va pas toi aussi au hasard.
« La pensée libre de passions est une citadelle. »
(MARC-AURÈLE.)

Retour à la table des matières

[209]

PLAN DE LA TROISIÈME PARTIE

I Morale

I) Morales fondées sur autre chose que la conscience :

A) Morales de l'intérêt
a) Eudémonisme
b) Utilitarisme.

B) Morales de l'instinct
a) Hume, Adam Smith
b Guyau

C) Morales sociologiques : Durkheim, Lévy-Bruhl
D) Morales théologiques

II) Fondements véritables de la morale
III) Étude des moralistes rationnels

a) Socrate
b) Platon
c) Les cyniques
d) Les stoïciens
e) Descartes Rousseau
g) Kant

II. Psychologie du sentiment esthétique.

I) Part du corps, de la sensibilité.
II) Part de l'esprit, de l'entendement.
III) Harmonie, dans le beau, du corps et de l'esprit.

III. Plans divers :

La connaissance de soi : Le « je » et le « moi »
L'amour de la vérité
Le sacrifice
Philosophie et métaphysique
La relativité de la connaissance
L'erreur

Le temps
Intuition et déduction
Actes volontaires et non volontaires
L'attention
Rôle de la volonté dans la vie affective
Rô1e de la pensée dans la vie affective
L'imagination dans la création littéraire et dans la Pensée scientifique
Le courage
Le suicide
Justice et charité
Les idées abstraites
Bacon « L'homme ne commande à la nature qu'en lui obéissant. »
Platon. Notes sur Platon : « La République » (Livres I, VI, VII).

[211]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)
Troisième partie. Les fondements de la morale



Morale

1) MORALES FONDÉES SUR AUTRE CHOSE QUE LA CONSCIENCE :

Retour à la table des matières

1) Morales de l'intérêt :

A) ***Eudémonisme :***

Aristippe de Cyrénaïque, contemporain de Platon, disciple de Socrate. (N. B. : Socrate était un esprit tellement libre que ses disciples ont suivi toutes les voies) : le *bien est le plaisir*. *N'importe quel plaisir*.

Épicure: (IVe siècle disait : le *bien est le plaisir calculé*, c'est-à-dire qui ne risque pas d'être compensé ensuite par des maux. Il distinguait le « plaisir en repos » et « le plaisir en mouvement ». Le premier

est simplement l'absence de douleur ; [212] cela signifie que l'âme sans douleur peut jouir d'elle-même.

Le plaisir en repos est toujours pur, il faut arriver à ce que l'âme jouisse de son existence. Cela aboutit à une règle de vie équivalente à celle des stoïciens. (*Cf.* Spinoza : « La béatitude n< est pas la récompense de la vertu, mais la vertu elle-même. »)

B) ***Utilitarisme :***

Bentham - *Le bien est l'intérêt du plus grand nombre.*

On peut toujours se demander, dans un sujet de morale, comment un utilitariste le traiterait. Exemple - le châtiment est mauvais parce qu'il fait du mal au coupable ; il est bon parce qu'il évite des crimes. On fait une addition algébrique.

Étude de cette doctrine : Par définition, le plaisir est par soi-même une fin, mais le plaisir du voisin n'est pas par soi-même une fin. Dès que le plaisir passe au voisin, il cesse pour moi d'être une fin.

C'est un tour de passe-passe philosophique,

Il s'agirait alors d'établir un rapport entre mon plaisir et celui du voisin, entre l'intérêt particulier et l'intérêt général.

Les *tyrans* invoquent toujours *l'intérêt général*, on peut toujours démontrer que le bouleversement de l'ordre social est mauvais.

Le tort des gens du XVIIIe siècle a été de croire que la société est une somme d'individus...

Au XIXe siècle, on s'est aperçu qu'elle était plutôt un rapport entre individus, que l'intérêt général se fondait sur la structure sociale.

Remarquons que tous les attentats qui ont [213] échoué sont considérés comme des crimes, alors que beaucoup de ceux qui ont réussi sont loués par la suite. Dans les luttes sociales, les vaincus sont maudits. C'est naturel, parce que ce qui apparaît chez eux c'est la destruction, et non la construction.

Les tyrans ne sont pas hypocrites en se réclamant de l'intérêt général.

L'oppression, c'est l'opposition de la structure sociale et des individus. L'intérêt général, c'est l'intérêt de ceux qui manient l'appareil social, opposé à l'intérêt de ceux qui sont dessous.

Tous les mouvements libérateurs ont été faits au nom des individus. Bon criterium pour découvrir l'oppression : voir si on invoque l'intérêt général.

Cf. remarque de Rousseau sur *Oportet unum hominem pro populo mori* (Caïphe).

La vie de la masse est à la disposition de quelques individus. Cette doctrine se retourne donc contre elle-même.

En réalité, Bentham a été amené à parler de l'intérêt *universel* des individus, en parlant de l'intérêt *général*. On peut, en effet, considérer les individus de deux manières. L'intérêt de l'individu considéré comme homme, abstraction faite des contingences, nous fait passer à une morale de la conscience. C'est ce qui est arrivé à Bentham sans qu'il s'en rende compte.

Bentham n'a pas vu le problème ; aussi, il a versé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; il n'a pas vu l'ambiguïté de l'intérêt général. Son principe de morale était conservateur sans qu'il en eût conscience, alors qu'il était radical (extrême gauche, alors).

[214]

2) Morales de l'instinct

École anglaise : Hume, Adam Smith.

Adam Smith a fondé une notion claire d'économie politique. C'est de lui que procèdent les économistes du XIXe siècle. Il est très important.

Cette morale de l'instinct repose sur une idée simple : quand d'autres ont de la peine, nous avons aussi de la peine.

Étude de cette théorie

Cette théorie ignore les cas de conscience et les luttes intérieures. La vertu n'intervient pas quand on fait du bien à autrui pour se soulager soi-même.

Les stoïciens disent que la vertu est une faiblesse. Prenons des exemples. Celui de Jean Valjean, dans les *Misérables* (La tempête sous un crâne) est excellent : qu'est-ce qui pousse Jean Valjean à se dénoncer ? Il ne connaît pas le vieux bonhomme, mais il sait qu'il n'est bon à rien ; d'autre part, il a la responsabilité de ses ouvriers ; tous les sentiments de solidarité et de sympathie le pousseraient à rester tranquille. (On peut dire qu'il n'y a pas eu de Jean Valjean réel. Oui, mais notre admiration pour lui est réelle.)

Dans tous les cas où l'on fait le malheur de ses proches, et le bonheur de gens lointains, il n'y a certainement aucune solidarité ni sympathie. Nous vivons tous en marchant sur des êtres humains, mais nous n'y pensons pas, il faut faire un effort spécial pour s'en souvenir. L'effort rare et méritoire que nous faisons pour porter notre attention sur des choses que nous oublions facilement s'explique [215] par notre volonté d'être sincères avec nous-mêmes, et non pas la sympathie, puisque cet effort aboutit à une souffrance.

Tous ceux qui rompent avec leur entourage pour être fidèles à ce qu'ils pensent font de la peine aux autres et à eux-mêmes. Exemples : saint François d'Assise, martyrs chrétiens des familles païennes. De nos jours : objecteurs de conscience.

On ne fait aucun bien matériel quand on dit la vérité sur les choses publiques : l'opinion réagit d'une manière désordonnée, cela augmente le mal qu'on veut enrayer, etc...

Donc il y a autre chose que la « morale de l'instinct » !

Guyau a appelé sa morale la « morale sans obligation ni sanction ».

Jugement :

Les sanctions n'ont rien à voir avec la morale, mais on a besoin d'une obligation pour pratiquer la vertu.

Il y a quelque chose en nous qui contraint d'une manière impérative. Quand on est vertueux, on a l'impression qu'on fait le contraire de ce qu'on ferait naturellement.

3) Morales sociologiques

Durkheim - Lévy-Bruhl.

Ils disent.

Quand on est vertueux, on a le sentiment qu'on obéit à une force supérieure ; le commandement [216] est issu de la société. C'est extérieur, car la société nous domine ; c'est intérieur, car nous avons en nous la pensée sociale, Si la morale a pour nous quelque chose de transcendant, c'est pour cela.

Ils donnent des preuves, en montrant :

1) Les ressemblances entre les diverses morales d'une même époque, quels qu'en soient les fondements.

(Exemple : stoïciens et épicuriens.)

2) Les différences entre les morales des différentes époques.

Étude personnelle de cette morale sociologique :

Évolution de la morale :

Dans le domaine de la famille (inceste, chasteté de la femme, mariages d'enfants dans l'Inde, etc...).

La morale familiale change avec la structure de la société. (C'est à cause du point de vue social qu'on considère l'adultère comme plus grave chez la femme que chez l'homme.)

Sur le plan des devoirs entre les diverses catégories d'hommes : Par exemple : tuer un esclave n'était pas, à Rome, une chose honteuse. Même dans Sénèque, on voit qu'il loue la grandeur d'âme du maître qui n'use pas de cruauté vis-à-vis de ses esclaves, comme si cela n'allait pas de soi. Au moyen âge : féodalité ; tout reposait sur la parole donnée.

Aujourd'hui, tout se pose par rapport aux questions d'argent. La spéculation était autrefois considérée comme quelque chose de mal-

honnête - aujourd'hui on ne peut gagner la fortune qu'en Bourse. Il n'y a plus aucun rapport entre la fortune et le travail. L'escroquerie a tout pénétré, la publicité est toujours un bluff et personne ne [217] peut s'en passer, et la concurrence oblige à imiter toutes les escroqueries du voisin.

À l'intérieur d'une même époque, on voit aussi se produire des changements de morale.

Par exemple, pendant la guerre, tout a été bouleversé, les rapports entre les hommes ont changé, tous les rapports de collaboration ont été brisés, sauf les liens établis par la haute finance. Pendant la guerre, on démolissait la science et la culture allemandes (phrases de Barrès, Bazin, etc..., célébrant la grandeur de la guerre, sa vertu purificatrice et divine).

Les mêmes faits se passent dans la guerre civile (Commune de 1871).

Pendant les inondations de 1910 on considérait comme normal d'héberger ceux qui se trouvaient sur le pavé, alors que, maintenant, on trouverait un peu fou d'héberger un vagabond.

Les mêmes choses qu'il fallait atténuer en les exposant en 1789, il fallait les exagérer en 1792 pour se faire valoir.

Après ces considérations et ces exemples, nous pouvons nous demander : « Qu'est-ce *qui, dans la morale, dépend des rapports sociaux ? » C'est la conception commune, courante à la moralité : On* peut dire *qu'une société est d'autant plus civilisée qu'il y a moins de discordance entre la morale sociale et la morale véritable.*

Une société très civilisée serait celle où on pourrait être parfaitement et consciemment vertueux, penser à fond tout ce qu'on fait, sans se faire insulter.

La conception de l'honneur change aussi avec les circonstances. L'honneur est quelque chose [218] d'intermédiaire entre la morale sociale vulgaire et la morale véritable. L'honneur comporte différents degrés. Le jugement de la société évoqué hors de la présence de la société peut s'appeler honneur. Le jugement de l'opinion publique est si puissant que nous ne pouvons nous empêcher de le prendre à notre propre compte. L'honneur peut arriver à rejoindre la pure vertu à la limite : au lieu de dire : « Qu'est-ce que l'opinion publique penserait

de moi ? » On dit : « Qu'est-ce qu'un homme sensé dirait de moi ? à L'homme sensé se confond alors avec notre propre conscience.

C'est la piété envers les morts qui fait surtout le passage.

4) Morale théologique : Dieu (ou les dieux).

La religion pose aussi des fins (comme le fait la morale du plaisir, ou celle de l'intérêt général). Elle pose des *tabous : il* ne faut pas faire telle chose parce que c'est défendu par les dieux. Il y a *des impératifs purement religieux. Ces impératifs-là changent considérablement avec* le *temps, comme les impératifs sociaux.*

On peut citer : meurtres religieux dans les sacrifices humains, et dans certaines guerres (guerres antiques, « guerres de religion ». Inquisition, etc...), religion établissant des castes (dans l'Inde),

Tous les rites sont des impératifs religieux et, par définition, ces impératifs changent avec la religion elle-même. Une religion intolérante pose l'impératif de combattre ceux qui ne la partagent pas.

[219]

*Plus une religion est pure, plus ses impératifs ressemblent aux impératifs moraux.**

On est souvent tenté d'expliquer les impératifs moraux par la religion. Par exemple, que dira-t-on à l'enfant pour lui expliquer qu'il ne faut pas mentir ? Dans une famille religieuse, on lui expliquera que Dieu sait tout. Cette solution fait de Dieu un Dieu-gendarme. L'obéissance ainsi comprise n'est pas une vertu.

Socrate : « Est-ce que nous dirons que l'homme pieux est pieux parce que les dieux l'approuvent, ou est-ce que les dieux l'approuvent parce qu'il est pieux ? »

Donc, si Dieu est extérieur à soi, c'est un Dieu préfet de police, et s'il est intérieur à soi, il n'apporte aucune solution à la question morale.

C'est plutôt l'idéal moral qui prouve Dieu, et non Dieu qui prouve la loi morale.*

Dieu ne peut résoudre la question morale.

Kant : « Si on pouvait constater ou prouver Dieu, la loi ne serait jamais transgressée. »

Ceux qui croient entrer en contact avec Dieu par l'expérience (mystique) commettent une sorte de blasphème. On détruit ainsi le divin.

Par définition, en tant qu'il est la suprême valeur, *Dieu est indémontrable.** Dieu ne peut pas être senti. « V*ere, tu es Deus absconditus* ». On peut dire que Dieu a voulu se cacher précisément pour qu'on ait la notion de lui. Tout essai pour fonder la morale sur la théologie détruit à la fois la morale et la théologie. Il ne faut pas dire « Je dois faire cela parce que Dieu le veut », mais « Dieu le veut parce que je dois le faire. » Dans ce cas-là, Dieu, n'ajoute que la force pour le faire.

[220]

Le passage de l'Ancien Testament au Nouveau marque le passage du Dieu extérieur au Dieu intérieur.

Claudel : « Quoi de plus faible et de plus impuissant que Dieu, puisqu'Il ne peut rien sans nous ? »*

2. FONDEMENTS VÉRITABLES DE LA MORALE :

Retour à la table des matières

« Fais ce que dois, advienne que pourra. » C'est un *impératif catégorique*, non hypothétique.

(*Cf*. Kant. Alors que les impératifs hypothétiques représentent des moyens, les impératifs catégoriques représentent des fins, ce sont tellement des fins que les conséquences sont indifférentes.)

D'où tirons-nous l'impératif catégorique ?

On ne peut pas prouver la vertu. On peut dire que la vertu est la preuve de la preuve.

Toutes les fois qu'on prouve, on prouve la *valeur de l'esprit.* Les preuves reposent sur des hypothèses qui reposent sur la *valeur de la pensée, par définition indémontrable.*

Kant : « Agis uniquement d'après la maxime dont tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle. » « Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de la nature. » (Autrement dit, on se place du point de vue de Dieu.)

Exemple du suicide quand on est désespéré ; on ne peut pas penser l'anéantissement de tout. Pour les autres, nous voulons que les facultés humaines [221] se développent ; donc, nous le voulons pour nous-mêmes. Il y a deux espèces de péchés : ceux qui correspondent à une maxime qui devient contradictoire lorsqu'elle est universelle. (Exemples : promesses fausses, suicide, etc...), et ceux qui correspondent à une maxime qui n'est pas contradictoire, mais que personne ne peut vouloir universellement. On ne peut véritablement être pleinement conscient qu'autant qu'on est vertueux.

Mais ce que Kant vient de dire est purement négatif ; cela écarte certaines choses, mais ne donne aucune fin ; il faut chercher la fin suprême, une fin qui puisse être universelle pour tous les êtres humains.

Pour un être raisonnable, il *ne peut y avoir qu'une fin : la raison. L'être raisonnable est une fin en lui-même en tant qu'être pensant.* Le sacrifice de soi-même comme être pensant est la destruction de la vertu.

Kant : « Agis *de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours comme une fin, et jamais comme un moyen. »*

Par exemple, il n'est pas défendu de permettre que des hommes travaillent pour nous mais, ces travailleurs, nous devons les considérer en eux-mêmes comme êtres pensants. Toutes les fois qu'on parle à quelqu'un qui vous sert seulement en tant qu'il nous sert, on le considère seulement comme moyen. La formule de Kant est analogue à celle de 1'Êvangile : « Aime ton prochain comme toi-même. »

Devoirs envers soi-même : tout subordonner à [222] *cette fin suprême : penser*. Quand même on serait seul dans l'univers, on aurait une raison de vivre.

Devoirs envers autrui : C'est le reflet des devoirs envers soi-même.

Le type classique de dévouement (vieille servante à sa maîtresse, femme envers son mari, etc...) est un manquement à la vertu ; on se dévoue dans ces cas-là au bonheur matériel de l'autre plutôt qu'à sa grandeur. Dès qu'on comprend qu'on honore seulement en autrui la « vertu », on ne peut pas honorer autrui plus que soi-même ; ce serait renoncer à la perfection. Or : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » La perfection est un devoir. On ne peut pas aimer la supériorité d'un homme ; si on aime la perfection, on l'aime pour elle-même ; donc, on ne l'aime pas plus chez les autres qu'en soi.

Devoirs sociaux : Dans la mesure où les rapports sociaux recouvrent des rapports d'individus, et dans la mesure où c'est possible, il faut chercher comment on peut, dans la société, diminuer les facteurs d'oppression.

Conclusion : La fin de la moralité, c'est de *ne rien taire qui attente à la dignité de l'humanité, en soi ou en autrui*. On ne peut pas se mettre en chemin pour sauver des âmes ; d'abord, c'est d'un orgueil formidable ; tout ce qu'on peut, c'est enlever chez les autres les obstacles qui les empêchent d'être lucides. Tout cela est purement *négatif*. *La question, ce n'est pas de taire le bien, c'est d'essayer d'éviter le mal.* On ne peut jamais dire qu'on est généreux, car, toutes les fois qu'on aide des êtres malheureux, on ne fait que se racheter dans une très faible mesure.

[223]

3. ÉTUDE DES MORALISTES RATIONNELS

Retour à la table des matières

1) Le premier en date qui ait suivi une morale rationnelle, c'est **Socrate**. Socrate disait que « Nul *n'est méchant volontairement* », que l'on est méchant par ignorance du bien, que, d'autre part, le bien n'est pas le plaisir ni la puissance, qu'on ne peut pas être maître de quoi que

ce soit si on n'est pas d'abord maître de soi-même. Il disait que le bien consiste à garder son âme pure de toute souillure, de toute atteinte de la passion. Le mal est toujours une faiblesse, et la vertu toujours une force, même quand c'est le contraire en apparence (tyran, et hommes torturés par les tyrans). Un tyran inconscient est plus faible que celui qui, en pleine conscience, accepte de se faire tuer par les tyrans. Socrate, si l'on en croit les dialogues de Platon, avait coutume d'exposer ses idées par mythes. Le principe suprême est évidemment : « Connais-toi toi-même », puisque *le mal est défini par l'inconscience.*

On dit couramment que cette morale est intellectualiste. En fait, c'est complètement faux : dans une morale intellectualiste, on essaierait de prouver le bien (Bentham : bien subordonné à un calcul).

*Pour Socrate, la vertu et les pensées claires proviennent d'une même source, d'une même vertu intérieure, la conscience.**

2) **Platon** : il n'a fait que développer la morale de Socrate.

Par le mythe de la caverne, *Platon a rendu explicite* [224] *le rapport entre vertu et pensée,* qui était implicite chez Socrate. Les exercices intellectuels (mathématiques) sont une condition indispensable pour arriver à la source de la vertu. Tant qu'on n'est pas arrivé à *l'esprit, source commune de la pensée et de la vertu,* la vérité n'a aucun sens, les pensées n'ont aucune valeur. (N.B. : Il faut dépasser les sciences pour contempler l'activité même de l'esprit.) *Le salut moral et le salut intellectuel* sont une seule et même chose : il faut détacher son âme de ce qui passe pour la tourner vers ce qui est, c'est-à-dire la délivrer des passions. Si on ne s'est pas exercé à penser sans passion au moyen du raisonnement pur, on ne peut y arriver. *L'intelligence dépend de la vertu, et la vertu de l'intelligence.*

Platon distingue trois parties dans l'homme l'esprit, la colère, les désirs. Métaphore du sac L'enveloppe contient un petit homme : la raison un gros lion : la colère ; une hydre aux mille têtes, les unes féroces (désirs insatiables : vices), les autres douces (désirs normaux : faim, soif, etc...) Il faut une *harmonie intérieure.* La justice consiste à satisfaire le lion et l'hydre jusqu'à ce qu'ils ne gênent pas la raison. Le sage doit employer sa colère à dompter ses désirs.

Il faut s'accorder à soi-même tous les plaisirs purs. C'est facile à distinguer : les plaisirs insatiables sont impurs (passion du morphinomane, du joueur, de l'ivrogne). Exemples de plaisirs purs : sports sans championnats, manger et boire frugalement quand on a bien travaillé, plaisirs de l'amitié (Montaigne et La Boétie). Le sage est le seul qui connaisse le vrai plaisir.

[225]

3) **Morale cynique** :

Elle est issue de celle de Platon.

Antisthène est le premier cynique (on en parle dans le *Phédon).*

Diogène est le plus célèbre. On connaît sa réponse à Alexandre : « Ôte-toi de mon soleil. »

Quand on fait du bien à quelqu'un, on s'ôte un juge. C'est la plus grande force de la tyrannie. Diogène a su mépriser les bienfaits. Une des maximes de Diogène était : « C'est la peine qui est bonne (non une peine subie, mais la peine qu'on prend). »

Son idéal, c'est de *se détacher de tout :* il a brisé son écuelle pour boire dans sa main. Son *indépendance* était complète : *ne rien désirer* pour pouvoir être indépendant.

4) **Les stoïciens** :

Ils procèdent directement des cyniques. Zénon, Cléanthe, Chrysippe en sont trois chefs successifs en Grèce. A Rome, ce sont Sénèque, Épictète, Marc-Aurèle (mais les deux derniers ont écrit en grec).

Les stoïciens avaient une physique, une logique, une philosophie.

Chez eux aussi, le rapport entre la pensée et la morale est nettement marqué.

Pour eux, tant qu'un homme est un esprit libre, il ne lui manque rien au monde.

Épictète : « Il n'y a point de voleur du libre arbitre. ».

Marc-Aurèle : *« La pensée libre de passions est une citadelle. »*

[226]

De là, tous ces paradoxes : « Le sage seul est beau, libre, etc... »

La seule faute est de laisser prendre par les passions cette citadelle. Quand les stoïciens disaient : « Toutes *les fautes sont égales »,* cela vent dire que la portée de la faute vient des circonstances, que, du moment où on a perdu la maîtrise de soi, on peut faire tout ce à quoi les circonstances sont favorables. On ne peut pas perdre plus ou moins la maîtrise de soi, on peut simplement la perdre plus ou moins longtemps. - Aux yeux des stoïciens, du moment que la raison abdique devant la passion, tout se vaut.*

Gœthe disait : « Je n'ai pas entendu parler d'un crime que je ne me sentisse capable de commettre. » *

Il n'y a pas de rupture de continuité entre une vague idée de crime possible et l'acte même.

Il faut suivre *deux règles :*

a) Ne pas se laisser aller au début.

b) S'entourer de barrières extérieures pour empêcher la passion de se développer, et donner à la sagesse le temps d'intervenir.

Il faut ne pas vouloir d'une puissance arbitraire, d'une situation qui nous mette en mesure d'attenter à la vie d'autrui (cela peut se faire par des paroles aussi bien que par un revolver).

Toute défaillance est une abdication de soi. Tant qu'on reste maître de soi-même il ne peut rien arriver de mal. Pour développer cela, les stoïciens avaient toute une *théorie de l'opinion.* Par exemple, pour résister à la séduction, se dire : « Ces belles voix ne sont que de l'ébranlement d'air ; ces belles étoffes ne sont que des végétaux, [227] etc. » De même, la douleur n'est douleur que parce que nous la pensons telle. *Toutes les affections ont leurs racines dans l'opinion, or, si on le veut on a toujours le contrôle de ses opinions.*

Marc-Aurèle disait : « Les choses n'atteignent pas l'âme, mais elles restent au dehors sans un mouvement », et encore : « Ce ne sont pas les choses qui vont à toi, c'est toi qui vas vers les choses. » « Les cho-

ses ne possèdent pas d'accès vers l'âme, et ne peuvent pas mettre l'âme en mouvement, elle se met en mouvement elle-même. »

L'aboutissement naturel de l'idée que l'homme peut toujours rester libre aboutit à *l'optimisme stoïcien ;* le stoïcisme antique était un *amour universel pour tout,* non pas une « résignation stoïque » comme on dit vulgairement aujourd'hui. Le monde est notre patrie puisqu'il nous permet de vivre en hommes, toujours ; nous en sommes les citoyens.

Marc-Aurèle : « Tout est en harmonie avec moi, tout s'accorde avec moi qui suis en accord avec toi, ô monde ! Rien ne vient ni trop tôt ni trop tard pour moi de ce qui pour toi vient à son heure. Tout est fruit pour moi de ce qu'apportent tes saisons, ô nature ! tout vient de toi, tout est en toi ; tout va vers toi. Cet autre disait : « Ô chère cité de Cécrops (Athènes), et moi pourquoi ne dirais-je pas : « Ô chère cité de Zeus (l'univers). » « Ne pas accepter avec cet amour pieux tout ce qui arrive, c'est se retrancher de la cité, devenir étranger au monde. » « C'est un abcès du monde que celui qui renonce à la raison du monde, et se soustrait par dépit à ce qui arrive, car la nature qui t'a apporté cela t'a apporté aussi, toi. » *

Il n'y a qu'une nature qui a tout provoqué [228] si tu acceptes ta propre existence, tu dois tout accepter, car : « L'univers est mutilé si on coupe quelque chose à l'enchaînement des causes. Or, tu romps cet enchaînement autant qu'il est en toi si tu es mécontent de ce qui se passe. » « Tout est également mauvais si c'est une occasion pour toi d'abdiquer ; tout est également bon si c'est une occasion d'agir et d'être un homme. »

Règle envers la douleur : « Ce concombre est amer, jette-le ; il y a des ronces sur ton chemin, évite-les ; cela suffit. N'ajoute pas : « Pourquoi ces choses se trouvent-elles dans l'univers ? »

Conception religieuse des stoïciens : elle est *panthéiste ;* pour eux, *le monde est divin.* Ils considèrent les dieux et les hommes comme des concitoyens. Quand l'homme est sage, il est égal aux dieux, parce qu'il n'y a pas deux raisons ; il y a *une raison unique.* Les hommes et les dieux communiquent au moyen du monde ; le monde est la cité des êtres raisonnables ; il est divin dans la mesure où il permet aux êtres divins (hommes et dieux) d'y vivre. *La religion des stoïciens, c'est ce*

rapport entre le monde et l'homme ; on est raisonnable dans la mesure où on aime le monde.

Donc : *pas de résignation, mais la joie.* La pitié et les sentiments analogues sont bannis. On doit accepter avec joie toutes les souffrances (dont on n'est pas responsable, bien entendu). Saint François d'Assise est un pur stoïcien, Descartes dans une certaine mesure, et Gœthe éminemment. Rousseau et Kant le sont un peu. Bien entendu, le stoïcisme se fait surtout sentir quand il prend une attitude poétique. C'est pourquoi saint François d'Assise et Goethe sont les meilleurs exemples.

[229]

À propos des stoïciens, réfléchissons un peu sur le *panthéisme.* La question se pose dans l'opposition entre Dieu transcendant (hors de notre atteinte) et Dieu immanent. Platon conçoit Dieu transcendant. La question est à mettre en rapport avec les conceptions qu'on a sur les *rapports de l'esprit et du corps.* Dans la mesure où on conçoit une union harmonieuse entre l'esprit et le corps, on conçoit aussi une union harmonieuse entre Dieu et le monde.

Or, nous devons considérer la matière à la fois comme une entrave et comme un instrument.

Kant : « La colombe légère, lorsque dans son libre vol elle fend l'air dont elle sent la résistance, pourrait s'imaginer qu'elle volerait encore bien mieux dans le vide. »

Ainsi, nous devons *lutter* contre le monde comme le nageur lutte contre l'eau, comme la colombe lutte contre l'air, mais nous devons *l'aimer* comme le nageur aime l'eau qui le porte, etc. Les stoïciens ont fait une *synthèse* des deux sentiments et, celui qui apparaît le plus, c'est le deuxième, c'est *l'amour du monde.*

Donc, le panthéisme découle naturellement d'une conception sur les rapports de l'âme et du corps, sur les rapports de la théorie et de la pratique.

e) **Descartes**

Chez lui, le *raisonnement pur* (déduction mathématique) joue le même rôle que dans Platon. Descartes a fait des mathématiques parce qu'il y voit deux avantages :

[230]

a) C'est un exercice pour bien penser, pour distinguer le vrai d'avec le faux.

b) Ses applications servent pour la domination de la nature.

Le rapport entre la pensée théorique et la *vertu* est aussi le même que dans Platon. *Le premier péché, c'est l'erreur, et la vertu, c'est la liberté,* comme pour Socrate, Platon, Diogène, les stoïciens.

« Je crois que la vraie générosité qui fait qu'un homme s'estime au plus haut point tel qu'il se peut légitimement estimer consiste seulement partie en ce qu'il connaît qu'il n'y a rien qui véritablement lui appartienne que cette libre disposition de sa volonté ni pourquoi il doit être loué ou blâmé sinon parce qu'il en use bien ou mal, et partie en ce qu'il sent en soi-même une ferme et constante résolution d'en bien user, c'est-à-dire de ne jamais manquer de volonté pour entreprendre et exécuter les choses qu'il jugera être les meilleures, ce qui est suivre parfaitement la vertu. »

L'âme est *une et* ne contient aucune division. *Il faut que l'âme arrive à plier le corps lui-même à la raison.* Cela paraît paradoxal, mais cela peut se faire parce que la pensée s'exerce avec mouvements et parce qu'on peut pratiquer le dressage (voir le *Traité des passions). « Avec* un peu d'industrie, on peut agir sur le cerveau des animaux, donc on le peut encore d'autant plus sur un homme raisonnable. » Le levier qu'il faut employer, c'est le *réflexe conditionné.* La punition n'est qu'un essai pour créer des associations pénibles.

Il faut considérer notre corps comme une chose dont on triomphe par l'action méthodique.

[231]

Descartes s'est beaucoup étendu sur les *conséquences* de sa conception morale.

En principe, tout le monde est égal.

Il faut traiter tout le monde en égal.

L'esprit dispose directement d'une certaine force dans le corps ; cependant, les passions sont plus fortes. Mais *on peut vaincre les passions par la pensée méthodique. (Cf.* « L'homme commande à la nature en lui obéissant. ») Tous les hommes peuvent avoir un pouvoir absolu sur leurs propres passions.

En résumé :

a) Le *devoir envers soi* consiste à *être libre,* c'est-à-dire : a) à arracher l'esprit à la domination du corps ; b*)* à mettre le corps sous la domination de l'esprit.

b) Le *devoir envers autrui* consiste à *considérer tous les hommes comme ses égaux. * Ce* qu'il y a d'original dans Descartes, c'est l'idée que tout le monde peut connaître la vérité, d'où le devoir d'instruire tout le monde quand on le peut. Descartes faisait de ses valets de chambre des mathématiciens ; l'un d'eux, du service de Descartes, est passé dans une université hollandaise, comme professeur de mathématiques.

Religion de Descartes : Nous ne nous connaissons nous-mêmes que par rapport à Dieu ; nous connaissons Dieu avant que de nous connaître nous-mêmes. Descartes disait qu'il n'y a pas de vérité de Dieu, car c'est Dieu qui veut que deux et deux fassent quatre ; qu'il n'y a pas de nécessité en Dieu, sans quoi il n'y aurait plus d'activité en Dieu, et Dieu serait même inférieur à l'homme, il ne serait plus qu'une machine à penser. Des [232] cartes ne laisse en Dieu que le *pur jugement,* c'est-à-dire le *pur vouloir.*

Dieu est au-dessus des idées comme le Bien de Platon. La conception cartésienne de Dieu est la *conception d'un Dieu tout à fait transcendant,* qu'on ne rencontre pas dans le monde, lequel est pure matière. (Descartes insiste sur l'opposition entre Dieu et le monde, comme sur l'opposition entre l'esprit et le corps, beaucoup plus que sur leur

union.) Descartes était un *homme d'action*, tandis que les stoïciens et saint François d'Assise étaient plutôt des contemplatifs.

6) **Rousseau** :

On trouve chez lui le *même rapport entre la vertu et la pensée.* Pour lui, c'est de la même activité que procèdent la *volonté* et le *jugement : « Quand ?*n me demande la cause qui détermine ma volonté, je demande à mon tour quelle est la cause qui détermine mon jugement, car il est clair que ces deux causes n'en font qu'une, et si l'on comprend bien que l'homme est *actif* dans ses jugements, que son *entendement* n'est que le pouvoir de comparer et de juger, on verra que sa *liberté* n'est qu'un pouvoir semblable ou dérivé de celui-là ; *il choisit le bon comme il a jugé le vrai ;* s'il juge faux, il choisit mal... »

Devoir envers soi-même : liberté.

Devoir envers autrui : égalité.

Le *Contrat social* est la recherche d'une société idéale. Au XVIIIe siècle, beaucoup croyaient que la société était née d'un contrat ; ce n'est pas l'avis de Rousseau.

[233]

Mais une société juste serait une société où les hommes seraient liés par un rapport libre et réciproque. *L'égalité dérive de la liberté : du* moment qu'on a en puissance la faculté infinie de la liberté, tout le monde est égal. L'égalité sociale n'est pas la négation des inégalités naturelles, mais ces êtres qui, en tant que choses, sont inégaux, sont égaux en tant qu'esprits.

Donc, la première chose à chercher, c'est la liberté.

7) **Kant**

L'impératif catégorique, comme nous l'avons déjà vu, se définit par son *caractère universel.* Le devoir est de *considérer l'humain comme la fin suprême.*

Conceptions religieuses de Kant :

Ici-bas, il est impossible de traiter les hommes autrement que comme des choses, des moyens. Par exemple, dans la poésie de Sully Prudhomme : « Nul ne peut se vanter de se passer des hommes », Sully Prudhomme aime le boulanger parce qu'il fait le pain, le maçon parce que le maçon est un moyen pour construire les maisons. Cette poésie apprend, en fait, à mépriser les hommes. Dans ce bas monde, le rapport entre les hommes est un rapport de moyens. Nous aspirons à une société idéale d'êtres raisonnables, où chaque être raisonnable serait pour chaque autre être comme il est pour lui-même. Pour Kant, le « je *dois » vaut pour tout être raisonnable.* Chaque esprit veut la loi [234] morale, la décrète aux côtés mêmes de Dieu, dans le règne des fins. Jusque là, Dieu n'est donc que *l'idée même de l'être libre et parfait.*

Là où la question de l'existence de Dieu se pose, c'est dans les rapports entre ce monde et le monde des fins. On voudrait dire : « Les hommes doivent avoir entre eux des rapports d'esprit, et non de choses. » Mais c'est impossible, car la nature corporelle de l'homme est plus forte que sa nature spirituelle dans les moments où elle fait sentir ses besoins. Par exemple, si nous n'avions pas mangé depuis quelques jours et que nous rencontrions Socrate, nous penserions avant tout à lui comme moyen. Donc, *les rapports de choses existent forcément.* Mais p*eut-il exister en même temps des rapports de fins ? C'est* un problème moral quand il s'agit des rapports avec nous-mêmes, et un problème social quand il s'agit des rapports entre les hommes.

Est-il possible que Sully Prudhomme aime le boulanger qui lui apporte son pain comme une fin ? En apparence, c'est impossible. On serait tenté d'y renoncer tout à fait, mais pour la morale il s'agit du devoir, non des possibilités. Kant : *« Tu dois, donc tu peux. » La croyance en l'existence de Dieu, cela signifie pour Kant qu'il n'y a pas incompatibilité entre le monde des moyens et celui des fins.* C'est cette parenté qu'on désigne par le terme de « Dieu ». On ne peut pas démontrer Dieu, on le détruirait ainsi lui-même.

La croyance en Dieu devient un devoir. L'honnête homme doit dire : « Je *veux* qu'il y ait un Dieu » (non pas « je sais », ce qui serait absurde). L'homme vertueux prouve Dieu par sa vertu. *Ce* [235] *n'est pas la vertu qui procède de Dieu, mais Dieu qui procède de la vertu.*

La croyance en Dieu est, pour Kant, un des trois « postulats de la raison pratique ».

Les autres sont : la liberté - et la croyance en l'immortalité, car la mort comme perspective d'un arrêt dans notre perfectionnement supprimerait la valeur.

La liaison entre l'idéal et le réel (Dieu), se traduit par le sentiment moral.

L'union entre l'esprit et le corps s'opère par le sentiment moral.

Dieu est incompréhensible comme l'union entre l'âme et le corps, et pour les mêmes raisons.

[236]

[237]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)
Troisième partie. Les fondements de la morale

II

PSYCHOLOGIE DU SENTIMENT ESTHÉTIQUE

« Le beau est une rencontre de la nature où l'esprit reconnaît son bien. Voilà les vrais miracles, qui réconcilient le haut et le bas de l'homme. »
(ALAIN.)

I) PART DU CORPS, DE LA SENSIBILITÉ

Retour à la table des matières

A) *Comportement :* Le beau saisit le corps. La *cérémonie* agit puissamment sur nos réactions (voir Durkheim).

Danse : Action évidente.

Architecture : L'enfant, instinctivement, ne joue pas dans une cathédrale.

Musique : Tous ceux qui écoutent bien battent la mesure d'une façon quelconque. Le rythme, le son, sont deux éléments corporels.

Théâtre : Une pièce qui n'émeut pas n'est pas une belle pièce.

Poésie : La beauté s'en va si, le sens restant, on change quelques syllabes qui rompent le rythme.

B) *Cependant, distinguer le beau de l'agréable :*

1) *Durée :* On ne se lasse pas du beau... On se [238] lasse du plaisir, de ce qui flatte simplement les sens.

2) *Pureté :* Le beau donne un plaisir pur, c'est-à-dire un plaisir qui ne se transforme en aucun cas en son contraire.

3) *Infini :* On ne sent pas de décalage en passant d'une belle oeuvre à une autre, quelles que soient ces deux oeuvres. Quand on entend une fugue de Bach, par exemple, si on pense qu'il peut exister un autre morceau qui soit plus beau, c'est qu'on ne trouve pas vraiment beau celui qu'on est en train d'entendre. Le beau donne tout de suite l'infini.

4) *Pas de flatterie :* Les belles choses heurtent souvent la sensibilité (églises romanes ; Homère, qui est plus beau que Virgile), *Cf*. Kant : « Le beau est l'objet d'une satisfaction désintéressée. »

5) *Universalité :* Quand on jouit d'une belle chose, on a le sentiment qu'on en jouit au nom de l'humanité tout entière.

C'est un plaisir ressenti comme plaisir universel. Kant : « Le beau plaît universellement », ou encore, ce qui revient au même : « Le beau est reconnu comme l'objet d'une satisfaction nécessaire. » On pense que la beauté est inhérente à la nature des belles œuvres tandis que, quand on sent une rose, on a bien conscience que le parfum est essentiellement un rapport entre la chose et nous.

Devant une belle oeuvre, au contraire, nous oublions notre existence. Nous pensons que les oeuvres d'art garderaient toute leur valeur si les hommes disparaissaient.

Ces caractères sont ceux de l'esprit.

[239]

II - L'ESPRIT – L'ENTENDEMENT :

A) *La matière est subordonnée à la forme :* ordre, mesure, proportion, régularité, centres de symétrie cachés (cathédrales gothiques).

Musique : « La musique est une mathématique de l'âme qui compte sans savoir qu'elle compte. » (Leibniz.)

Transformation des thèmes dans la musique.

Poésie : rythme.

Cette sorte de parenté entre le beau et l'esprit avait vivement frappé les Grecs (pythagoriciens).

B) Mais

1) *Le beau n'instruit pas ;*

2) *On ne dépasse pas une belle chose*, tandis qu'on dépasse une idée.

Il n'y a pas de progression dans le beau, pas d'ordre au sens intellectuel du mot, pas de rapports qu'on puisse isoler.

Kant a exprimé ces caractères en disant : « Le beau est une finalité sans fin et une satisfaction universelle sans concept. »

(Il n'y a pas d'« idée générale » de la perfection esthétique : quand on entend une fugue de Bach, c'est celle-là qui est parfaite.)

III - HARMONIE, DANS LE BEAU, DU CORPS ET DE L'ESPRIT.

Kant : « Le beau est un accord de l'imagination et de l'entendement. »

C'est une *synthèse : le beau parle immédiatement* [240] *à l'intelligence, le beau est saisi par une pensée immédiate, intuitive.*

Or, essentiellement : le raisonnement est discursif et la pensée immédiate n'est qu'une affection.

Dans la connaissance en général, les apparences sont données par la sensibilité et il faut trouver ce qu'il y a derrière par le raisonnement. Dans le beau, on saisit immédiatement ce qu'il y a derrière les apparences. (Par exemple, un vers où il faut compter pour découvrir le nombre de pieds n'est pas beau.) Les rapports de l'architecture sont saisis comme par la sensibilité ; il eu est de même pour les rythmes, musicaux.

L'art est une identité dans la variété

Platon : « Il me semble que cette tradition a été donnée aux hommes par les dieux et est tombée chez nous grâce à quelque Prométhée avec quelque feu très lumineux, à savoir que toutes les choses sont faites d'un et de plusieurs, ayant innés en elles-mêmes la limite et l'illimité. » « Toutes choses sont tissées de fini et d'infini », c'est-à-dire : la connaissance de toutes choses implique des formes et des nombres bien délimités, et une variété indéfinie. La nature telle que l'homme la pense, c'est un tissu de fini et d'infini, dans lequel nous devons saisir l'indéfini par le fini. La série continue nous fait saisir l'infini par le fini (série des nombres + 1).

L'identité dans la variété a la valeur d'une harmonie entre l'esprit et la nature.

Un ciel nuageux où tout se transforme continuellement est plus normal pour l'entendement que quelque chose de régulier (chaque

chose subit l'influence de tout). Cependant, en nous plaçant [241] du point de vue de notre intelligence à nous, et pas du point de vue de la pure intelligence, cela ne nous satisfait pas, parce que nous ne pouvons absolument rien saisir. Au contraire, dans un ciel étoilé, on voit un objet que l'esprit peut atteindre. On a le sentiment de quelque chose d'éternel, de pur, parce que l'imagination ne peut pas s'y exercer. Dans un ciel nuageux, nous pouvons imaginer tout ce que nous voulons. Les rapports simples fournis par la nature sont précieux parce qu'ils semblent nous dire : « Avec ton esprit fini tu peux te débrouiller dans la nature infinie » (joie des pythagoriciens appelant le monde *(en grec dans le texte)*

Nous ressentons une grande *joie quand nous pouvons comprendre sans cesser de percevoir.* Dans la vie ordinaire nous ballottons entre les choses que nous ne pensons pas concrètement parce qu'elles sont trop familières (table...) et celles qui nous étourdissent. Nous essayons de sortir de ce qui nous étourdit par le calcul, par des symboles maniables. Seulement, ces symboles ne sont pas le monde. Nous sommes parfaitement heureux quand nous pouvons saisir les rapports autrement que par des symboles.

Le beau ne se pense pas par un concept abstrait et pourtant ne laisse aucune prise à l'imagination.

Un temple grec a une *unité synthétique,* c'est-à-dire qui rassemble une variété infinie.

Il faut que l'unité d'une œuvre d'art soit sans cesse en péril et sauvée à chaque instant.

Passons en revue les différents arts, les différents domaines du beau :

Cérémonie : Si on remplaçait les soldats vivants par des soldats de bois, cela n'aurait plus rien de [242] beau. Il faut qu'on ait l'impression qu'à chaque instant ils font ce qui leur plaît, et qu'ils ne le fassent pas.

Danse : À chaque instant, la passion va rompre le rythme, et elle ne le rompt jamais.

Architecture : Elle est la source d'une infinité d'apparences, elle sert à explorer l'espace. Dans un temple, il faut que la succession des formes soit suffisamment capricieuse pour que nous ayons besoin de rétablir l'unité. Dans une cathédrale, chaque aspect commence par sai-

sir le corps d'une manière particulière, et néanmoins on sait que tous ces aspects ont une unité absolue : forme de la cathédrale, sous laquelle on sent une infinie de rapports.

Musique : a) Sous sa forme la plus naïve : *chanson.* Les paroles changent, et il semble à chaque instant que le son doive changer avec le récit, mais, en fait, il reste le même. b) *Musique instrumentale* : Il faut qu'on ait l'impression que c'est la passion qui transforme le thème et qui va le faire sombrer. C'est très sensible chez Beethoven : à certains moments, on se dit - « C'est fini, la passion a éclaté », puis, le thème revient.

Sculpture : Cf. architecture ; ce n'est pas un art autonome.

Peinture : Ce qui fait appel à l'esprit, ce n'est pas le dessin, ce doit être une harmonie dans les tons.

Poésie : Le désespoir de Phèdre éclate en vers ; on a pourtant l'impression à chaque instant qu'il va éclater en cris. Il faut qu'à chaque instant la régularité soit mise en péril et triomphe (C'est très sensible chez Racine).

[243]

Nature : Il y a des moments où, spontanément, la nature prend un aspect architectural. (Remarquons bien qu'il faut *distinguer le beau du sublime :* une tempête, une mer en furie, sont sublimes.) On voit le beau dans la nature quand elle offre une régularité analogue à celle des choses faites par l'homme. Il faut que la nature imite l'art et, inversement, que l'art soit aussi spontané que la nature. Ce qui est beau doit donner un sentiment de familiarité, de possession, et non pas le sentiment d'horreur qu'on éprouve quand on ne distingue aucune forme (par exemple dans une forêt vierge). Cet élément familier vient de rapports, d'un élément géométrique.

Corps humain : Pour qu'il soit beau, il faut qu'il présente une harmonie, mais non pas une harmonie froide, une harmonie qui doit être tout le temps mise en péril par les mouvements, les passions, et qui, néanmoins, doit être sauvée à chaque instant. Ceci est très sensible dans l'exercice des *sports.*

CONCLUSION : Valeur morale de, l'art.

Il nous apprend que l'esprit peut descendre dans la nature. La morale, elle, nous dit d'agir conformément aux pensées vraies. Le beau est un témoignage que l'idéal peut passer dans la réalité.

[245]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)
Troisième partie. Les fondements de la morale



PLANS DIVERS

1) LA CONNAISSANCE DE SOI.*

Retour à la table des matières

> SOCRATE. - « Connais-toi toi-même. »
>
> KANT. - « Nous ne connaissons que l'apparence de nous-mêmes. »

Début :

1º) On parle souvent de la nécessité de se connaître. Mais « connais-toi toi-même » est une formule ambiguë ; il *faut en développer les différents sens :*

A) *Ordinairement,* ce sont : *a)* se connaître pour se changer, se corriger. Mais, alors, ce serait un moyen, et Socrate propose la connais-

sance de soi comme un but ; *b)* se connaître pour savoir ce qu'on est capable de faire, pour s'utiliser; *c)* se connaître pour connaître la nature humaine (Montaigne).

B) Au-dessus de la pensée vulgaire : « connais-toi » était chez les Grecs un précepte passé en proverbe, et qui était inscrit *sur le fronton du temple de Delphes,* réceptacle de toute sagesse. [246] Quel sens pouvait avoir cette maxime ? Il semble que cela ait voulu dire : « Qu'as-tu besoin de venir m'interroger sur les secrets de la nature, de l'avenir ? Il suffit que tu te connaisses. »

C) Maintenant : Socrate avait pris cette parole pour devise. L'impératif « Connais-toi » montre bien que c'est un but en soi, non un moyen. *Pour Socrate, c'est la connaissance de soi (par opposition à la connaissance des choses extérieures) considérée comme fin dernière de toute la pensée.*

On élimine les premières acceptions, pour retenir la dernière, qui est la plus savante.

2º) Quel est l'intérêt de la question ?

La connaissance des choses extérieures n'a pas de véritable intérêt ou, du moins, a un intérêt moindre pour le commun des hommes que la connaissance de soi. Et, surtout, *la connaissance de soi peut seule donner une valeur à n'importe quelle pensée et à n'importe quelle action.*

3º) Mais est-il possible de se connaître, et comment ?

Nous pensons souvent que nous avons commis des erreurs sur nous-mêmes ; la connaissance de soi-même ne va donc pas de soi. Certains, même, ont pensé qu'elle est impossible, comme Kant lorsqu'il dit : « Nous ne connaissons que l'apparence de nous-mêmes. »Terminer le début en montrant que la solution de cette question est indispensable avant d'en aborder aucune autre.

Première partie : À la recherche du « moi ».

a) Commencer par quelques lignes sur ce qu'il y a de plus grossier : le *caractère*. C'est la manière dont les autres nous jugent.

[247]

b) *L'introspection :*

Au premier abord, il semble qu'elle nous livre tout : moi et non-moi. Cherchons ce qui est à moi, dans tout cela. Volonté ? Intelligence ? On ne peut pas les saisir. états affectifs ? C'est quelque chose de passif, et on ne peut saisir que les états affectifs passés, qui nous sont donc étrangers à un double titre.

Terminer par une fin de paragraphe sur « le temps et le moi ». Qu'y a-t-il de commun entre le moi d'aujourd'hui et le moi d'il y a un an, un mois, un jour, une heure ? (Exemples concrets.) Il y a une poussière de « moi » qui se succèdent d'instant en instant. Le terme de « moi » disparaît, il n'a aucun sens. Donc, le problème lui-même n'a pas de sens. Nous arrivons à la fin de cette première partie à cette conclusion t *Le moi est un terme sans signification.*

Deuxième partie : La pensée sans le « moi ».

Que perdons-nous en perdant le « moi » ?

1° *Nous Perdons nos actes :*

a) *Nous ne pouvons nous rapporter les actes accomplis*. Nous ne pouvons ni regretter nos actes, ni en être heureux, ni les considérer comme une garantie puisque ce que nous avons accompli maintes fois dans le passé nous est complètement étranger.

b) *Nous ne pouvons même pas penser à diriger nos actes ; nos actes futurs ne sont pas à nous.* Or, toutes les actions sont un rapport entre le présent et le passé. Tous les travaux humains sont faits en vue de l'avenir ; ils sont tous un pont entre le présent et l'avenir.

c) *La notion même d'action disparaît donc,* car [248] une action est une chose qui dure dans le temps, une suite d'attitudes coordonnées dans le temps. Donc, non seulement nos actions ne sont pas à nous, mais elles n'existent pas, elles s'évanouissent en même temps que le « moi ».

2º) *Nous perdons nos pensées :*

a) Nous perdons toutes les pensées qui ont rapport au « moi ».

b) Nous perdons toutes nos pensées, car toutes les pensées ont en réalité *je* pour sujet.

Kant : « Ce n'est que parce que je puis saisir en une seule conscience le divers des représentations que je les nomme toutes *mes* représentations, car, sans cela, j'aurais un « moi » aussi divers et d'autant de couleurs qu'il y a de représentations dont j'ai conscience... »

L'unité synthétique de la conscience est donc une condition objective de toute connaissance. Non seulement j'en ai besoin pour connaître un objet, mais il faut que je lui soumette toute intuition sensible (sensation) pour qu'elle devienne pour moi un objet. »

Toute pensée implique une liaison, et c'est toujours le « je » qui opère la liaison.

Cela n'a aucun sens de dire « les murs sont gris » s'ils ne sont gris pour personne.

C'est le moment, dans la dissertation, du « coup de théâtre ».

C'est, en effet, le *sujet* qui doute ainsi de soi, et cette négation de toute pensée est une de ses pensées.

Troisième partie : le « je » et le « moi ».

Le « je » n'est dans aucune affection ni aucune action, etc..., et pourtant toute affection, toute [249] action, etc.... le suppose. Le pharisien confond le « je » avec le « moi » ; le pécheur ne les confond pas, le repentir élève au-dessus du plan de l'action. Donc :

1) Tout ce que nous connaissons positivement de nous-mêmes n'est qu'apparence (actions – affections - pensées).

2) Cela même constitue déjà une connaissance négative de notre être (du sujet). Cela montre que la formule de Socrate a un sens. *Pour lui, la coupure entre le « je » et le « moi » serait le but final de toute l'existence.*

Vérifions cela

a) Pour les *pensées :* On ne peut juger une pensée que si on l'éloigne. Le *doute* consiste à couper le sujet pensant de ses propres pensées qu'il peut ainsi examiner (quand on se confond avec une pensée on est perdu).

Donc, pour les pensées, « connais-toi toi-même » signifie : « Ne *te confonds pas avec tes pensées. »*

Par exemple, le mathématicien se perd souvent dans ses propres théorèmes, formules, etc...

La science actuelle arrive à être privée de conscience.

b) Dans le domaine du *sentiment :*

Il faut *se détacher de ses propres affections.*

Exemple de Turenne « Tu trembles, carcasse... »

Formule du Phédon « L'âme, avec ses propres désirs, ses propres craintes, ses propres colères, dialogue comme avec des choses étrangères. »

Le pardon est un acte qui consiste à se séparer de sa propre haine ou rancune.

c) Dans le champ de *l'action :*

Séparer le *je* du *moi* dans les actions, cela [250] consiste à juger ses propres actions, à ne jamais se perdre dans l'action.

Il faut considérer ses actions non plus par rapport à soi, mais objectivement.

Exemple : Un voleur considère un vol comme un enrichissement ; sa faute consiste à ne voir son acte que par rapport à lui

Conclusion :

Dans toutes les circonstances, être un homme, c'est savoir séparer le « je » et le « moi ». Ce travail doit se faire sans cesse. Socrate a concilié Socrate et la physique en se servant de la physique pour se connaître lui-même.

Illi mors mala incumbit
Qui nimis notus omnibus
Ignolus moritur sibi.

2) L'AMOUR DE LA VÉRITÉ. *

Retour à la table des matières

Début :

Paradoxe apparent : on est en présence de deux notions : « amour » et « vérité ».

Or, « amour » appartient à la *vie affective,* et « vérité » appartient à la *vie intellectuelle.*

Voilà la difficulté centrale du sujet : « Quelque chose d'intellectuel excite un sentiment. »

Première Partie : banalités ;

Tous les hommes aiment la vérité.

Recherches des savants : Balthazar Claes dans [251] la *Recherche de l'absolu* de Balzac. Archimède. Explorateurs, enquêteurs, etc.

Deuxième Partie :

Passions qui se cachent sous l'amour de la vérité : orgueil, vanité, passion analogue à celle du joueur (Claes), du collectionneur (historiens), amour de l'aventure (explorateurs), etc...

L'amour de la vérité est donc par lui-même extrêmement faible. On aime, non le vrai, mais ce qui plait ; on croit que ce qui plaît est vrai, et on le croit sincèrement.

La source des erreurs chez les hommes, c'est justement la faiblesse de l'amour de la vérité par rapport aux autres passions.

Troisième partie :

Cependant, nous ne rechercherions pas du tout la vérité si elle nous était indifférente. La recherche de la vérité est nécessairement accompagnée d'un certain amour supérieur.

D'où sort cet amour ? De tous les sentiments inférieurs. L'amour de la vérité, c'est la haine du mensonge que provoquent, par réaction, les passions, dès l'instant qu'on ne s'y abandonne pas aveuglément.

Phèdre commence à réagir, à sentir qu'elle a aimé le mensonge quand elle dit : « Misérable, et je vis, et je soutiens la vue... » Elle meurt avec un tel amour de la pureté qu'elle est heureuse de purifier le monde de tous les mensonges qu'elle y aurait mis. *

À la fin, relier cela à la vie des vrais savants (Archimède), pour lesquels les mathématiques sont [252] le meilleur exercice pour mettre de l'ordre dans leurs pensées.

Conclusion :

La vérité est un moyen de purification. La Vérité, c'est la lumière du soleil (*cf.* Platon) ; elle est issue du Bien, qui lui donne sa valeur (*cf.* Platon, *République,* livre VII).

La vérité, c'est l'œuvre issue d'une pensée pure, non l'expression des choses elles-mêmes.

Après avoir commencé par considérer la vérité dans son rapport avec les choses, on finit par la considérer dans sa valeur par rapport à l'esprit.

3) LE SACRIFICE

Retour à la table des matières

1) *Sacrifice du plaisir :*

Ce n'en est pas un parce que, si on est un être raisonnable, la domination de la raison n'est pas un sacrifice et, si on n'est pas un être raisonnable et qu'on sacrifie un plaisir, c'est qu'on est poussé par un autre sentiment plus puissant.

2) *Sacrifice de soi :*

Principe : Tout *amoindrissement de soi est mauvais.* Le sacrifice s'apparente au suicide. Mutiler sa propre faculté de penser est toujours un mal, puisque la pensée est la condition de tout bien. *Toutes les facultés qui ne sont pas dirigées vers la pensée consciente (même par philanthropie) sont à réprouver.*

[253]

4) PHILOSOPHIE ET MÉTAPHYSIQUE.

Il n'y a pas d'autre étude philosophique que la métaphysique.

Mais il faut bien voir qu'il y a deux manières de concevoir la recherche métaphysique :

Il y a le p*oint de vue ontologique* et le *point de vue critique.* Rapports entre les points de vue scientifique, ontologique, critique :

Science : rapports quantitatifs entre les phénomènes.

Point de vue ontologique : on se place du point de vue de Dieu. On suppose qu'on connaît les choses en soi, et on les compare à la connaissance qu'on en a.

Point de vue critique : On essaye de prendre conscience de ce qu'on fait quand on fait de la science, etc. Le point de vue critique essaye de comparer la science telle qu'elle est à la méthode parfaite que nous avons en nous. Ce point de vue est parfaitement légitime, alors que le p*oint de vue ontologique est absurde.*

Philosophes critiques : Platon, Descartes, Kant, qui a inventé le terme.

5) LA RELATIVITÉ DE LA CONNAISSANCE.

Retour à la table des matières

I. - Chercher les *divers sens* des deux mots.

II. - *Différents domaines :*

[254]

1) *Sensation pure :* subjectivité.
2) *Perception :* les choses apparaissent déjà comme indépendantes de nous, mais nous voyons tout d'une certaine perspective.
3) *Science :* elle essaye de supprimer la perspective. Il semble qu'on atteigne l'absolu. Mais, en fait, relativité par rapport à l'esprit.

III. - *Examen :* C'est un argument, en apparence, contre la connaissance, pas en réalité. En effet, l'*idéal de la connaissance « absolue »*, *ce serait de subir le monde.* (La pythie supprime un des termes de la connaissance : la pythie.) *C'est la relativité qui constitue la valeur de la connaissance, et même qui donne une valeur au monde en le mettant en rapport avec l'esprit.*

6) L'ERREUR

Retour à la table des matières

On peut la considérer de deux manières !

a) *D'une manière extérieure :* elle serait le désaccord avec la réalité.

b) *D'une manière intérieure :* elle consiste alors en une incohérence des pensées. Platon compare ceux qui arrivent sans méthode à la réalité à des aveugles qui marchent dans le droit chemin. De même, les stoïciens parlaient d'un fou qui disait, en plein jour, qu'il faisait jour. *La réalité n'a pas de prix en elle-même* puisque n'importe quel fou peut y arriver par hasard.

Donc, après avoir opposé « pensée vraie » et « pensée fausse », on finit par opposer « *penser bien » et « penser mal ». L'erreur devient un péché.*

[255]

7) LE TEMPS.*

Début : Le temps est la préoccupation la plus profonde et la plus tragique des êtres humains ; on peut même dire : la seule tragique. Toutes les tragédies que l'on peut imaginer reviennent à *une seule et unique tragédie : l'écoulement du temps.* Le temps est aussi la *source de toutes les servitudes.*

C'est la source du sentiment du néant de l'existence, Pascal l'a senti très profondément. C'est la fuite du temps qui fait que les hommes ont si peur de penser. Le « divertissement » a pour but de faire oublier le cours du temps. On essaye de s'éterniser en laissant des choses après soi, mais ce ne sont que des choses.

On peut finir le débat en disant que *l'homme a une tendance invincible à l'éternité.*

Il y a une contradiction insoluble entre la pensée humaine, qui ne peut jamais porter sur le temps (lois scientifiques), et la vie humaine.

Tout ce qui est beau a un caractère d'éternité. Les sentiments purs à l'égard des êtres humains : amour, amitié, affection (sentiment de Rodrigue pour Chimène, de Polyeucte pour Pauline, de Dante pour Béatrice). Ces sentiments-là, non seulement se considèrent comme éternels, mais considèrent leur objet comme éternel. *Donc, il n'est rien en nous qui ne proteste contre le cours du temps, et pourtant tout, en nous, est soumis au temps.*

Première partie. Servitude du temps :

1) *Le Présent :* Que resterait-il de notre pensée si on supprimait toutes les pensées qui se rapportent [256] au futur et au passé ? Il ne resterait rien. Donc, ce que nous possédons, le présent, c'est un néant qui passe immédiatement, qui n'arrive à la conscience qu'à l'état de passé.

Donc, *par la loi du temps, nous n'avons aucune existence réelle.*

Ce caractère fuyant du temps est la cause du sentiment qu'on a que la vie est un rêve, que le monde extérieur n'existe pas.

2) *La pensée :* On ne pense le passé que comme existant quelque part derrière soi. « Où sont les neiges d'antan ? » *Le passé n'existe pas du tout.* Le passé est irréparable et, en tant qu'il est irréparable, il *est fatal*. L'idée qu'on tire du passé, c'est l'idée de la fatalité. (*Cf.* Maine de Biran, « Je suis modifié. »)

3) *L'avenir :* apparaît comme le *hasard,* donc aussi comme quelque chose d'aveugle.

Donc, *notre impuissance est complète :* nous ne pouvons rien sur le présent parce qu'il existe (du moment que c'est présent, c'est un fait) ; nous ne pouvons rien sur le passé parce qu'il n'existe plus ; nous ne pouvons rien sur l'avenir parce qu'il n'existe pas encore.

On essaye d'échapper au sentiment d'impuissance par le divertissement : vertige de la faute, recherche de l'ivresse (cause vile, ou noble : renoncement à soi).

Deuxième partie. (Contre-partie) :

1) *Le temps est réel, la seule chose réelle* parce que, même si nous pensons que le monde est un rêve, ce rêve est toujours soumis au cours du temps, Donc, *le temps doit être la source de toutes les vérités.*

[257]

Kant : « Le temps est a *priori*, et par conséquent *universel.* »

Il s'agit ici de surpasser un certain paradoxe de Bergson : opposition entre temps et durée (forme et matière). Le temps est abstrait, la durée est concrète. Mais il confond la forme et la matière. Le temps est la seule chose vraiment universelle. Le temps est la source de connaissances *a priori.* (Ce qui est avant ne peut être après. Le temps est irréversible. Entre deux temps il y a une infinité d'instants intermédiaires, etc...) C'est la première chose qui nous donne l'idée du continu.

2) *Le temps implique l'éternité.*

Le rapport entre passé et avenir est un rapport éternel ; l'écoulement même du temps est éternel.

3) Le temps, réduit à la forme abstraite de l'ordre, est à la source de toutes les vérités éternelles.

4) L'idée même du temps implique une certaine prise sur l'avenir : idée *de causalité* qui a une grande importance morale.

Troisième partie. Impuissance et puissance de l'homme. L'action méthodique, transporte l'éternité dans le temps :

Il y a deux attitudes possibles

On peut donc laisser s'écouler le temps (par exemple, le petit garçon à la bobine), ou s'efforcer de *remplir* le temps, *ce qui donne aux moments qui passent une valeur éternelle.*

Si on conçoit la mort comme un passage dans l'éternité, il faut nécessairement concevoir qu'il y a eu quelque chose d'éternel dans la vie. *Cf.,* Mallarmé : « Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change. »

[258]

Donc, le seul problème qui se pose à l'homme, c'est la lutte contre le temps.

8) INTUITION ET DÉDUCTION.

Retour à la table des matières

Différents sens du mot « intuition ». Préliminaires.

L'intuition, c'est la pensée immédiate.

Pour *Kant : il y a* une « intuition sensible », pas d'intuition intellectuelle. (N.B. : « intuition sensible » se rapporte à la sensibilité, soit par la forme : espace et temps, soit par le contenu : sensations).

Pour *Descartes* : l'intuition est l'acte par lequel on saisit un rapport.

Pour *Bergson :* sympathie avec l'élan vital.

Il y a intuition dans les cas où on saisit les choses autrement que par l'intelligence.

Au sens vulgaire : c'est un instinct de divination. Ce qui fait l'unité de ces différents sens, c'est la notion *d'aperception immédiate de l'esprit.*

En somme, le *sujet du devoir consiste* à opposer « pensée immédiate » et « pensée qui se déroule dans le temps ».

En conclusion : il faudra arriver à savoir la valeur et les limites de ces deux formes de pensée, de quelle manière elles vont ensemble, etc...

Pour les hommes, c'est une imperfection de ne pas tout penser à la fois. On conçoit l'Esprit divin comme pouvant tout penser intuitivement.

Ordre à observer : 1) Descartes ; 2) Kant ; 3) Bergson et sens vulgaire (on va des sens pour [259] lesquels le rapport avec la déduction est le plus apparent à ceux où il l'est le moins).

1.-SENS DE DESCARTES :

Limite de l'intuition : on *ne saisit qu'un rapport à la fois. La nécessité du temps* rend la pensée étrangère à elle-même (avoir su, ce n'est pas savoir). Cela arrive de plus en plus dans la science moderne, trop compliquée.

II. - SENS DE KANT :

Limitation : il n'y a *pas d'intuition intellectuelle.*

Nous ne pouvons pas saisir la réalité intellectuelle ; prouver et constater, cela fait deux...

Toute intuition est soumise aux formes de la sensibilité : l'homme ne saisit rien qui ne soit hors du temps et de l'espace ; tout progrès de la pensée a sa condition dans une *intuition sensible a priori* (arithmétique, géométrie) ou *a posteriori* (expérience). (Analyse de l'intuition sensible *a priori :* la seule manière de compter, c'est de compter sur ses doigts ou avec des objets. La matière de cette intuition, c'est le temps lui-même.)

III. - SENS VULGAIRE ET SENS DE BERGSON :

A) Il semble qu'il y ait des formes d'intuition, non pas qui constituent des pas dans la déduction [260] comme dans les cas précédents, mais qui *aillent plus vite et plus loin que la déduction.*

Exemples : problèmes trouvés subitement, inventions scientifiques, connaissance de vérités indémontrables (voir Pascal : de l'esprit de géométrie et de l'esprit de finesse), connaissance de la nature humaine.

B) Pour *Bergson,* l'intuition serait la connaissance du dynamisme caché de l'univers. (Bergson a pris le sens vulgaire et lui a donné un sens métaphysique.)

CONCLUSION

1) *Esthétique ;* la connaissance intuitive est pour nous un *idéal qui n'est jamais atteint.* Le sentiment esthétique est le sentiment qu'on va y arriver ; mais on n'y arrive jamais. C'est pourquoi il y a toujours une souffrance dans le beau.. *Le beau nous ait apercevoir la pensée divine.**

2) *Métaphysique :* on ne peut pas saisir les choses en soi (il n'y a pas d'intuition intellectuelle), on peut seulement essayer d'en reconstruire l'équivalent par la déduction. *L'esprit n'est jamais en contact avec son sujet. Nous* sommes soumis à des constructions pénibles, les hypothèses, qui doivent rendre compte le plus, possible des apparences, Dans ce domaine-là, comme dans tous les autres, *la condition humaine tend vers une perfection qu'elle n'atteint jamais et qu'elle ne peut même pas concevoir.* La dignité humaine consiste à s'en rendre compte. Si on veut s'évader, on retombe plus bas. (Pascal : « Qui veut faire l'ange, fait la bête. »)

3) *Morale :* la loi morale ne peut pas être [261] l'objet d'une démonstration ; on peut dire qu'elle est une intuition intellectuelle. La valeur des démonstrations repose sur cette intuition-là.

9) L'INTROSPECTION PEUT-ELLE NOUS PERMETTRE DE DISTINGUER ENTRE LES ACTES VOLONTAIRES ET LES ACTES NON VOLONTAIRES ? *

Retour à la table des matières

Début : Portée de la question dans les rapports de soi à soi. Peut-on avoir directement connaissance de sa propre vertu ? Peut-on considérer la volonté comme une force analogue aux passions et capable de les surmonter ? comme existant au même titre que les passions, d'une existence directement saisissable pour la pensée ? Il semble que oui : acte de courage...

Première partie : Opposition entre « actes volontaires » et « actes non volontaires ».

1) « Actes non volontaires » : réflexes machinaux, contre la volonté, actes de maladresse.

2) « Actes volontaires » :

a) actions délibérées (par exemple : promenade, applaudir au théâtre) ;

b) travail, d'autant plus volontaire qu'il est plus délicat et plus pénible ;

c) action héroïque (résistance à la torture).

Qu'y a-t-il de commun entre les exemples de cette deuxième série ?

La volonté serait le rapport entre la pensée raisonnée et le fait, la pensée déterminant le fait. [262] Le fait existe dans l'esprit de l'homme, et il le fait exister dans la matière.

Deuxième partie :

1) a) *Réflexes machinaux qui sont en apparence des actes volontaires :* manger, tendre les bras quand on tombe, se promener, fermer une fenêtre, applaudir au théâtre.

Dans tous les cas, l'action, en apparence déterminée par le jugement, le détermine en réalité.

Dans le cas des applaudissements au théâtre, il faut bien remarquer la puissance de l'imitation de la société notée par Durkheim. Dans les cérémonies, l'homme ressent des enthousiasmes qu'il ne peut plus retrouver quand il est seul, ou qu'il ne peut retrouver qu'en pensant à ces moments-là.

Dans la religion, on voit aussi la trace des émotions collectives sur l'individu.

Il en est de même à la guerre, où on voit des antimilitaristes héroïques.

On pourrait prendre des exemples dans la littérature : même Polyeucte, dans son ardeur de néophyte, subit l'influence de la société.

(Durkheim considérait la différence entre les actes dits volontaires et les actes dits involontaires comme consistant simplement en ce que les actes dits volontaires sont ceux qui procèdent des réactions imprimées dans l'individu par la société et les actes dits involontaires sont ceux qui procèdent de l'individu tout seul.)

Donc, le rapport entre la pensée et l'action est renversé. Le rôle déterminant de la pensée est une illusion.

b) Y *aurait-il, ailleurs, des cas où la pensée détermine l'action ?* Dans le raisonnement, on [263] s'appuie sur des notions qu'on n'a pas démontrées ; en outre, on est souvent livré au hasard : dans les démonstrations mathématiques, on fait souvent des constructions qu'on ne comprend qu'une fois qu'on les a faites. Cela arrive aussi en algèbre. Donc, même en mathématiques, la pensée suit l'action.

Nous ne pouvons donc chercher la volonté seulement dans le rapport entre la pensée et l'action.

2) Maintenant, *l'introspection peut-elle chercher la volonté dans l'action seule ? dans « l'acte gratuit » ? André* Gide a cherché la volonté dans les choses tout à fait arbitraires. *(Caves du Vatican).* Mais il n'y a pas d'acte gratuit ; si je dis : « Je fais cela pour me montrer que je suis libre », il y a un but ; autrement, les actes sans utilité sont des réflexes.

3) Enfin, l'introspection peut-elle chercher la volonté dans la pensée seule ?

Dans la délibération, il n'y a pas de volonté puisque la délibération exclut l'action.

Exemple de Jean Valjean : il réfléchit toute la nuit sans prendre de décision et, le matin, il agit sans avoir réfléchi une minute.

Conclusion de la deuxième partie : La volonté n'existe pas, ni par suite la vertu. Nous sommes sans cesse entraînés par un mécanisme aveugle que la pensée ne fait que suivre.

Troisième partie :

Ce *doute* même concernant la valeur de toutes les pensées n'est pas dans l'engrenage.

Étudions le doute, et ses différents domaines :

Mathématiques : il consiste à rejeter les pensées pour en modifier l'ordre.

[264]

Domaine de l'action : Les réflexes provoquent des pensées. Être libre, c'est ne pas les croire, ce qui change nos actions. (La liberté est une manière d'être.)

Goethe : « On *n'a conscience que de ses fautes, l'action droite est inconsciente.* » (Appliquer cela à la pratique élégante d'un sport, à l'exercice d'un instrument de musique, etc...)

Nous arrivons ainsi à une interprétation étendue de l'histoire du pharisien dans l'Évangile.*

Conclusion : La vertu, c'est la conscience de ses fautes. L'humilité prend un sens différent du sens vulgaire ; elle devient une *vertu intellectuelle.* La vertu ne va pas sans conscience de soi, mais la conscience qu'elle implique, c'est la conscience de ce qui est fautif, involontaire. *La volonté saisit, et n'est pas saisie.*

Toutes les fois que nous croyons saisir la volonté et la vertu, c'est une illusion. *L'orgueil est avant tout une faute intellectuelle.**

10) L'ATTENTION.*

Retour à la table des matières

Début : Portée du sujet :

L'attention fait toute la différence entre l'homme et les animaux.

Appartient-elle à l'esprit ou au corps ?

Ou, plutôt, est-elle déterminée par l'esprit ou par le corps ?

Première partie : Attention spontanée

L'émotion provoque toujours l'attention spontanée (peur, horreur, etc...)

[265]

Signes psychologiques on ne peut plus penser à autre chose.

Signes physiologiques immobilité, raideur, respiration arrêtée.

Est-ce la seule espèce d'attention ?

Deuxième partie : Attention volontaire

On peut analyser l'attention qu'on porte à un problème de géométrie, à la dissertation du moment.

Signes physiologiques : calme.

Signes psychologiques : on se défend de penser à autre chose, c'est-à-dire qu'on *supprime l'attention spontanée,* elles s'excluent l'une l'autre.

Dans l'attention volontaire, on s'empêche sans cesse soi-même de se raidir, on empêche sans cesse l'attention volontaire de se transformer en attention spontanée.

Troisième partie : L'attention par rapport à l'esprit et au corps.

Dans le phénomène de l'attention, le *rôle de l'esprit par rapport au corps* est un *rôle de contrôle : il* ne donne *pas d'ordres, mais des interdictions.*

L'esprit ne se donne pas les pensées qu'il veut, mais écarte les pensées qu'il veut.

Conclusion : Portée de l'attention

1) sur le plan intellectuel : elle évite l'erreur
2) sur le plan sentimental : elle évite l'infidélité ;
3) sur le plan de l'action : elle évite le péché.

On trouvera dans *Eupalinos* de Paul Valéry une analyse de *l'attention dans la création artistique.**

[266]

L'artiste fait silence en lui-même, et les puissances de l'âme accourent, mais l'artiste écarte l'inspiration elle-même ; c'est dans cet instant de suspens qu'il crée ; et cet instant ne dure jamais assez. (Comparer avec le *doute*, d'où sont issues les *Méditations* de Descartes.)

Ce qui fait *l'inspiration*, c'est la *puissance de la régler, de la dominer.*

11) LA VOLONTË DANS LA VIE AFFECTIVE

Retour à la table des matières

Que peut la volonté dans la vie affective, et, en particulier, que peut-elle pour créer ou pour développer les sentiments supérieurs ?

La volonté peut *développer* les sentiments supérieurs à partir des sentiments inférieurs, mais *non les créer.*

Elle a toujours un *pouvoir* de *contrôle.*

a) La volonté peut écarter tout ce qui est impur dans les sentiments.*

On reconnaît tout ce qui est impur à ce que *cela nous empêche d'être sincères avec nous-mêmes,* et à ce que cela renferme une *contradiction.*

Il faut pratiquer l'examen, exercer le jugement, et chercher à *objectiver ses sentiments.*

Exemple : Dans l'amour, dans l'amitié, lorsque ces sentiments ne sont pas purs, on oublie que l'objet aimé a une vie propre.

Il faut que le rapport entre les deux êtres puisse être inversé, qu'il y ait égalité.

La purification du sentiment est donc presque entièrement d'ordre intellectuel.

[267]

b) D'autre part, ce qui caractérise la véritable affection, c'est la *fidélité.* La volonté a-t-elle une influence sur la fidélité ? On peut se créer des réflexes conditionnés : écrire le nom de la personne aimée, se répéter ses paroles favorites, ne pas faire ce qu'on n'aurait pas aimé qu'elle nous vît faire.

En somme : le sentiment supérieur a deux caractères : la vérité et la fidélité. La vérité s'obtient sur le *plan intellectuel,* la volonté sur le *plan de l'action.* La volonté ne peut jamais créer des sentiments supérieurs de toutes pièces ; elle peut toujours les développer à partir des sentiments inférieurs. Donc, en fait, elle peut toujours les créer.

12) RÔLE DE LA PENSÉE DANS LA VIE AFFECTIVE

Retour à la table des matières

Début :

Si la pensée ne règne pas sur les affections, les affections, elles, règnent sur les pensées.

Selon certains philosophes (les fidéistes), les pensées ne sont que des sentiments. Mais alors, nous sommes entièrement passifs.

I. - *Affections comme faits du monde. Soumission des pensées par rapport aux affections.*

1) *La liberté de la pensée par rapport aux affections est une illusion.*

Spinoza : « L'enfant irrité croit vouloir librement la vengeance. »

Leibniz : « Si la girouette pouvait penser, elle dirait qu'elle tourne parce qu'elle veut tourner. »

[268]

2) *Les affections nous viennent des hasards extérieurs.* Analyse de Spinoza : les forces de la nature dépassent infiniment celles de l'homme. Donc, il ne se peut pas que l'homme n'ait pas d'affections.

Les affections fondamentales sont la *joie* (passage à une plus grande perfection) et la *tristesse* (le contraire).

Toutes les fois qu'une chose augmente ou diminue la puissance d'agir de notre corps, l'idée de cette chose augmente ou diminue la puissance de penser de notre âme. La joie et la tristesse sont des éléments cosmiques. *L'amour*, c'est la joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure. La *haine*, c'est la tristesse accompagnée de l'idée d'une cause extérieure. Toute chose peut être par accident cause de joie ou de tristesse.

Du seul fait que nous avons contemplé une chose quelconque étant affectés d'une joie on d'une tristesse dont elle n'est pas la cause, nous pouvons l'aimer ou la haïr. Nous aimons ou nous haïssons uniquement par hasard (chercher les exemples dans la littérature).

3) *Toute notre vie est perpétuellement soumise au hasard par l'intermédiaire des affections.*

II - *On se libère des affections* dans la mesure où on les *comprend.*

Il s'agit avant tout de comprendre que l'objet existe en dehors de l'affection (amour, colère, peur...)

Par exemple, pour Phèdre, Hippolyte n'existe pas...

Au contraire, Auguste, dans *Cinna*, comprend [269] non seulement son attitude à lui envers Cinna, mais aussi quelle peut être l'attitude de Cinna et des autres envers ses crimes passés.

Turenne montre qu'il comprend sa peur dans « Tu trembles, carcasse... »

Dans l'antiquité, on était en colère contre les messagers porteurs de mauvaises nouvelles (encore maintenant c'est là une réaction naturelle) ; il s'agit de comprendre qu'il n'y a pas de rapport nécessaire entre les nouvelles et le messager, etc...

Donc, *l'affection demeure, mais réduite à elle-même.*

III. - *Sentiments purs, c'est-à-dire en accord avec une pensée raisonnable et sans contradiction.*

Au lieu de dissoudre les sentiments, on peut les rapporter à l'objet d'une manière que la raison puisse approuver. Alors, l'amour-passion se transforme en amour platonique, la peur se transforme en ardeur à affronter le danger, la colère se change en générosité à l'égard de son objet primitif et tend à se transformer en colère contre soi-même, l'horreur devient la charité.

Toutes les affections sont des occasions d'amour.

Le caractère essentiel des sentiments purs, c'est *l'éternité* (qui est le caractère essentiel de la raison).

CONCLUSION :

Valeur des affections par rapport à la pensée. Les affections ne laissent jamais la pensée en repos, elles la contraignent à exercer une action purificatrice. Elle fait de l'affection quelque chose, ou de purement subjectif (Descartes) on d'objectif (Dante).

[270]

13) L'IMAGINATION DANS LA CRÉATION LITTÉRAIRE ET DANS LA PENSÉE SCIENTIFIQUE.

Retour à la table des matières

Début : Lieux communs.

1) L'imagination fabrique des représentations de toutes sortes : « imagination créatrice ».

2) Elle part de matériaux donnés : « imagination constructrice ».

Il semble que les deux aient part aux lettres et aux sciences, en apparence dans des proportions différentes mais, quand on y regarde de plus près, d'une manière analogue.

I. - *Lieux communs sur la création littéraire et la création scientifique :*

1) L'imagination serait la principale qualité littéraire (romantiques).

2) Il semble que le savant soit, au contraire, un homme positif.

3) Pourtant, le savant peut apparaître comme un frère du poète romantique. Le savant, lui aussi, a besoin d'imagination féconde, d'inspiration (spéculations sur l'origine du monde, etc...). Exemples

Hertz, Einstein, Cuvier.

II- *Analyse de l'imagination dans les sciences.*

1) Exemples simples : problèmes.

a) Imagination inspiratrice (mal réglée)

b) Imagination accompagnant pas à pas l'analyse théorique qui ne peut se passer d'elle.

Donc, *trouver le problème, c'est régler l'imagination.*

[271]

2) Essayons de concevoir l'invention méthodique.

Exemples : recherches sur la lumière (Descartes, Huyghens, Fresnel). On cherche la comparaison la plus simple, qui permette de reconstruire les effets observés et on complique progressivement.

Autres exemples : Hertz, travaux sur l'électricité.

Conclusion : L'imagination est un obstacle à discipliner.

III. - *Analyse de l'imagination dans les lettres :*

1) *Prose : Le* roman ne demande pas une imagination échevelée, ou plutôt ce n'est pas en forçant l'imagination qu'on arrive. Le roman est une manière de régler une imagination un peu folle ; il la règle grâce à des pensées.

2) *Poésie : C'est* un moyen de régler l'imagination (rythme, rimes).

Conclusion : le savant dompte l'imagination l'artiste établit une harmonie entre l'âme et le corps.

14) LE COURAGE.

Retour à la table des matières

Quelles sont les principales formes du courage ?

N'ont-elles pas un élément commun ?

I. - Une *première forme* du courage consiste *à s'exposer*, soit activement (ceux qui vont à [272] la bataille), soit passivement (résistance à la torture : martyrs, antifascistes) *

II. - Une *deuxième forme* consiste à *rester lucide dans le danger et la souffrance* (sang-froid).

III. - Une *troisième forme* consiste à *rester lucide au milieu des passions de l'extérieur.*

IV. - Cherchons le *principe commun* à ces différentes formes. On en arrive à la définition de Platon : « Une opinion vraie concernant les choses à craindre et à ne pas craindre. »

Conclusion : Il faudrait chercher le rapport du courage avec les autres vertus.

On arriverait à voir que non seulement il y a *un seul courage*, mais il y a *une seule vertu qui* consiste à *rester conscient et maître de soi.*

15) LE SUICIDE.

Retour à la table des matières

I. - *Définition :* « Tout acte accompli avec l'idée qu'il entraînera la mort. »

II. - *Diverses sortes :*

1) *Suicide par conscience : refuser* de prêter un faux témoignage quand on y est contraint sous peine de mort est en ce sens un suicide. Se tuer quand on sent que la vie va vous entraîner à faire de vous un assassin (antifascistes allemands). Cas du capitaine de vaisseau qui fait sauver les autres avant lui.

2) *Suicide par honneur :* Selon les cas, le suicide [273] par honneur va s'éloigner ou se rapprocher des précédents. Exemples : Caton, Sophonisbe, Galois, tous ceux qui se battent dans les batailles auxquelles ils ne croient pas eux-mêmes.

3) *Suicide par dévouement :* On croit à ce qu'on fait, on se tue pour que d'autres puissent vivre : jeunes terroristes russes, Décius, Alceste dans la tragédie d'Euripide.

Les suicides par dévouement peuvent être accomplis pour un autre être, et cela est poser que sa vie a plus de valeur que la nôtre, ou pour un être collectif : patrie, église. Il y a déjà un peu de désespoir : on nie la valeur de sa propre vie par rapport à autre chose.

4) *Suicide par désespoir :* Dans ce cas, on nie absolument la valeur de sa vie.

Causes : injustice, malheur.

III. - *Examen :*

1) On accepte la mort lorsqu'on ne peut pas vivre sans se rendre coupable ou complice d'un crime, d'une action où un autre être sera pris uniquement comme moyen.

2) On ne peut pas penser universellement la mort de Galois, par exemple.

3) Le but de l'existence de chaque homme est de faire exister sur la terre un maximum d'humanité. On ne peut pas penser le devoir, et penser qu'on ne l'accomplira pas.

Chaque être humain doit penser qu'il est capable de faire passer la pensée sur la terre.

Alceste délègue ce pouvoir à Admète.

Quelqu'un qui sent qu'il a en soi des moyens pour accomplir l'idéal ne mourra par dévouement [274] que s'il a autant confiance en l'autre qu'en soi-même. Mais la *vie morale est toujours une affaire de soi à soi*. Donc, même si on se sent inférieur à l'autre, on doit sentir qu'on a en soi un pouvoir.

Nous ne devons même pas nous poser la question, nous devons affirmer que nous vivrons vertueusement.

Quand il s'agit d'un autre être on a toujours le droit de se dire : « Je ne suis pas sûr pour lui. » Dans Euripide, on voit bien que c'est le meilleur qui meurt pour le pleutre.

La question se pose autrement dans le cas suivant : peut-on *accepter de mourir pour sauver la société ?*

Le soldat qui meurt pour son pays parce qu'il pense ainsi permettre à des hommes de vivre en êtres humains ne se suicide pas. Mais il faut avoir des vues très claires, il faut bien voir que sa mort permettra à d'autres individus de penser. *Les seules choses qui soient plus qu'un être humain, ce sont les conditions de vie de l'humanité en général*. En mourant, peut-on éviter à l'humanité un système tel que les êtres humains ne pourraient plus être des êtres humains ?

Mais de deux choses l'une : si on meurt pour éviter un régime affreux qui permette cependant de vivre en hommes, on se suicide sans raison, et si on meurt pour éviter un régime qui empêche de vivre en hommes on ne meurt pas par dévouement, on meurt pour ce qu'il y a de plus précieux en soi-même car, de toutes façons, on ne continuerait pas à vivre.

Conclusions : Toutes les formes de suicide sont condamnables, sauf les premières.

[275]

16) JUSTICE ET CHARITÉ.

Retour à la table des matières

On pense vulgairement qu'un homme qui est charitable mérite des compliments, celui qui est simplement juste, rien, et celui qui manque à la justice, des reproches.

Mais c'est qu'on considère encore le devoir d'une façon extérieure : le *véritable devoir de justice, c'est de considérer chaque individu comme une fin* (Kant).

La formule de la charité : « Aime ton prochain comme toi-même » est identique à celle-ci.

Donc, au sens moral, ces deux formules n'en font qu'une. (Au sens social, on est juste quand on fait tout ce qu'il faut faire pour ne pas passer devant les tribunaux).

17) LES IDÉES ABSTRAITES*

Il faut bien distinguer les *idées générales* et les *idées universelles.*

On peut avoir du cercle, par exemple, une idée générale ou une idée universelle. Tant que l'enfant n'a pas vu que le cercle est produit par la rotation d'un segment autour d'un point, etc..., il a seulement l'idée générale du cercle.

On peut dire que *le progrès de la connaissance consiste à transformer les idées générales en idées universelles.*

Aucune idée n'est générale par nature.

[276]

Du jour où nous serions assez savants en biologie pour pouvoir définir un lion, nous aurions une idée universelle du lion (Cuvier s'est approché de cette conception universelle).

Toutes les fois que nous mettons ensemble les choses dont nous avons une *notion*, mais que nous ne pouvons pas construire, il s'agit *d'idées générales.*

Quand nous *reconstruisons, il* s'agit *d'idées universelles.*

Nous avons la notion d'une montre (idée générale) tant que nous ne l'avons pas démontée et remontée (à ce moment-là, nous en avons l'idée universelle). De même, quand on a construit par l'esprit le principe du levier, on le reconnaît sous toutes ses formes, on en a une idée universelle.

On va des idées abstraites aux choses concrètes par l'intermédiaire des idées universelles.

Quand on a, par exemple, l'idée universelle du levier, on peut étudier chaque levier en particulier, en considérant la place du point d'appui, etc.... on ne le peut pas si on a seulement l'idée générale du levier.

La dignité de la pensée humaine consiste à aller de l'abstrait au concret par les idées universelles.

18) BACON.

« L'HOMME NE COMMANDE À LA NATURE QU'EN LUI OBÉISSANT »

Retour à la table des matières

Début : Misère et grandeur de l'homme d'une manière générale. On a l'impression, tantôt d'être [277] le centre du monde, tantôt de n'être rien en face de lui. L'homme semble tantôt avoir un grand pouvoir sur la nature, tantôt être son jouet.

I. - *Commandement :*

Petite enfance *l'enfant* règne par les cris, c'est l'âge de la magie le désir produit son objet par l'intermédiaire de paroles ou de gestes. *La prière païenne* a aussi ce caractère magique qu'on retrouve dans les

contes de fées. Même à l'âge mûr, à l'époque moderne, le monde s'éclaire sur commande, les lieux désirés viennent à nous.

II. - *Esclavage :*

Cependant, on est guetté par la *mort,* par toutes sortes de dangers (accidents en voyage, maisons qui s'écroulent, avalanches, foudre, etc...) ; même sans aller jusqu'à la mort, on est sujet à la *maladie.* Et, sur un autre plan, on est toujours en proie aux passions : *colère, tristesse, ennui...*

Donc, l'homme est un jouet de la nature, sa puissance apparente est un leurre ; cette puissance, en effet, n'est pas en lui ; elle lui est donnée et ôtée sans qu'il sache pourquoi.

III. - *Analyse de la notion de travail méthodique :*

(Transition = Spinoza. « La force par laquelle l'homme persévère dans l'être est limitée et infiniment dépassée par la puissance des causes extérieures. »)

Comment, avec sa force minime, l'homme peut-il triompher de forces formidables ? La pensée n'est pas une force.

[278]

Adressons-nous à des exemples concrets ; la domestication des animaux : on dirige le cheval en lui imprimant un obstacle (souffrance par le mors) ; direction imprimée aux fleuves par les digues ; navigation : avec le gouvernail on met un obstacle devant l'eau ; navigation à voiles : quand on navigue « vent debout » ; on arrive (en « louvoyant ») à utiliser le vent pour qu'il vous emmène dans un sens exactement opposé à celui dans lequel il vous emmènerait naturellement.

Donc, on voit que *la force de la nature n'est jamais dirigée,* que *la nature ne veut rien.*

Il s'agit d'une *nécessité conditionnelle :* en changeant un petit peu la cause, on peut changer beaucoup l'effet. Pour ces forces qui sont

tout à fait passives le moindre obstacle compte ; changer une des circonstances dans lesquelles s'exerce la force, c’est nécessairement changer la force (non en soi, mais pour ce qui nous intéresse). Les règles des phénomènes naturels sont aussi leurs conditions ; quand on en a conscience, on peut alors commander à la nature.

Tant que l'homme croit qu'il y a dans la nature une pensée, une force semblable à la sienne, il peut avoir deux attitudes : vouloir commander à la nature, ou se résigner. Dans les deux cas on est vaincu, on est esclave.

Ce n'est pas par la force, mais c'est par la ruse que l'homme peut triompher de la nature. (Cette idée se retrouve dans les contes populaires : géant vaincu par un nain.)

On peut donc caractériser l'action de l'homme en disant qu'elle s'exerce par ruse, *indirectement, sur les conditions du phénomène,* et non sur le phénomène [279] lui-même, et qu'elle consiste en une *direction.* La question, pour l'homme, n'est jamais de concentrer son énergie, c'est *d'avoir une méthode.* C'est le *contrôle de l'effort,* qui fait la puissance humaine.

Il faut une *adaptation.*

Donc, là où on ne sait pas obéir on est sans pouvoir. On ne commande qu'autant qu'on a appris à obéir.

Divers domaines où s'applique cette vérité :

1) *Monde extérieur :* il s'agit toujours de transformer des mouvements (exemples déjà cités).

2) *Corps humain :* nous devons servir notre corps, nous ne devons pas lui donner des ordres.* Par exemple, on ne peut pas dire à son corps ! n'aie pas faim, ne rougis pas, etc..., la formule de Bacon condamne l'ascétisme. Ce qu'il s'agit de faire c'est appliquer à d'autres objets la réserve d'énergie disponible ; une passion ne résiste pas à une occupation absorbante. Là comme ailleurs, il s'agit donc d'une *transformation d'énergie.*

3) *Société :*

Exemple de Napoléon voulant la paix, etc...

Conclusion : *La conscience de la nécessité* n'est pas seulement une condition de l'action efficace, mais c'est aussi la seule forme de la dignité humaine.

19) PLATON.

« LA RËPUBLIQUE »

Retour à la table des matières

LIVRE 1er.

Socrate ! « Prenons deux hommes, l'un parfaitement juste et dépouillé de tout (même de la [280] réputation de la justice), sauf de la justice, et un autre homme injuste regardé toute sa vie comme juste. Cherchons qui est le plus heureux, quand même il n'y aurait pas de Dieu pour les regarder. »

Mais, *comme on ne peut Pas étudier la justice dans l'âme, on va l'étudier dans l'État.*

(La République n'est pas un traité de politique.)

On peut distinguer trois classes dans L'État : 1/) les sages ; 2) les guerriers ; 3) les travailleurs.

Platon cherche la vertu qui correspond à chaque classe :

1) La sagesse de l'état se mesure a la sagesse des dirigeants.

2) La vertu des guerriers est le courage.

3) Celle des travailleurs est la tempérance (besoins qui doivent être subordonnés).

Donc, nous savons ce que sera la sagesse, le courage, la température de l'État.

Mais que sera la *justice ?* Socrate la définit comme un *rapport et une harmonie entre ces trois ordres.*

Dans l'âme, Platon trouve trois principes correspondant aux trois classes de l'État :

1º *La colère (en grec dans le texte)* prend toujours le parti de (2º) la *raison contre* (3º) le *désir ;* elle assure la domination de la raison sur le désir.

C'est grâce à la violence contre nous-mêmes que nous nous persuadons. Il faut que la colère soit comme un chien fidèle. La justice consiste en ceci : c'est la raison qui décide, c'est la colère ou le courage *(en grec dans le texte)* qui assurent l'exécution des ordres de la raison ; ce sont les désirs qui obéissent.

[281]

... Chaque principe est légitime s'il se tient à sa place. Par exemple, lorsque le désir se mêle de juger il remplit la fonction qui appartient à la raison, etc...

Après avoir ainsi trouvé ce que sont la justice et l'injustice, Socrate va examiner les différentes formes de l'injustice.

Remarquer la *façon tout intérieure dont Platon définit la justice et l'injustice.* On peut faire n'importe quelle action, *elle est juste si elle sauvegarde l'harmonie intérieure.*

……………………..

LIVRE VI.

Platon pense que ce n'est que des philosophes qu'on peut dire qu'ils voient. (Mais Platon ne nie pas le monde extérieur).

Qualités du philosophe : il doit avoir toutes les vertus. C'est aux philosophes qu'il faut confier le gouvernement de la cité. Mais tout le monde dira qu'ils en sont incapables.

Platon répond par la comparaison du navire.

Ici, on trouve vraiment des *vues de Platon sur la politique.*

Le patron du navire représente la foule aveugle propriétaire légitime de l'État ; elle doit déléguer le pouvoir à quelqu'un. Là se pose la grande question : y a-t-il *une science sociale ?*

Il n'y en a pas pour ceux qui cherchent à séduire le patron (éloquence), qui tuent l'équipage, qui assoupissent le pilote, et qui se mettent à manger, à s'amuser. Ils violentent le patron, et ne savent même pas qu'il y a quelque intérêt à contempler les étoiles...

[282]

Donc, la seule question subversive, c'est : y a-t-il une science sociale ?

La science sociale supprimerait immédiatement tous les pilotes ivres. Mais les ambitieux ont peur qu'il y ait une science sociale et, d'ailleurs, il y a peu de philosophes, parce qu'ils sont corrompus par l'éducation.

Le plus grand et presque le seul danger pour la jeunesse bien douée, c'est l'opinion publique (sophisme collectif) ; particulièrement de nos jours les moyens de faire une impression collective sont extrêmement puissants. Quand on se défend à soi-même de se poser des questions, c'est qu'on a été corrompu par le sophisme collectif. Une autre contrainte, c'est la *persécution.*

La *foule* est une *grosse bête* vigoureuse qui a des réactions instinctives, des réflexes ; il y a une science qui consiste à savoir comment agir avec cette foule. La fortune des grands politiques consiste à pressentir ce que le gros animal va vouloir bientôt. Il y a toute une philosophie qui consiste à appeler « beau », « bon », « bien », ce qui plaît au gros animal ; « laid », « mal », ce qui lui déplaît. *

Trouverons-nous jamais un individu qui dresse la grosse bête ? C'est toute la question sociale.

En tout cas, il *faut au moins distinguer l'action de la pensée,* se rendre compte des nécessités imposées par la grosse bête, sans les confondre avec les vertus : justice, vérité. Le gros animal a une forte imagination collective, mais pas d'entendement.

Demandons-nous donc sur quelles choses le gros animal n'a pas de pouvoir. Il n'a *pas de pouvoir sur les idées mathématiques...*

[283]

Socrate montre comment les philosophes sont corrompus. Tout le monde autour d'eux les pousse au pouvoir. La philosophie est vendue.

Ceux qui restent vraiment philosophes malgré tout, le doivent à des circonstances particulières ? maladie, démon de Socrate.

Formation des gardiens : le gardien doit connaître le modèle idéal.

Rien d'imparfait n'est la mesure de rien.

(Cette formule peut s'appliquer à bien des questions, et contient en puissance tout Descartes.)

Cette *idée du bien* donne sa *valeur à toute connaissance.*

La connaissance sans l'idée du bien est un sujet de vanité ou de curiosité.

La vertu conformiste (machinale) n'a pas de valeur véritable ; elle est du domaine de l'apparence.

On peut ne pas savoir pourquoi on est courageux, tempérant, juste, etc..., ce sont des ombres vertueuses. L'opinion vraie, c'est comme l'aveugle dans le droit chemin. Ceux qui pensent le vrai sans démonstration sont des aveugles, autant que ceux qui pensent faux. (Cela peut s'appliquer au « hasard » dans la science et la vertu.)

Donc, appliquons-nous à la *Recherche du Bien.* Quel peut être ce « Bien » qui est à l'âme ce que le soleil est aux objets visibles ? On peut l'appeler *« Dieu ». Le Dieu de Platon est le Dieu de Descartes : Dieu est au-dessus des vérités ; c'est le rapport entre Dieu, le monde et nous qui donne les vérités éternelles.*

Platon et Descartes sont deux incarnations du même être...

[284]

LIVRE VII.

Allégorie de la caverne.

La *caverne*, c'est le *monde.*

Les *liens*, c'est *l'imagination.*

Les *ombres* de nous-mêmes, ce sont les *états passifs* que nous connaissons par l'introspection.

Les *savants de la caverne,* ce sont ceux qui ont des *connaissances empiriques* (ceux qui savent prédire le temps, les médecins qui savent guérir empiriquement, ceux qui ont le sens des affaires, etc...). Leur science elle-même n'est qu'une ombre.

L'éducation, dit-il, consiste, selon l'opinion générale, à mettre la pensée dans l'âme des enfants. Or, dit Platon, *chacun a en lui-même la capacité de pensée. Si* on ne comprend pas, c'est parce qu'on est retenu par des liens. Toutes les fois que l'âme est attachée par les liens de la douleur, du plaisir, etc..., elle est incapable de contempler par l'intelligence les modèles éternels.

Certes, il y a des mathématiciens dans la caverne, mais ils sont tournés vers les honneurs, les rivalités, les concours, etc...

Si quelqu'un n'est pas capable de comprendre les modèles éternels, ce n'est pas par insuffisance intellectuelle, mais par insuffisance morale.

Pour s'intéresser aux modèles parfaits, il faut *cesser de donner une valeur aux choses non éternelles.*

On peut regarder le même monde, qui passe sous nos yeux, sous le rapport du temps, ou sous celui de l'éternité. *L'éducation* doit consister à *tourner l'âme vers où il faut qu'elle regarde, à délivrer l'âme des passions.*

La morale de Platon, c'est « ne fais pas à toi [285] même le tort suprême qui consiste à s'aveugler ». *Nous savons que nous agissons bien quand le pouvoir de, penser n'est pas entravé par nos actions.* Faire seulement les actions qu'on peut penser clairement, et ne pas faire les actions qui obligent l'âme à ne pas les penser clairement, c'est toute la morale de Platon.

*La véritable morale est purement intérieure.**

L'homme sorti de la caverne irrite la grosse bête. (*Cf.* Stendhal : « Tout bon raisonnement offense. »)

L'intelligence offense par elle-même, le raisonnement irrite les hommes de la caverne.

Si on reste dans la caverne, on aura beau observer toutes les règles extérieures de la vertu, on ne sera pas vertueux. *La vie intellectuelle et la vie morale ne font qu'un.*

Ce que Platon appelle le domaine de ce qui passe, ce sont les choses en tant qu'on les considère par rapport à nos passions.

Il ne faut pas se dire « je suis incapable de comprendre » ; il faut se dire : « je suis capable de tourner les yeux de l'âme de telle façon que je comprenne ». Cette *égalité des esprits* est un *devoir*, non une question de fait. *(Cf.* Descartes.)

Il faudrait que les sages reviennent dans la caverne, et y agissent. Il faut arriver à ce que le pouvoir soit aux mains de ceux qui le repoussent, et non ceux qui l'ambitionnent.

Platon cherche quelles sont les *sciences propres à former ceux qui veulent sortir de la caverne. Ce* sont :

l'arithmétique,
la géométrie,
[286]
l'astronomie,
la musique.

Formule de Platon sur toutes les *sciences :*

« Ce sont des images divines et des ombres de choses vraies », alors que les choses sensibles sont des apparences d'apparences, du moins tant que nous sommes encore dans la caverne.

Ceux qui s'attachent à la géométrie, aux sciences mathématiques, atteignent l'être, mais comme en rêve.

Il y a donc une science supérieure a la mathématique qui rend compte du processus même de la pensée. C'est la *dialectique (en grec dans le texte).* Malheureusement, Platon ne nous dit pas en quoi consiste cette science supérieure. Il dit seulement quelles sont les qualités du dialecticien : il doit être travailleur (physiquement et intellectuellement), il doit haïr le mensonge et la fausseté.

[287]

LEÇONS DE PHILOSOPHIE
(Roanne 1933-1934)

APPENDICE

Pensées extraites de
LA PESANTEUR ET LA GRÂCE
et de
LA CONNAISSANCE SURNATURELLE [1]

(à confronter avec le cours suivant les passages indiqués)

Retour à la table des matières

[288]

[1] Les numéros des pages citées renvoient à l'édition de la *Pesanteur et la grâce* parue dans la collection « le Monde en folio » et à l'édition de la *Connaissance Surnaturelle* présentée par Gallimard.

[289]

I. LE SENTIMENT DE L'EXISTENCE LA NÉCESSITÉ - LE RÉEL - VÉRITÉ ET AMOUR

Retour à la table des matières

1- « La vulnérabilité des choses précieuses est belle parce qu'e1le est une marque d'existence. Fleurs des arbres fruitiers. » (C.S. p. 16). (*Cf*. Cours p.145 : « À la déduction, il manquera toujours le monde... »).

2- *«*Intelligence, intersection de la nature et du surnaturel. Produit une semi-réalité (nécessité conditionnelle). L'Amour (consentement) produit la réalité. (C.S., p. 35) (*Cf*. Cours p.. 121)

3 - « La raison suprême pour laquelle le Fils de Dieu a été fait homme, ce n'est par, pour sauver les hommes, c'est pour témoigner pour la vérité...

... Quelle vérité ? Il n'y a qu'une vérité qui vaille la peine d'être l'objet d'un témoignage. C'est que Dieu est Amour... » (C.S. p. 201) (*Cf*. Cours p. *250 :* Plan sur « L'Amour de la vérité ». Désormais, l'accent est déplacé sur : la Vérité de l'Amour.)

4 - « La foi est croire que Dieu est amour et rien d'autre.

Ce n'est pas encore la bonne expression.

La foi est croire que la réalité est amour et rien d'autre » (C.S. p. 222).

[290]

5- « L'Amour est abdication. Dieu est abdication » (C.S. p. 267) (*Cf*. Cours p. 145 : abdication volontaire de la pensée dans la « constatation»).

6- « L'amour est une chose divine. S'il entre dans un cœur humain, il le brise. » (C.S. p. 294.)

7- « La réalité du monde est faite par nous de notre attachement. C'est la réalité du moi transportée par nous dans les choses. Ce n'est nullement la réalité extérieure. Celle-ci n'est perceptible que par le détachement total. » (P. et G., p. 23.)

8- Beaucoup gens ne sentent pas avec toute leur âme qu'il y a une différence du tout au tout entre l'anéantissement d'une ville et leur exil irrémédiable hors de cette ville... » (P. et G-, p. 24.)

9- « ... Et la mort à mes yeux ravissant la clarté Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.. » Que je disparaisse afin que ces choses que je vois deviennent, du fait qu'elles ne seront plus choses que je vois, parfaitement belles. » (P. et G., p. 50) (*Cf*. Cours p. 251.)

10- ... « La croix du Christ est la seule porte de la connaissance. » (P. et G., p. 64) (*Cf*. Cours p. 252 : évolution de S. Weil ; en 1934, seul le point de vue « critique » était légitime.)

11- ... « Le seul organe de contact avec l'existence est l'acceptation, l'amour. » (P. et G., p. 70). (*Cf*. Cours p. 227: attitude de Marc-Aurèle.)

12- « La contradiction seule fait la preuve que nous ne sommes es tout. La contradiction est notre misère, et le sentiment de notre misère est le sentiment de la réalité. Car notre misère, nous ne la fabriquons pas. Elle est vraie... » (P. et G., p. 166). (*Cf*. Cours p. 65- le temps...)

13- « Les contradictions auxquelles l'esprit se heurte, seules réalités, critérium du réel. Pas de contradiction [291] dans l'imaginaire. La contradiction est l'épreuve de la nécessité. » (P. et G., p. 103). (*Cf*. Cours p. 75 : apparition de la notion de réalité.)

14- « La nécessité, image véritable pour l'intelligence de l'indifférence, de l'impartialité de Dieu.

Ainsi la notion ordinaire de miracle est une espèce d'impiété (un fait qui n'aurait pas de cause seconde, mais seulement une cause première). » - (P. et G., p. 108). (*Cf*. Cours p. 135 : la réalité comme obstacle, le miracle comme impiété.)

15- « Nous savons au moyen de l'intelligence que ce que l'intelligence n'appréhende pas est plus réel que ce qu'elle appréhende. » (P. et G., p. 130). (*Cf*. Cours p. 77 : « la réalité ne se prouve pas, elle se constate ».)

Il semble qu'au sujet de cette notion capitale de «réalité », une véritable évolution se soit produite chez Simone Weil ; dans les écrits postérieurs à 1934, elle distinguera la « semi-réalité » (celle de Kant), et la réalité (celle du Christ et de l'Amour), à laquelle on n'accède que par un détachement total. Les comparaisons esquissées dans les pages suivantes (sections Il et III de l'appendice) nous permettront d'apercevoir les origines intellectuelles de cette attitude « mystique ».

II. DÉTACHEMENT - LE BIEN INSAISISSABLE - LE « VIDE, » ET LA GRÂCE

Retour à la table des matières

(*Cf*. Cours p. 112-113: « Inconscience » : Invention, Habitude.)

(*Cf*. Cours p. 151 à propos des sciences expérimentales ; p.41: conclusion.)

[292]

1- « Les choses « par surcroît ». Dieu nous les donne et comme récompense et comme épreuve d'amour. Quand le maître récompense l'esclave, l'épreuve est plus dangereuse que quand il le laisse sans récompense. Mais par miséricorde infinie et comme avertissement il nous les retire si nous nous y attachons... » (C.S., p. 23.)

2 …« L’amour de Dieu, si on l'a en soi, on ne peut pas en constater la présence. Il n'est pas un objet pour la conscience. Car c'est Dieu en nous qui aime Dieu, et Dieu n'est pas un objet.

Quant au prochain, les actes de bienfaisance dont nous nous souvenons ne seront pas mentionnés dans les remerciements du Christ, car dès lors que nous nous en souvenons,

nous avons « reçu notre salaire ». Quant à ceux dont nous ne nous souvenons pas, par définition nous ne savons pas s'ils ont eu lieu.

Le mal, en revanche, on en a une connaissance certaine... » (C.S., p. 130) (*Cf.* Cours p. 261: Plan sur l'Introspection.)

3 - « Être détaché des fruits de l'action. Il faut pour cela une architecture en profondeur dans 1'âme. » (C.S., p. 162.)

4- « Si on pense qu'on a donné quelque chose gratuitement, cette seule pensée est un salaire. On ne peut donc jamais savoir si on a donné, ou non, gratuitement.

Il faudrait faire la liste de ces pensées qui sont vraies à condition qu'on ne lei pense pas et deviennent fausses dès qu'on les pense.

... Tout le bien et tout le mal qu'on pense de soi-même est faux au moment où on le pense. C'est pourquoi il ne faut penser que du mal de soi-même. Et il ne faut pas savoir que c'est faux. » (C.S., pp. 170-171.)

5- « ... Il y a des biens qui sont anéantis dès qu'on les évalue.

[293]

Cela montre vraiment que Dieu seul par sa grâce peut sauver... » (C.S., p. 191*)* (*Cf.* Cours p. 113, étude de l'habitude : « on a conscience du contrôle qu'on exerce lorsque « cela ne va pas ».)

6- ... « Consentir à ne pas être, c'est consentir à la privation de tout bien, et ce consentement constitue la possession du bien total. Seulement, on ne le sait pas. Si on le sait, le bien disparaît. Orphée perd Eurydice quand il la regarde. Niobé voit ses enfants mourir quand elle en vante le nombre. » (C.S., p. 194) (Cf. Cours p. 41: « illusion qu'on se sent faire effort... »)

7- « Quand la présence de Dieu dans l'amour est visible, c'est la présence d'autre chose que Dieu. Le Père céleste n'habite que dans le secret. » (C.S., p. 239) (*Cf*. Cours p. 219: « Par définition Dieu est indémontrable. »)

8- « Dans le microcosme comme dans le macrocosme, dans l'âme comme dans l'univers, le bien pur et authentique est tout

à fait caché. Ainsi on n'est dans la vérité que, si on se condamne absolument. Si un homme a du bien véritable en lui, ce ne peut être qu'à son propre insu. » (C.S., p. 238) (*Cf*. Cours p. 113.)

9- « Nécessité d'une récompense, de recevoir l'équivalent de ce qu'on donne. Mais si, faisant violence à cette nécessité, on laisse un vide, il se produit comme un appel d'air, et une récompense surnaturelle survient. Elle ne vient pas si on a un autre salaire : ce vide la fait venir. » (P. et G., p. 20.)

10- « ... Le vide est la plénitude suprême, mais l'homme n'a pas le droit de le savoir... » (P. et G. p. 32.)

11- « C'est pourquoi dans l'Évangile : « Je vous dis que ceux-là ont reçu leur salaire. » Il ne faut pas de compensation » ... (p. et G., p. 33.)

[294]

12- ... «Tout ce qui est en moi, sans exception, est absolument sans valeur ; et, parmi les dons venus d'ailleurs, tout ce que je m'approprie devient aussitôt sans valeur... » (P. et G., p. 40.)

13- « ... L'homme n'a pas d'être, il n'a que de l'avoir. L'être de l'homme est situé derrière le rideau, du côté du surnaturel. Ce qu'il peut connaître de lui-même, c'est seulement ce qui lui est prêté par les circonstances. *Je* est caché pour moi (et pour autrui) ; il est du côté de Dieu, il est en Dieu, il est Dieu. Être orgueilleux, c'est oublier qu'on est Dieu… » (P. et G., p. 46-47) (*Cf*. Cours p. 105 : « il est impossible d'étudier l'esprit directement, ses caractères sont négatifs » et p. 245 : Plan sur deux phrases de Socrate et Kant.)

14- « Le rôle privilégié de l'intelligence dans le véritable amour vient de ce que la nature de l'intelligence consiste en ce qu'elle est une chose qui s'efface du fait même qu'elle s'exerce... Il n'y a rien de plus proche de la véritable humilité que l'intelligence. Il est impossible d'être fier de son intelligence au moment où on l'exerce réellement, Et quand on l'exerce on n'y est pas attaché... » (P. et G., p. 131) (*Cf*. Cours p. 18 : Étude de l'introspection.)

III. AU-DELÀ DE LA VOLONTÉ: ATTENTION - ATTENTE, - HUMILITÉ

Retour à la table des matières

(*Cf*. Cours p. 145: valeur de la constatation, p. 246 : plan sur l'attention f.

(*Cf*. Cours p. 261 plan sur l'introspection, etc…)

1- « L'attente est le fondement de la vie spirituelle. (C.S., p. 44)

[295]

2 - « L'humilité est un certain rapport de l'âme au temps. C'est une acceptation de l'attente. ... L'art est attente. L'inspiration est attente ... L'humilité participe à l'attente de Dieu. » C.S., p. 91) (*Cf*. p. 265, sur l'analyse de Paul Valéry.)

3- « L'humilité n'est pas une mauvaise opinion sur sa propre personne par comparaison avec d'autres. C'est une opinion radicalement mauvaise sur sa propre personne par rapport à ce qui en soi-même est impersonnel. » (C.S., p. 136.)

4- « L'humilité est la racine de toutes les vertus authentiques. » (C.S., p. 166) (*Cf*. Cours p. 264.)

5- « Le sacrifice est un don à Dieu, et donner à Dieu, c'est détruire... Seulement l'homme n'a le droit de détruire que ce qui lui appartient ; c'est-à-dire non pas même son corps, mais exclusivement sa volonté. » (C.S., pp. 168-169)

6- « Il y a un usage de l'orgueil pour l'humilité. » (C.S., p. 192.)

7- « On ne peut pas sortir de soi par la volonté. Plus on veut, plus on est en soi. On ne peut que désirer, supplier. » (C.S., p. 224.)

8- « Le bien commence au-delà de la volonté, comme la vérité commence au-delà de l'intelligence.» (C.S., p. 224.)

9- « Nul ne va au Père sinon par moi », c'est-à-dire que l'humilité est la seule route. » (C.S., p. 264.)

10- « L'humilité est avant tout une qualité de l'attention. » (C.S., p. 323.)

11- « Reniement de saint Pierre. Dire au Christ « Je ne te renierai pas », c'était déjà le renier, car c'était supposer la source de la fidélité en soi, non dans la grâce. » (C.S., p. 114, P. et G., p. 33.).

12- « L'humilité est la vertu la plus essentielle dans la recherche de la vérité. » (C.S., p. 233.)

13- « L'important, c'est que si l'on persévère sans orgueil et malgré les défaillances, la volonté [296] s'use peu à peu et finit par disparaître. Quand elle a disparu, on est au-delà de la volonté, dans l'obéissance. » (C.S., p. 296.)

14- « Thalès « Tout est eau », i.e. tout est obéissance. La puissance même de Dieu est aussi obéissance. La Vierge est l'obéissance de la créature, le Christ crucifié est obéissance de Dieu. » (C.S., p. 309.)

15- (Sur le « renoncement ») : «Tout cela il ne faut pas se l'ôter soi-même, mais le perdre - comme Job. » (P. et G., p. 45.)

16- « Dans quels cas la lutte contre une tentation épuise-t-elle l'énergie attachée au bien, et dans quels cas la fait-elle monter dans l'échelle des qualités d'énergie ? –

Cela doit dépendre de l'importance respective du rôle de la volonté et de l'attention. (P. et G., p. 51.)

17- « Tout bien absolument pur échappe à la volonté. » (P. et G., p. 53.)

18- « Pourquoi la volonté de combattre un préjugé est-elle un signe certain qu'on en est imprégné ? Elle procède nécessairement d'une obsession. Elle constitue un effort tout à fait stérile pour s'en débarrasser. La lumière de l'attention en pareille affaire est seule efficace... » (P. et G., p. 62) (*Cf.* Cours p. 33, exemple de l'apprenti cycliste.)

19- « Il faut un homme juste à imiter pour que l'imitation de Dieu ne soit pas un simple mot, mais il faut, pour que nous soyons portés au-delà de la volonté, que nous ne puissions pas vouloir l'imiter, On ne peut pas vouloir la Croix. » (P et G., p. 93.)

20- « Essayer de remédier aux fautes par l'attention et non par la volonté.

La volonté n'a de prise que sur quelques mouvements de quelques muscles...

[297]

La supplication intérieure est seule raisonnable, car elle évite de raidir des muscles qui n'ont rien à voir dans l'affaire. Quoi de plus sot que de raidir les muscles et serrer les mâchoires à propos de vertu, ou de poésie, ou de la solution d'un problème ? L'attention est tout autre chose.

L'orgueil est un tel raidissement Il y a manque de grâce (au double sens du mot) chez l'orgueilleux. C'est l'effet d'une erreur.

L'attention, à son plus haut degré, est la même chose que la prière. Elle suppose la foi et l'amour. » (P. et G., pp. 118-119) (*Cf*. Cours p. 40-41: étude du sentiment de l'effort.)

21- « Il ne faut pas vouloir trouver... » (P. et G., p. 119.)

22- « Il y a des efforts qui ont l'effet contraire du but recherché (exemple : dévotes aigries, faux ascétisme, certains dévouements, etc ... » (P. et G. p. 119-120.)

[Ainsi, l'ascétisme, condamné d'abord sur le plan intellectuel *(Cf*. Cours p. 279) sera proscrit, plus tard sur le plan spirituel, au nom de l'obéissance (*Cf*. ci-dessus, Appendice, III, 14, 15, 19)].

IV

A. - INTÉRIORITÊ DE LA VERTU ET DE DIEU

Retour à la table des matières

1- ... « Nous pouvons nous tromper sur la volonté de Dieu, mais nous pouvons regarder comme certain que Dieu veut que nous exécutions tout ce que nous croyons conforme à sa volonté. » (C.S., p. 102) (*Cf.* Cours p. 219: impératifs moraux.)

2- C'est pour les faux biens que désir et possession sont différents ; pour le vrai bien, il n'y a aucune différence.

[298]

Dès lors, Dieu est, puisque je le désire, cela est aussi certain que mon existence. C .S. p. 110) (*Cf.* Cours p.219: « C'est plutôt l'idéal moral qui prouve Dieu... »)

3- « Ce n'est pas la faute qui constitue le péché mortel, mais le degré de lumière qui est dans l'âme quand la faute, quelle qu'elle soit, est accomplie. » (P. et G., p. 124.)

(Pensées à caractère « paulinien », à comparer avec : cours p. 223 : morale de Socrate ; p. 225: morale des Stoïciens ; p. 284-285: à propos de Platon et du mythe de la Caverne.)

B. - FAIBLESSE DE DIEU

— « Mon existence est un amoindrissement de la gloire de Dieu. Dieu me la donne pour que je désire la perdre. » (C.S. p. 132.)

— ... « Perpétuellement, il mendie auprès de nous cette existence qu'il nous donne. Il nous la donne pour la mendier. » (P. et G., p. 41) (*Cf.* Cours p. 220: Citation de Claudel.)

V. L'UNIVERSEL ET LE PARTICULIER

Retour à la table des matières

(*Cf*. Cours p. 59, p. 275-276.)

1- « L'amour, en tous domaines, n'est réel que dirigé sur un objet particulier. Il devient universel sans cesser d'être réel seulement par la vertu de l'analogie et du transfert. » (C.S., p. 37.)

2- « L'Universel seul est vrai, et l'homme ne peut porter son attention que sur le particulier. Cette difficulté est l'origine de l'idolâtrie. (C.S., p. 222.)

[299]

3- « Nous savons par expérience que la vérité est exclusivement universelle, et que la réalité est exclusivement particulière, et pourtant les deux sont inséparables, et même ne font qu'un. Nous ne pouvons pas sortir de là.» (C.S., p. 233.)

4- « Notre amour comme notre raison sont soumis à ce paradoxe que ce sont des facultés universelles qui ne sont susceptibles que d'objets particuliers.

Penser telle perception comme un théorème. Dieu seul est l'unité de l'universel et du particulier. Dieu est une personne universelle. Quelqu'un qui est tout.

— ... En Dieu l'universel et le particulier sont identiques. Ici-bas ils sont enfermés ensemble sous clef par une harmonie. L'Incarnation est cette harmonie. Nous devons vivre de cette harmonie nous-mêmes. Cette harmonie est la vraie vie. » (C.S., p. 251.)

VI. LE TEMPS (*Cf.* Cours p.255-256)

Retour à la table des matières

1- « Tous les péchés sont des essais pour fuir le temps... » (C.S., p. 47.)

2- ... « Le temps procède du péché et ne l'a pas précédé... » (C.S., p. 75.)

3- « Le temps est un châtiment... »

- « La sainteté seule fait sortir du temps. Nous vivons ici-bas dans un mélange de temps et d'éternité. L'enfer serait du temps pur. » (C.S., pp. 153-154.)

4- « Deux choses irréductibles à tout rationalisme : le temps et la beauté. C'est de là qu'il faut partir. » (C.S., p. 137.)

[300]

5- « Le temps est notre supplice. L'homme ne cherche qu'à y échapper... » (C.S., p. 298.)

6- « Le, temps, à proprement parler, n'existe pas (sinon le présent comme limite), et pourtant c'est à cela que nous sommes soumis. Telle est notre condition. Nous sommes soumis à ce qui n'existe pas... Le temps, irréel, voile toutes choses et nous-mêmes d'irréalité. » (P. et G., p. 59.)

7- « Tous les problèmes se ramènent au temps. » (P. et G., p. 87.)

VII. LA MATHÉMATIQUE

(*Cf.* Cours p.137 ; p. 143.)

Retour à la table des matières

1- L'« égalité géométrique » rend égal à Dieu. Et ce malheureux Calliclès qui veut seulement acquérir toujours davantage ! » p. 24) (*Cf.* Cours p. 149: les deux conceptions des sciences.)

2- « La vérité mathématique était d'abord théologique. » (C.S., p. 29.)

3- « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre »... Géométrie, première des prophéties. C'est pourquoi la science est devenue diabolique. Vrai rapport de la science à la charité, analogue au chant grégorien. » (C.S., p. 31.)

4- « Image des mystères de la foi dans la mathématique. Mathématique, science rationnelle et abstraite, science concrète de la nature, mystique. » (C.S., p. 35.)

5- « Il faut, dans le domaine des rapports entre l'homme et le surnaturel, chercher une précision plus que de mathématique ; cela doit être plus précis que la science. » (P. et G., p. 133.)

[301]

VIII. PURETÉ

Retour à la table des matières

1- *« Il faut rendre à César... »*

« La chair est dangereuse pour autant qu'elle se refuse à aimer Dieu, mais aussi pour autant qu'elle se mêle indiscrètement de l'aimer. » (P. et G., p. 62) (*Cf.* Cours p. 115-117: danger des théories de Freud, nous montrant la pureté et l'impureté comme pouvant coexister.

et p.145-146: valeur de la constatation).

2- *Les plaisirs purs :*

« Des joies parallèles à la fatigue. Des joies sensibles. Manger, se reposer, les plaisirs du dimanche... Mais non pas l'argent.

Nulle poésie concernant le peuple n'est authentique si la fatigue n'y est pas, et la faim et la soif issues de la fatigue. » (P. et G., p. 181.)

On notera, dans tout le « Cours », comme dans toutes les pensées ultérieures, le souci de la clarté intérieure, de la séparation entre le haut et le bas, en un mot de la pureté. Simone Weil n'aime pas les mélanges, sa religion est à l'opposé de la religion romantique.

IX. LA BEAUTÉ

(*Cf.* Cours p. 195, p. 216.)

Retour à la table des matières

1- « Sentiment du beau, sentiment sensible à la partie charnelle de l'âme et même au corps que cette nécessité qui est contrainte et aussi obéissance à Dieu. » (C. S., p. 35.)

[302]

2- « La beauté est l'éternité sensible. » (C.S., p. 149.)

3- « Seuls peuvent être sauvés ceux que quelque chose contraint à s'arrêter quand ils voudraient s'approcher de ce qu'ils aiment. Ceux en qui le sentiment du beau a mis la contemplation.

C'est pourquoi peut-être Platon dit que la beauté seule est descendue du ciel pour nous sauver.

Ici-bas, regarder et manger sont deux. Il faut choisir l'un ou l'autre. On appelle l'un et l'autre aimer. Seuls ont quelque espoir de salut ceux à qui il arrive de rester quelque temps à regarder au lieu de manger. » (C.S., pp. 251-252.)

4- « La beauté est vraiment, comme le dit Platon, une incarnation de Dieu. (C.S., p. 312.)

5- « Le beau est ce qu'on peut contempler ... Lebeau, c'est quelque chose à quoi on peut faire attention... » (P. et G., p.150.)

6- « Un tout ce qui suscite chez nous le sentiment pur et authentique de beau, il y a réellement présence de Dieu. Il y a com-

me une espèce d'incarnation de Dieu dans le monde, dont la beauté est la marque.

Le beau est la preuve expérimentale que l'incarnation est possible. » (P. et G., p.151.)

X. LE CORPS INSTRUMENT DU SALUT

Retour à la table des matières

(Notion essentielle, point de rencontre entre la pensée d'Alain et le christianisme de l'Incarnation.)

1 - « Ce sont les objets, les choses inertes qui sauvent à l'instant décisif.

De même que le corps est un puissant instrument de salut.

[303]

... La matière qui a causé la perte procure le salut. C'est la lance dont le contact commence à guérir la plaie qu'elle a causée. (*Cf*. l'histoire du Graal.)

Le corps est un levier par lequel l'âme agit sur l'âme... » (C.S., pp. 188-189) (*Cf*. Cours p. 57-59: importance des objets matériels dans le souvenir ; p.67: le langage, la fidélité des mots.)

2- «Le corps est l'intermédiaire indispensable à travers lequel exerce sur l'âme une action réelle...

…Je peux pousser mon corps dans le bien loin que ne se trouve l'âme ; il entraîne alors l'âme plus loin... » (C.S., p. 254) (*Cf*. Cours p. 65 : Conclusion du chapitre sur l'association des idées.)

3- « Il faut accomplir le possible pour toucher l'impossible. L'exercice correct, conforme au devoir des facultés naturelles de volonté, d'amour et de connaissance est exactement à l'égard des réalités spirituelles ce qu'est le mouvement du

corps par rapport à la perception des objets sensibles. Un paralysé ne perçoit pas. » (P. et G., p. 125) (*Cf*. Cours p. 46: Analyse de l'acte de percevoir.)

4- « Le monde est un texte à plusieurs significations, et l'on passe d'une signification à une autre par un travail. Un travail o' le corps a toujours part, comme lorsqu'on apprend l'alphabet d'une langue étrangère : cet alphabet doit rentrer dans la main à force de tracer les lettres. En dehors de cela, tout changement dans la manière de penser est illusoire. » (P. et G., p. 132) (*Cf*. Cours p. 77 : Séparation regrettable entre pensée et action, puisque le vrai « travail » est celui qui met en jeu 1'âme et le corps. S. Weil parlait souvent de 1'« ouvrier qualifié », qui comprend son geste, et dont le geste perfectionne la pensée.)

[304]

XI. LE « COLLECTIF»

(*Cf*. Cours p. 236.)

Retour à la table des matières

1- « Le Diable est le collectif. (C'est la divinité de Durkheim). C'est ce qu'indique clairement l'Apocalypse par cette bête qui est si visiblement le gros Animal de Platon...

Le Diable est le père des prestiges, et le prestige est social. « L'opinion, reine du monde. » L'opinion est donc le diable. Prince de ce monde. » (C.S., p. 272.)

2- « Il ne faut pas être moi, mais il faut encore moins être *nous*. » (P. et G., p.47.)

3- « Ne te laisse mettre en prison par aucune affection. Préserve ta solitude… » (P. et G., p. 73.)

4- Voir « le gros Animal » (P. et G., pp. 160 à 166.)

XII. POINTS DE VUE MORALE SOCIALE

Retour à la table des matières

1- « Tout maître qui croit que ses esclaves sont ses égaux connaît et aime Dieu et réciproquement. » (C.S., p. 97) (*Cf*. Cours, p. 221-231.)

2- « Mon erreur criminelle d'avant 1939 sur les milieux pacifistes et leur action... » (C.S., p. 137.) (*Cf*. Cours p. 163.)

3- « Parmi les caractéristiques du monde moderne, ne pas oublier, l'impossibilité de penser concrètement le rapport entre l'effort et le résultat de l'effort. Trop d'intermédiaires. » (P- et G., p.153) (*Cf*. Cours p. 169-170.)

4- « Le capitalisme a réalisé l'affranchissement de [305] la collectivité humaine par rapport à la nature. Mais cette collectivité a pris par rapport à l'individu la succession de la fonction oppressive exercée auparavant par la nature... » (P. et G., pp. 155) (*Cf*. Cours p. 170.]

XIII. LES MONSTRES INTÉRIEURS ET LA RESPONSABILITÉ DES PENSÉES

Retour à la table des matières

1- « Est remis ce qu'on demande à Dieu de remettre. Celui qui croit avoir peu de péchés demande peu à Dieu et aime peu.

Mais une prostituée de bas étage ne peut pas ignorer qu'elle en a beaucoup, parce que la société ne le lui laisse pas ignorer.

Celui qui a vécu presque innocent, s'il sent en lui la racine de tous les crimes possibles et en demande le pardon à Dieu, bien qu'il ne les ait pas commis, peut avoir ce privilège d'aimer Dieu autant qu'une prostituée... » (C.S., p. 283) (*Cf*. Cours p. 116: « nous pouvons trouver en nous toute sorte de mons-

tres », et p. 226 : parole de Gœthe, à propos de la morale des stoïciens.)

2 -...« On croit que la pensée n'engage pas, mais elle engage seule, et la licence de penser enferme toute licence. Ne pas penser à, faculté suprême. Pureté, vertu négative »... (*Cf.* Cours p. 266: la volonté peut écarter tout ce qui est impur).

- « ... Pas de point de rupture ; quand on voit le fossé, on l'a déjà franchi » (P. et G., p. 82) (*Cf* - Cours p.113: étude du subconscient, responsabilité des pensées subconscientes, p. 227.)

Fin du texte